

Université de Montréal

**Nationalisme et modernité : l'approche mentaliste de Liah Greenfeld**

par  
Marc-Olivier Gagné

Département de philosophie de l'Université de Montréal  
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des arts et des sciences  
en vue de l'obtention du grade de maîtrise  
en philosophie

Avril-2014

© Marc-Olivier Gagné, 2014



Université de Montréal  
Faculté des études supérieures et postdoctorales

Ce mémoire intitulé :  
Nationalisme et modernité : l'approche mentaliste de Liah Greenfeld

présenté par :  
Marc-Olivier Gagné

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

---

président-rapporteur

---

Michel Seymour  
directeur de recherche

---

membre du jury



## Résumé

Ce mémoire a pour but de caractériser la conception moderniste du nationalisme chez la sociologue américaine Liah Greenfeld. Celle-ci fait une contribution significative à la littérature sur le nationalisme, notamment par son approche pluridisciplinaire que l'on peut diviser en trois axes principaux : philosophique, historique et psychologique. Le mémoire propose donc une synthèse de l'œuvre de l'auteure tout en accordant comme il se doit une place prépondérante à l'axe philosophique de sa pensée. On définira dans un premier temps la conception «mentaliste» et empiriste du monde que Greenfeld développe et qui est inspirée de Max Weber, en prenant le temps de distinguer celle-ci des autres conceptions canoniques (idéalisme, réalisme, structuralisme, etc.). Cela permettra d'établir sur des bases philosophiques et sociologiques solides la conception de la nation et du nationalisme de Greenfeld, tout en démontrant que le nationalisme est selon elle l'élément fondamental qui caractérise la modernité. On analysera ensuite les différents types de nationalismes mentionnés par la sociologue, en soulignant l'importance qu'elle accorde à la composante économique du nationalisme. On terminera en soulevant les enjeux philosophiques qui se trouvent au cœur de la description historiciste et psychologisante que fait Greenfeld pour analyser l'émergence, le déploiement et la perpétuation du nationalisme dans le monde à travers différentes nations modernes (principalement Angleterre, France, Russie, États-Unis, Allemagne). Le mémoire se termine en soulevant quelques critiques.

**Mots clés :** Liah Greenfeld, Max Weber, Émile Durkheim, Karl Marx, nationalisme, modernisme, nation, identité, individualisme, collectivisme, empirisme, mentalisme, libéralisme, conservatisme, socialisme.

## **Summary**

This thesis aims to characterize the modernist conception of nationalism in the work of the American sociologist Liah Greenfeld. This author makes a significant multidisciplinary contribution to the literature on nationalism that explores three main areas : philosophy, history and psychology. I synthesize her work focussing on the philosophical dimension of her thinking. I define her "mentalist" and empiricist approach inspired by Max Weber and distinguish it from other canonical philosophical approaches (idealism, realism, structuralism, etc..). I then explain how Greenfeld's conceptions of nation and nationalism are built on this approach, showing that, according to her, nationalism is the fundamental element at the basis of modernity. I analyze the different types of nationalism she introduces, stressing the importance she attaches to the economic component of nationalism. I also raise philosophical issues that lie at the heart of the historicist and psychologising description that has led her to analyze the emergence, deployment and perpetuation of nationalism in the world through different nations (mainly examining England, France, Russia, United States and Germany). I conclude by raising some criticisms on Greenfeld's work.

**Key words** : Liah Greenfeld, Max Weber, Émile Durkheim, Karl Marx, nationalism, modernism, nation, identity, individualism, collectivism, empirism, mentalism, liberalism, conservatism, socialism.

## Table des matières

Introduction .....	1
Chapitre 1 : Le nationalisme comme nouveau paradigme de la modernité .....	5
Une conception moderniste du nationalisme .....	5
Définition du nationalisme et de la nation .....	6
Les «phénomènes émergents» et les différentes strates de la réalité .....	6
Le nationalisme comme phénomène émergent.....	8
Nations et nationalismes .....	11
Individualisme et collectivisme méthodologique .....	15
Greenfeld et Anthony Smith.....	21
Une identité nationale comme conscience active.....	22
Critique radicale du structuralisme américain et du structuralisme marxiste .....	23
Greenfeld, Gellner et Hobsbawm .....	25
Liah Greenfeld et Benedict Anderson.....	29
Chapitre 2 : Les piliers de la nation moderne .....	34
Égalité et mondialisme .....	34
Sécularisme.....	37
Le nationalisme et l'État .....	41
Un nationalisme économique.....	42
Max Weber et W.W. Rostow .....	43
L'économie prémoderne selon Greenfeld .....	46
Le cas hollandais .....	46
Le nationalisme et le capitalisme .....	48
Le rejet du cas de la Hollande comme première économie moderne .....	50
Rejet de l'individualisme de Tawney .....	51
L'anomie et le nationalisme.....	52
Définition de l'anomie .....	52
La modernité et l'anomie.....	52
«Inconsistante de statut» (status inconsistency) .....	54
Le nationalisme comme « maladie mentale » .....	56
L'anomie et le nationalisme au plan international .....	62

Chapitre 3 : Le nationalisme dans le temps et l'espace.....	64
1) Le nationalisme civique individualiste (anglais et américain) .....	65
Le nationalisme anglais.....	65
Le nationalisme américain .....	69
2) Le nationalisme collectiviste civique (français) .....	74
3) Le nationalisme collectiviste ethnique (russe et allemand) .....	81
a) Le nationalisme russe .....	82
2) Le nationalisme allemand.....	88
Conclusion.....	96



## Notes sur les citations :

Les références aux œuvres majeures de Liah Greenfeld sont données en titres abrégés :

*NAT* : Liah Greenfeld. (1992). *Nationalism : Five Roads to Modernity*. Cambridge, Mass: Harvard University Press.

*SOC*: Liah Greenfeld. (2001). *The spirit of capitalism : nationalism and economic growth*. Cambridge, Mass: Harvard University Press.

*MMM* : Liah Greenfeld. (2013). *Mind, modernity, madness : the impact of culture on human experience*. Cambridge, Mass: Harvard University Press.



# Nationalisme et modernité : l'approche mentaliste de Liah Greenfeld

## Introduction

L'objectif du présent mémoire est de décrire et d'analyser la conception du nationalisme de la sociologue américaine Liah Greenfeld. La thèse fondamentale et originale de l'auteure est que le nationalisme est constitutif de la modernité. Il ne s'agit pas selon elle d'un phénomène moderne parmi d'autres, mais bel et bien du socle sur lequel s'est bâtie une toute nouvelle époque. Réciproquement, il est impossible chez Greenfeld de parler du nationalisme comme un phénomène qui ne serait pas moderne.

Le sujet du mémoire est d'une grande pertinence dans la mesure où après avoir été mis de côté, le thème du nationalisme a repris de l'importance depuis quelques décennies. Bien que plusieurs aient cru que l'ère du nationalisme était dépassée avec la mondialisation, on se rend bien compte, a fortiori depuis la chute du bloc soviétique, et plus tard, depuis la mise en place d'une zone euro, qu'il est toujours présent et ne disparaîtra pas à court terme. La modernité, selon la définition que donne Greenfeld, n'est donc absolument pas dépassée. Il est ainsi pertinent de se questionner sur les racines profondes de ce phénomène moderne en passant par l'étude de l'œuvre d'une auteure de renom en la matière, de manière à comprendre pourquoi et comment il se produit, et comprendre les influences positives et négatives qu'il a eu et continue d'avoir dans la vie des gens.

Le thème du nationalisme est absolument central tant dans l'œuvre que dans la vie de Greenfeld. Dès sa tendre enfance, la sociologue dit avoir été influencée par la passion de ses parents pour l'Occident, pour l'histoire et la sociologie<sup>1</sup>. En 1972, elle quitte la Russie (URSS) et complète un doctorat en sociologie en 1982 en Israël (The Hebrew University of Jerusalem), puis déménage aux États-Unis. Par ses études et ses expériences qui touchent à plusieurs États et cultures du monde, elle en vient à faire du nationalisme le thème unificateur de son œuvre. Les ouvrages de Greenfeld ont de particuliers qu'ils ne sont pas cloisonnés dans un champ spécifique, mais couvrent au contraire un éventail très large. Greenfeld veut effectivement éviter d'isoler les sciences les unes des autres, souhaitant plutôt élaborer, en suivant les traces

---

<sup>1</sup> MMM, p.31

de Jules Baillarger, une «science de l'homme unifiée» (unified science of humanity)<sup>2</sup>. Dans son premier ouvrage majeur Nationalism (1992) qui a pour but d'étudier le phénomène qu'est le nationalisme dans le monde à partir de différents cas de figure (Angleterre, France, Russie, États-Unis et Allemagne), Greenfeld suggère au lecteur une analyse qui fait appel à plusieurs champs d'expertise différents : politique, histoire, sociologie théorique, sociologie, littérature, religion, et plusieurs autres. Dans son second ouvrage The Spirit of Capitalism (2001) qui a remporté le Prix Kagan pour le meilleur livre d'histoire européenne en 2002, Greenfeld traite du nationalisme en mettant l'emphase cette fois sur le lien qu'entretient ce dernier avec l'émergence et la perpétuation du capitalisme dans le monde. Encore une fois, elle suggère aux lecteurs une analyse interdisciplinaire puisqu'elle touche à l'économie, à l'histoire économique, à l'économie politique, à la sociologie et à la politique. Finalement, dans son dernier ouvrage Mind, Modernity, Madness (2013) qui complète la trilogie, Greenfeld poursuit sa description du phénomène nationaliste en se basant sur l'ensemble de ses travaux précédents et en se penchant cette fois plus spécifiquement sur le lien qui semble exister entre le phénomène nationaliste et les maladies psychologiques dans le monde, allant même jusqu'à qualifier le nationalisme de « maladie mentale ». Appuyée par de nombreuses citations des plus hétéroclites, l'interdisciplinarité de l'œuvre de Greenfeld est à la fois, selon les critiques, sa plus grande force et sa plus grande faiblesse. Certains félicitent l'auteure de vouloir décloisonner les différentes disciplines (Hapapian 2002), d'autres soulignent l'approche non-orthodoxe de Greenfeld qui lance un défi à la plupart des intellectuels (Hutcherson 2011). À l'opposé par contre, nombreux sont ceux qui critiquent l'aspect trop général et diffus des œuvres de Greenfeld (Stern 2004, Gold 2001, Gorski 2004, Jones 2002). L'un des buts de ce mémoire est donc aussi de répondre à ces critiques en faisant valoir le grand apport de l'approche interdisciplinaire de Greenfeld. Il est possible, pour qui prend bien le temps d'analyser ses ouvrages, de faire ressortir un argument philosophique clair qui parcourt l'ensemble de l'œuvre. La tâche n'est cependant pas facile, d'autant plus que la pensée de l'auteure se raffine tout au long de sa carrière d'un ouvrage à l'autre.

---

<sup>2</sup> «My position on this matter is well summarized by a pioneering French psychiatrist, Jules Baillarger, who will figure in one of the chapters below: "Man is one, despite the distinct elements of which he is formed. In a marvelous manner combine in him the forces, which can be conceived in isolation only outside him" ». MMM, p.6 L'expression «science de l'homme » est reprise par Greenfeld dans MMM, p.450.

Le mémoire propose donc au lecteur de reprendre et de caractériser les fondements philosophiques à la base de la conception du nationalisme dans l'œuvre de Greenfeld, tout en démontrant qu'il est possible de faire plusieurs liens avec d'autres disciplines dans une conception globale de l'homme, de la société et du monde. Cela contribuera à bien positionner l'auteure par rapport aux principaux débats qui portent sur le nationalisme, tout en expliquant au lecteur le système qui sous-tend son analyse.

Plus précisément, le premier chapitre du mémoire a pour but d'expliquer comment et pourquoi Greenfeld accorde une place aussi centrale au nationalisme dans sa description de l'histoire et de la société. Les concepts principaux (nationalisme, nation, modernité, etc.) seront donc évidemment définis et explicités. On découvrira que Greenfeld définit le nationalisme et la nation comme des phénomènes qui sont d'une importance capitale puisqu'ils jouent le rôle de cadre d'interprétation moderne de la réalité à partir duquel les individus comprennent et interprètent le monde. Cette perspective mettra en évidence l'approche «mentaliste» et individualiste d'inspiration wébérienne de l'auteure selon laquelle une compréhension et une analyse de l'histoire et de la société ne peuvent faire abstraction de l'interprétation de la réalité qu'ont les principaux acteurs (individus) à une époque et un endroit donné. Cette approche mentaliste permettra de rejeter un ensemble de théories structuralistes qui seront aussi abordées (A. Smith, Gellner, Hobsbawm, Anderson, Marx, etc.) et qui se basent sur une tout autre conception de l'histoire, de la société et de l'homme pour expliquer le nationalisme. En mettant au cœur de son approche l'esprit des individus incarné à un endroit et une époque, Greenfeld suggèrera une solution à la dualité corps-esprit qui existe depuis l'Antiquité. Se qualifiant elle-même d'une «individualiste méthodologique», on mettra en exergue sa démarche empiriste et psychologique fondée sur l'esprit humain, tout en soulevant quelques tensions dans sa position. Dans l'ensemble, le premier chapitre posera et explicitera donc les bases philosophiques essentielles sur lesquelles repose la conception moderniste du nationalisme de Greenfeld dans l'ensemble de ses ouvrages et travaux, tout en les comparant avec les arguments de plusieurs auteurs incontournables qui ont écrit sur le sujet.

Le deuxième chapitre permettra d'approfondir tout en nuance la définition de la nation moderne qui selon Greenfeld n'est possible que par la combinaison de trois éléments essentiels : le sécularisme, l'égalitarisme et l'idée de souveraineté populaire. Cette section permettra de voir que l'approche de Greenfeld n'est que très peu normative, mais surtout

descriptive et analytique. On expliquera ensuite en quoi, selon Greenfeld, le nationalisme est «l'esprit du capitalisme» et donc de l'économie moderne. Pour l'auteure, le nationalisme est la principale motivation individuelle et collective à la base de l'économie qui permet de générer une croissance économique absolue. Il serait à la base du paradigme de l'homo œconomicus moderne. Finalement, on expliquera le rôle central que joue «l'anomie» dans l'émergence du phénomène nationaliste à différents endroits dans le monde, tout en démontrant, en suivant les traces d'Émile Durkheim, que le nationalisme, et donc la modernité, sont nécessairement créateurs d'anomie. La question de l'anomie nous mènera directement à la question du lien entre les maladies mentales et le nationalisme sur lequel se penche Greenfeld dans son dernier ouvrage. Plusieurs précisions quant aux différentes structures de l'esprit humain seront également apportées pour illustrer le propos de l'auteure.

Le troisième et dernier chapitre sera un peu plus descriptif, mais tout de même parcouru d'analyse. En suivant la démarche de Greenfeld, on décrira cinq cas particuliers (l'Angleterre, la France, la Russie, les États-Unis et l'Allemagne) de manière à soulever concrètement certaines distinctions essentielles que fait l'auteure, notamment celle entre les trois principaux types de nationalismes (individualiste-civique, collectiviste-civique et collectiviste ethnique). L'étude de ces cas particuliers permettra aussi de mettre en évidence plusieurs autres éléments comme l'importance et l'influence des conditions prémodernes pour expliquer les types de nationalisme, la contingence du nationalisme et des événements dans l'histoire ainsi que l'enchaînement causal qui s'est produit dans le déploiement du nationalisme dans le monde.

Finalement, la conclusion bouclera la boucle en soulevant les points forts et critiques à l'égard de la conception du nationalisme que nous propose Greenfeld.

## Chapitre 1 : Le nationalisme comme nouveau paradigme de la modernité

### *Une conception moderniste du nationalisme*

Deux grandes écoles de pensée s'opposent dans la littérature portant sur le nationalisme. D'un côté, les modernistes prétendent qu'il s'agit d'un phénomène exclusivement moderne. De l'autre côté, les pérennialistes prétendent que le nationalisme a aussi une continuité prémoderne<sup>3</sup>.

On distingue plusieurs types de pérennialismes<sup>4</sup>, notamment les pérennialismes continus et les pérennialismes récurrents. Selon les partisans du pérennialisme continu, le nationalisme est un phénomène qui est survenu bien avant l'ère moderne. Certains situent le début du phénomène au Moyen Âge (Webster pour l'Écosse, Beaune et Guenée pour la France, Hastings pour l'Angleterre, Knoll pour la Pologne, etc.). Les nations et le nationalisme auraient donc émergé bien avant la modernité. Les pérennialistes récurrents avancent quant à eux que le nationalisme a existé dans le passé et a rejilli avec la modernité. Les nations se manifesteraient donc d'une façon récurrente. Il y aurait eu un âge des nations au Proche-Orient et dans l'Antiquité grecque, avant que ces nations disparaissent en étant absorbées par l'Empire romain, pour ensuite réémerger au début du Moyen Âge après les invasions barbares. Ces anciennes nations ne seraient évidemment pas les mêmes que celles d'aujourd'hui qui portent aujourd'hui leur nom, mais elles n'en seraient pas moins également des nations. Ce serait le cas par exemple pour des nations telles l'Arménie, l'Égypte et la Palestine (Mendels, Menahem, Stern, Grasby, Graetz, Dulnow, Pinson, Akzin, etc.), Israël (Mendels), la Grèce (Attilio), etc.

Greenfeld est cependant une moderniste. Bien qu'elle reconnaisse que les nations et le phénomène nationaliste émergent le plus souvent dans des collectivités dites «prénationales», sa définition du nationalisme comme phénomène psychologique et social (explicitée plus loin

---

<sup>3</sup> Dans A. Smith (2000), *The Nation in History: Historiographical Debates about Ethnicity and Nationalism*, UPNE, Smith classe les modernistes en trois grandes familles qui se recoupent. La première des familles comprend les théories qui soutiennent que l'État-nation apparaît avec la modernité. L'État-nation aurait vu le jour avec le Traité de Westphalie. La deuxième grande famille comprend les théories qui soutiennent que les nations - et pas seulement les États-nations - sont modernes. La troisième grande famille comprend les théories qui soutiennent que les nations et le phénomène nationaliste sont modernes en ce qu'ils découlent naturellement de l'évolution structurelle, sociologique et chronologique des sociétés.

<sup>4</sup> L'ensemble des noms d'auteurs nommés dans ce paragraphe est également tiré d'Anthony Smith (2000).

dans ce chapitre) l'empêche de parler de nations prémodernes. On verra notamment que la démarche de Greenfeld est empiriste et historiciste, ce qui implique, entre autres choses, que la signification des mots dérive de leur usage et du contexte historique dans lequel ils s'insèrent. Ce faisant, chez Greenfeld, puisque le sens même du mot «nationalisme» est indissociable de celui de la modernité<sup>5</sup>, il serait absurde de parler d'un nationalisme qui serait prémoderne. Les nations au sens moderne du terme, dans cette perspective empiriste, ne peuvent pas non plus précéder la modernité. Le perspective de Greenfeld a d'original qu'elle ne conçoit pas le nationalisme comme une conséquence de la modernité (comme le font par exemple Gellner, Hobsbawm, Marx, Weber, Rostow, Anderson, etc.), mais bien comme ce qui engendre la modernité<sup>6</sup>.

### *Définition du nationalisme et de la nation*

#### Les «phénomènes émergents» et les différentes strates de la réalité

Avant de parler spécifiquement du nationalisme, il faut d'abord expliquer en quoi consiste la conception antiréductionniste de la réalité chez Greenfeld. La réalité selon l'auteure peut être comprise comme un emboîtement de trois strates autonomes, mais cohérentes entre elles<sup>7</sup>. La première est la couche physique de la réalité, c'est-à-dire la matière. La seconde est la couche organique de la vie. La troisième est la couche de la réalité symbolique de la culture et de l'esprit. Bien que la deuxième couche s'appuie sur la première et que la troisième s'appuie sur la seconde, les couches ne peuvent se réduire les unes aux autres. Cet antiréductionnisme est possible parce que Greenfeld décrit la vie (deuxième couche) et la réalité symbolique (troisième couche) comme des « phénomènes émergents », terme qu'elle emprunte au philosophe anglais George H. Lewes<sup>8</sup>, pour décrire un « *phénomène complexe qui ne peut être*

---

<sup>5</sup> A. Smith fait l'erreur de classer Greenfeld dans le camp des pérennalistes (Smith, Anthony D. (2000), *The Nation in History*, op.cit. pp.35-38), parce qu'elle situe les débuts de la nation moderne et du nationalisme vers la fin du Moyen Âge anglais. Cette position de Smith est fondée sur la supposition classique que la modernité survient avec le traité de Westphalie. Or, en parlant de Greenfeld ainsi, Smith fait abstraction de la définition non structurelle de la modernité de Greenfeld. Le traité de Westphalie est chez Greenfeld une conséquence du nouveau paradigme moderne qu'est le nationalisme (présent avant le traité de Westphalie) qui voit le jour vers la fin du Moyen Âge anglais.

<sup>6</sup> NAT, p.18.

<sup>7</sup> MMM, p.24.

<sup>8</sup> Bas de page 18, p.632. Dans *Problems of Life and Mind : first series : the Foundations of a Creed*, George H. Lewes décrit certains phénomènes émergents comme l'esprit, la culture et la vie. Ces thèmes seront repris par Greenfeld.



*réduit à la somme de ses éléments, un cas par lequel une combinaison spécifique des éléments (sans égard aux éléments ou aux lois en accord avec lesquels ces éléments fonctionnent) produit une certaine nouvelle qualité qui dans une large mesure détermine la nature et l'existence du phénomène, tout comme ses éléments »*<sup>9</sup>. Selon cette définition, le phénomène de la vie (deuxième couche) est dit « émergent », car il s'agit d'un principe organisateur qui confère à des éléments matériels une unité qui ne pourrait s'expliquer en des termes (caractéristiques, lois) simplement matériels (première couche). En s'appuyant sur l'héritage de Darwin, Greenfeld souligne que la vie n'est pas qu'un phénomène spatial et matériel, puisqu'il s'agit aussi et surtout d'un phénomène historique<sup>10</sup> en ce qu'il est d'abord et avant tout un processus qui survient dans le temps. La vie est donc une nouvelle « qualité » irréductible à la matière inanimée qui la compose. Ainsi, bien qu'elle soit soumise aux règles de la physique (car Greenfeld, en suivant Darwin, rejette aussi la perspective vitaliste/idéaliste), la vie, en tant que principe organisateur, est un phénomène émergent par rapport à la strate matérielle.

D'une façon analogue, la réalité symbolique (troisième couche) émerge de la deuxième couche puisqu'il s'agit d'un phénomène qui ne peut s'expliquer simplement en faisant référence à des éléments (et leurs interactions) qui composent le phénomène de la vie. La réalité symbolique s'appuiera sur trois éléments de la deuxième couche (vie) sans s'y réduire : le cerveau, le larynx et un niveau d'évolution qui permettent de percevoir et communiquer par des symboles. Greenfeld pose l'hypothèse que les premiers hominidés ne faisaient probablement que quelques bruits avec leur larynx (vocal signs), jusqu'à ce qu'au fil des millénaires, certains en viennent à percevoir une intention dans les bruits émis par d'autres. L'idée d'intention s'insérerait ainsi entre le stimulus environnemental et le signe vocal, transformant le signe en symbole, c'est-à-dire en un signe porteur d'une signification autonome. Alors que le signe était utilisé d'une façon sporadique et spontanée dans un contexte environnemental particulier par les hominidés, le symbole acquiert une signification qui va par-delà l'environnement et les phénomènes immédiats. Les symboles qui prolifèrent avec le temps finissent par former des systèmes, constituant un monde autonome distinct de la couche organique de la vie et de la matière, bien que ces systèmes s'appuient sur ces couches. On observerait un processus similaire chez le bébé qui apprend à parler ou même chez l'adulte qui apprend une nouvelle

---

<sup>9</sup> MMM. pp. 57-58.

<sup>10</sup> Ibid.

langue. Greenfeld explique ensuite que l'esprit de l'homme (qui n'est pas inné) se forme graduellement à partir de ce processus mental complexe, symbolique et historique émergeant de la combinaison du cerveau, du larynx et de l'utilisation des signes. Dans un même processus global, on observe la formation d'une culture (dont la principale institution est le langage) entre les individus ainsi que la formation des esprits dans les cerveaux des individus qui servent de support vital à cette culture<sup>11</sup>. Esprit et culture sont donc interdéfinissables et se produisent en même temps chez Greenfeld puisqu'il s'agit de deux niveaux d'un même processus. Cette analyse en deux niveaux de la réalité sociale soulève d'ailleurs la question du débat entre collectivisme méthodologique et individualisme méthodologique. Celle-ci sera traitée dans une section réservée spécifiquement à ce sujet (voir p.15).

### Le nationalisme comme phénomène émergent

Greenfeld qualifie sa propre approche sociologique de « mentaliste »<sup>12</sup>, s'inspirant, entre autres, du père de la sociologie Max Weber et de l'historien français Marc Bloch. En toute cohérence avec son approche en trois strates dont émergent la culture et l'esprit, Greenfeld conçoit l'histoire dans une dynamique incessante entre l'esprit et la matière. L'histoire ne peut être analysée seulement dans une perspective matérielle (voir section de ce chapitre sur le structuralisme marxiste) ni dans une perspective purement idéelle (exemple classique : Hegel), mais bien dans un tout au cœur duquel se trouve l'esprit<sup>13</sup>. On doit donc plutôt étudier l'histoire en considérant les différentes interprétations de la réalité qu'ont les individus qui composent l'histoire à un moment et un endroit donnés. Greenfeld suit ainsi les traces de Weber dans sa définition de la sociologie :

*Sociology, a word often used in quite diverse ways, shall mean here : a science which seeks interpretative understanding of social action, and thereby will causally explain its*

---

<sup>11</sup> Dans une description complexe, Greenfeld explique en quoi consiste un esprit humain, au-delà de cette définition générale de « culture individualisée ». Elle explique entre autres le processus d'émergence des trois principales composantes de l'esprit humain, à savoir l'identité, la volonté et ce qu'elle nomme le « je » (à la Descartes) que l'on pourrait nommer individualité.

<sup>12</sup> « [I]t is this focus on the mind that distinguishes Weber's sociology from what generally passes under this name. Equally distant from philosophical materialism and idealism, he may be called a mentalist ».

Tiré du texte « Nationalism and Modern Economy : communing with the Spirit of Max Weber » dans le recueil : Greenfeld (2006), *Nationalism and the Mind*. Oxford, England : Oneworld Publications.

<sup>13</sup> Greenfeld est en accord avec Marc Bloch qui dit ceci : « it is human consciousness which is the subject-matter of history. The interrelations, confusions, and infections of human consciousness are, for history, reality itself ». MMM. p. 616.

*course and effects. By "action" is meant human behavior linked to a subjective meaning on the part of the actor or actors concerned; such behavior may be overt or occur inwardly - whether by positive action, or by refraining from such action, or by acquiescence to some situation. Such behavior is "social" action where the meaning intended by actor or actors is related to the behavior of others, ad conduct so oriented*<sup>14</sup>.

Cette conception de la sociologie l'amène à définir la société comme un ensemble d'individus qui se perçoivent comme des membres d'une collectivité et qui tirent leur identité de celle-ci<sup>15</sup>. Ainsi, même si une société possède habituellement certains attributs comme un territoire, une continuité temporelle, une structure institutionnelle, etc., ce n'est pas à partir de ces caractéristiques que l'on peut définir une société. La société est plutôt un phénomène émergent qui ne se réduit pas et ne peut s'étudier par la simple étude de ses composantes réelles ou imaginées. Pour distinguer une « société » d'un simple agrégat, Greenfeld s'inspire du concept de « centre » (center) d'Edward Shils (1910-1995). Un « centre » est ce qui joue le rôle intégrateur dans une société ; il réfère aux valeurs et croyances irréductibles qui établissent l'identité des individus et qui les lient dans un univers commun<sup>16</sup>. Une société est donc un groupe où il y a un tel centre, un tel système de valeurs. L'étude des sociétés chez Greenfeld est donc d'abord et avant tout la recherche de ce centre - de ce système de valeurs et croyances qui joue le rôle de cadre et introduit l'ordre dans la réalité - qui permet d'unifier des individus dans un même univers. Dans certaines collectivités, ce centre est peu « attractif ». Dans le cas des sociétés prémodernes, par exemple, la collectivité est surtout maintenue par des forces extérieures (coercition des rois, autorité de l'Église, etc.), bien qu'il existe aussi un tel centre, le plus souvent fondé sur une compréhension religieuse transcendante du monde. Greenfeld a donc une définition communautarienne de l'identité des sociétés prénationales<sup>17</sup>. Ce sont les croyances et valeurs dominantes d'une société qui, en tant que centre de cohésion, permettent de les distinguer des simples populations (en tant qu'agrégats d'individus sur un territoire). Le communautarisme caractéristique des sociétés prémodernes s'efface cependant avec l'arrivée du nationalisme qui pave la voie à une autre théorie compréhensive. Suivant l'héritage de Kant,

---

<sup>14</sup> Greenfeld, L. «Nationalism and Modern Economy: Communing with the Spirit of Max Weber» (2005). À l'origine dans : Max Weber, 'Basic Sociological Concepts', in Sam Whimster (ed.), The Essential Weber (London and New York: Routledge, 2003, p. 312.

<sup>15</sup> Greenfeld, L. & Martin, M. L. (1988). *Center: ideas and institutions*. Chicago. University of Chicago Press. p.viii.

<sup>16</sup> « *It is center understood in this sense that plays the crucial role in the integration of society. It refers to the irreducible values and beliefs that establish the identity of individuals and bind them into a common universe* ». Ibid. p.ix

<sup>17</sup> NAT, Bas de page 9, p.495.

Mills et Rawls (dans *Theory of Justice*), la description de Greenfeld cadre parfaitement avec l'individualisme moral selon lequel l'individu est antérieur à ses fins, est la source ultime de revendications morales valides et selon lequel l'autonomie est la valeur ultime de la société. En s'inspirant de Shils, mais aussi de Karl Mannheim qui élabore le concept de «façon de pensée» («style of thought»)<sup>18</sup>, par une approche phénoménologique, Greenfeld fait du nationalisme le cœur bien particulier des sociétés modernes. Plus précisément, elle définira le nationalisme comme « *une forme de conscience, une vue essentiellement séculière de la réalité dont la composante sociopolitique est fondée sur les principes d'égalité fondamentale des membres d'une collectivité et de souveraineté populaire* »<sup>19</sup>. On verra dans la section qui porte sur les piliers du nationalisme (chapitre 2) que cette définition permet de rendre compte des trois caractéristiques de l'individualisme moral. Celles-ci sont tributaires de l'appartenance de l'individu à une communauté, mais son identité et sa compréhension du monde ne sont plus communautariennes.

Avec la modernité, on passe donc par le nationalisme d'une société communautarienne à une société plus libérale et individualiste. La présence de certaines caractéristiques (langue commune, race commune, traditions indigènes communes, histoire commune, institutions communes, etc.) n'est plus ce qui permet d'expliquer la cohésion des sociétés modernes (nations). Ce n'est pas non plus par l'étude de ces caractéristiques que l'on peut déterminer ce qu'est une nation ou ce qu'est le nationalisme. Ces caractéristiques, comme nous le verrons plus loin dans ce mémoire, peuvent avoir une influence sur le type de nationalisme (et de nation) et sur la force d'un nationalisme, mais ils ne sont jamais suffisants pour expliquer à eux seuls le phénomène, la preuve étant que l'on observe le phénomène à des endroits et à des moments où

---

<sup>18</sup> NAT, p.1. Par exemple, le conservatisme est un « style of thought » : « *Political conservatism is therefore an objective mental structure, as opposed to the 'subjectivity' of the isolated individual. It is not objective in the sense of being eternally and universally valid. No a priori deductions can be made from the 'principles' of conservatism. Nor does it exist apart from the individuals who realize it in practice and embody it in their actions. It is not an immanent principle with a given law of development which the individual members of the movement merely unfold - possibly in unconscious fashion - without adding anything of their own. In one word, conservatism is not an objective entity in any rightly or wrongly understood Platonist sense of the pre-existence of ideas. But as compared with the hic et nunc experience of the particular individual it has a certain very definite objectivity* ». Mannheim, K., «Conservative Thought», texte publié dans *Essays on Sociology and Social Psychology*, New York : Oxford University Press, 1953, pp.74-165.

<sup>19</sup> « *It is a form of consciousness, an essentially secular view of reality, whose socio-political component rests on the principles of fundamental equality of membership in a community and popular sovereignty* ». MMM, p.2. On élaborera sur cette définition précise plus loin dans le mémoire au chapitre 3.

ces caractéristiques ne sont pas présentes et que réciproquement le nationalisme n'est souvent pas présent dans des populations qui présentent pourtant ces caractéristiques.

### Nations et nationalismes

Tout au long de son œuvre, Greenfeld accorde une place importante au langage, à la signification des mots et leur étymologie. Elle souligne que la signification d'un mot change dans le temps et l'espace et qu'un même mot peut donc avoir plusieurs significations, tout dépendant du contexte. L'étude des mots et leur évolution est donc très intéressante pour comprendre l'évolution de la façon de pensée (way of thinking) des gens à travers les époques. L'étude de l'évolution du mot « nation », par exemple, permet selon Greenfeld de démontrer l'émergence d'un nouveau paradigme vers la fin du Moyen Âge anglais, paradigme que Greenfeld nommera « nationalisme » parce qu'il voit justement le jour dans une « nation ». Mais attention, cette « nation » dans laquelle émerge le nationalisme vers la fin du Moyen Âge anglais n'a absolument pas la même signification que la nation moderne. On ne peut donc dire que la nation précède le phénomène qu'est le nationalisme, bien que le mot lui soit antérieur. Au contraire, c'est le phénomène qui donne un nouveau sens à la « nation » qui devient par lui le nouveau centre.

Le terme « natio » est d'abord utilisé dans l'Empire romain pour parler des étrangers de statut inférieur qui habitent le même territoire que les autres citoyens romains<sup>20</sup>. Le terme est ensuite repris au Moyen Âge dans les universités pour désigner la provenance des étudiants (de la nation de Picardie, de la nation de Germanie, de la nation de France, etc.). Provenant des mêmes universités, les étudiants d'une même « nation » ont tendance à avoir des opinions communes. Avec le temps, le terme « nation » en vient ainsi à désigner une communauté d'opinion plutôt qu'une communauté d'origine. Le terme « nation » comme communauté d'opinion est ensuite emprunté par l'Église au 13<sup>e</sup> siècle. Il devient peu à peu synonyme d'autorité politique, culturelle et d'élite sociale, quand des gens influents deviennent les représentants de nations ecclésiastiques ou non ecclésiastiques. Le sens du mot « nation » se rapproche ensuite de ce que nous connaissons aujourd'hui vers la fin du Moyen Âge anglais, quand la nation anglaise de l'époque, c'est-à-dire l'élite anglaise, élargit l'idée de nation à

---

<sup>20</sup> Greenfeld suit ici la démarche de Guido Zernatto. NAT, pp.4-7.

l'ensemble de la collectivité anglaise<sup>21</sup>. La souveraineté du pouvoir passe alors des élites vers le peuple, et la nation devient l'expression de la souveraineté populaire. La nation devient entre autres, dit Greenfeld, le moyen de partager collectivement le meilleur du peuple par le peuple<sup>22</sup>. Une dernière transformation se produit dans la sémantique du mot «nation». Alors que le nationalisme se répand dans le monde (chapitre 3), l'idée de nation acquiert une nouvelle signification. La nation conserve l'idée de souveraineté populaire, mais celle-ci est dorénavant attachée à un peuple particulier. Elle devient ainsi synonyme de peuple unique, de peuple particulier parmi les autres peuples uniques (nations). Il y a donc, souligne Greenfeld, deux significations au mot «nation» qui persistent toujours aujourd'hui et évoluent en parallèle, créant par ailleurs plusieurs conflits et confusion dans les débats qui portent sur le nationalisme : 1) la nation comme expression de la souveraineté populaire ; 2) la nation comme particularisme, comme synonyme d'unicité d'une collectivité nationale par rapport aux autres collectivités, comme ayant des caractéristiques particulières qu'il faut valoriser et protéger (langue, ethnicité, territoire donné, traditions spécifiques, etc.). Il est donc clair chez Greenfeld que le nationalisme de la première définition est antérieur au nationalisme de la deuxième définition. De plus, comme on l'explicitera dans les prochains paragraphes, le nationalisme est chez Greenfeld toujours antérieur aux nations au sens moderne et usuel du mot, puisqu'il prend forme dans des sociétés que Greenfeld nomme des proto-nations (que Greenfeld caractérise aussi parfois en mettant le mot «nation» entre guillemets). Ces proto-nations sont nécessaires (mais pas suffisantes) à l'implantation du nationalisme dans une population, bien que l'on ne puisse trouver en celles-ci des caractéristiques objectives spécifiques qui prédisent leur transformation en nations. Celles-ci deviennent des nations au sens plein du terme une fois que le centre, la compréhension fondamentale du monde par le spectre du nationalisme, est bien implanté dans l'esprit des individus qui composent une société.

Le nationalisme acquiert une nouvelle signification (la signification #2) lorsqu'il sort de l'Angleterre et entre en contact avec des proto-nations. Lorsqu'elle est exportée (ce qui est le cas pour toutes les nations sauf pour l'Angleterre), l'idéologie nationaliste se bute à certaines conditions structurelles présentes dans ces proto-nations. Par exemple, dans le cas de la France, lorsque le nationalisme anglais est importé, le principe d'égalité et l'individualisme implicites

---

<sup>21</sup> Les faits historiques en cette matière sont décrits avec plus de détail au chapitre 3.

<sup>22</sup> NAT, p.6.

au nationalisme anglais entrent en conflit avec une structure hiérarchique et un esprit collectiviste bien installés dans la société prénationale française. C'est cette tension entre l'idéologie et la structure dans laquelle elle s'installe qui viendra changer la signification de la nation et du nationalisme (de la signification 1 vers la signification 2). Plutôt que d'adapter complètement les conditions structurelles à l'idéologie, c'est l'idéologie qui s'adaptera aux conditions structurelles<sup>23</sup>. En s'implantant dans des collectivités souvent plus autoritaires et collectivistes, le nationalisme et la nation acquièrent donc une signification plus autoritaire et collectiviste. L'idée de démocratie, par exemple, est peu à peu dissociée de l'idée de nation. De même, la nation n'est plus liée d'une façon nécessaire à l'idée de souveraineté du peuple, mais à l'identité d'un peuple particulier parmi d'autres peuples. En somme, en se butant à des conditions structurelles, le nationalisme qui se répand dans le monde perd peu à peu son sens d'universalité et devient un particularisme. L'identité nationale n'est plus synonyme de liberté individuelle, d'égalité et de souveraineté populaire, elle se greffe à une pléthore de symboles particuliers qui étaient présents (ou non) dans la collectivité prénationale.

Encore aujourd'hui, le nationalisme et la nation moderne, selon Greenfeld, préservent cette double signification. Ces deux significations se rencontrent probablement dans toutes les nations, mais à différents degrés et de différentes façons. Certaines nations (notamment l'Angleterre et les États-Unis qui héritent en grande partie du nationalisme anglais) sont demeurées beaucoup plus près du premier sens de la nation et du nationalisme. Pour cette raison, Greenfeld parlera d'elles comme de nations «individualistes» et plus libertariennes. À l'opposé, certaines nations (notamment la France, la Russie, l'Allemagne, le Japon) semblent beaucoup plus proches de la seconde acception des mots «nation» et «nationalisme», et c'est pourquoi Greenfeld décrira ces nations comme des nations «collectivistes» et plus autoritaires<sup>24</sup>.

Il n'y a donc pas une seule signification au nationalisme chez Greenfeld. Néanmoins, quand elle parle du nationalisme en général (en faisant abstraction d'un pays en particulier),

---

<sup>23</sup> Chez Greenfeld, il y a toujours interdépendance de la réalité et l'interprétation de la réalité. Les conditions viennent ainsi influencer le nationalisme, tout comme le nationalisme influence celles-ci dans un processus qui se poursuit incessamment. On reviendra sur ce sujet à de nombreuses reprises dans ce mémoire.

<sup>24</sup> Une distinction plus en profondeur des différents types de nationalismes et de nations (1) civique individualiste, 2) nationalisme civique collectiviste et 3) nationalisme ethnique collectiviste) sera donnée au chapitre 3.

Greenfeld utilise la première signification du terme «nationalisme» comme étant « *une forme de conscience, une vue essentiellement séculière de la réalité dont la composante sociopolitique est fondée sur les principes d'égalité fondamentale des membres d'une collectivité et de souveraineté populaire* »<sup>25</sup>. Étant la première à se présenter chronologiquement, c'est cette signification et non la seconde qu'il faut, selon Greenfeld, considérer comme l'esprit (le cœur originel) de la modernité. On retrouvera cet esprit à différents degrés dans les différentes nations, a fortiori dans les nations individualistes, mais aussi dans une moindre mesure dans les nations collectivistes.

On peut déjà néanmoins questionner la position de Greenfeld à partir de ses propres a prioris. De fait, il semble essentiel pour Greenfeld de montrer que la nation découle du nationalisme. Mais le nationalisme prend racine dans des espaces nommés comme l'Angleterre, et dans d'autres proto-nations. On a donc qu'une proto-nation est antérieure au nationalisme qui génère l'idée de nation au sens universel et général, puis la nation au sens particulariste. Or, certains pourraient soulever qu'il semble ne plus y avoir beaucoup de différences entre Greenfeld et les prémodernistes/pérennalistes pour qui la proto-nation est un type de nation. Peut-on encore affirmer que Greenfeld est moderniste ? Assiste-t-on simplement à une complexification inutile du vocabulaire en distinguant comme elle le fait la nation de la proto-nation plutôt que d'y voir une même société qui se transforme ? Et si tel était le cas, ne serait-il pas plus exact de dire que la nation précède le nationalisme ?

Greenfeld soutient cependant que par cette distinction entre nations et proto-nations, elle veut avant tout mettre en évidence une différence qualitative essentielle qui permette de différencier la modernité des autres époques. Si elle reconnaît que l'esprit des premiers individus nationalistes à l'origine (en Angleterre) est tributaire de l'existence d'une proto-nation particulière, de leur appartenance à un groupe, elle refuse de voir entre les proto-nations et les nations une sorte de continuité. Le nationalisme apparaît plutôt d'une façon contingente dans l'histoire ; il aurait très bien pu ne jamais voir le jour, tout comme il aurait pu s'éteindre avant de se répandre, laissant les proto-nations dans leur ancien paradigme. Inutile donc de parler des multiples conditions préalables à l'émergence de l'esprit nationaliste de certains individus

---

<sup>25</sup> On reviendra au chapitre 2 sur une définition plus approfondie de chaque élément de la définition, notamment en ce qui concerne le sécularisme.



comme étant des causes, car celles-ci auraient tout aussi bien pu *ne pas* engendrer le phénomène. La position de Greenfeld met plutôt l'emphase sur le rôle fondamental et contingent qu'ont joué les premiers individus nationalistes dans l'histoire, se distinguant ainsi d'une conception de la nation qui voudrait que cette dernière ne soit que la simple continuité du développement d'une proto-nation, ou qui décrirait les proto-nations comme d'autres types de nations. Il n'y a donc pas de complexification inutile du langage chez Greenfeld. Son approche moderniste démontre l'importance du véritable « saut historique qualitatif » contingent apporté par le nouvel esprit nationaliste.

### Individualisme et collectivisme méthodologique

Au cœur de la philosophie de Greenfeld se trouve le débat qui oppose deux positions philosophiques fondamentales, à savoir l'individualisme méthodologique et le collectivisme méthodologique. Dès le début du premier ouvrage de la trilogie, Greenfeld souligne qu'elle adhère à un individualisme méthodologique d'inspiration wébérienne<sup>26</sup>. On ne peut toutefois réduire la pensée de Greenfeld à la méthode de Weber. L'auteure s'inspire aussi d'auteurs qui sont considérés comme des collectivistes méthodologiques, notamment Durkheim et Gellner. Greenfeld fait par exemple référence à de nombreuses reprises à l'œuvre Suicide de Durkheim qui soutient que la réalité est constituée de représentations collectives qui influencent la psychologie des individus.

On utilisera la définition communément admise de l'individualisme méthodologique selon laquelle « *tout phénomène social, comme le langage, peut s'expliquer ultimement en termes de caractéristiques d'individus* »<sup>27</sup>. Défini négativement, cela signifie qu'il est impossible que l'on ne puisse expliquer un fait social sans faire intervenir ultimement comme cause de ce fait des individus ou propriétés d'individus. Cela ne veut pas dire que les phénomènes sociaux n'existent pas, mais qu'ultimement, l'explication du phénomène s'expliquera par des caractéristiques individuelles. Il s'agit donc d'une posture méthodologique assez exigeante, puisqu'un seul fait social qui ne s'expliquerait pas ultimement par des caractéristiques d'individus permettrait de démontrer l'insuffisance du modèle. De l'autre côté,

---

<sup>26</sup> NAT, p.19.

<sup>27</sup> D'Agostino, Fred (1986). *Chomsky's system of ideas*. Clarendon Press. Oxford University Press, Oxford Oxfordshire: Toronto. p.11.

on retrouve le collectivisme méthodologique selon lequel « *certaines caractéristiques des phénomènes sociaux sont sui generis par rapport aux caractéristiques d'individus et doivent donc s'expliquer en des termes non psychologiques* »<sup>28</sup>. Il importe cependant de souligner que le fait de prouver l'existence de faits sociaux qui ne s'expliquent pas ultimement par des caractéristiques d'individus n'est pas suffisant pour réfuter l'individualisme méthodologique. Ces faits sociaux doivent avoir une influence causale sur la société et donc sur les individus. D'une façon plus explicite, le collectivisme méthodologique repose ainsi sur trois réquisits : (i) il doit exister des faits sociaux (groupes et propriétés de groupes); (ii) ces faits sociaux ne doivent pas être réductibles à des individus et propriétés d'individus; (iii) cette entité irréductiblement sociale doit avoir une efficacité causale<sup>29</sup>.

Deux autres nuances s'imposent. Premièrement, il importe de dire que ni le collectivisme ni l'individualisme méthodologique ne sont des thèses ontologiques, même si chacune d'entre elles est sensible à certaines intuitions ontologiques. L'individualisme n'implique donc pas la non-existence des choses comme les institutions sociales qui ne sont pas des caractéristiques d'individus, ni des objets physiques. À l'inverse, le collectivisme n'implique pas que les individus humains n'ont pas de statut ontologique qui soit indépendant de leur statut comme participants des institutions sociales. Deuxièmement, le débat entre individualisme et collectivisme méthodologique doit être distingué du débat entre atomisme et holisme. Le premier cherche à savoir si les individus subissent l'influence d'entités collectives irréductibles ou si au contraire ils peuvent être décrits ultimement sans faire référence à ces autres entités. Il s'agit d'un débat qui porte sur l'existence ou non d'une relation «verticale» entre les individus et un autre niveau irréductible à ces derniers. Le second porte sur l'horizontalité des rapports sociaux, c'est-à-dire sur l'influence des relations entre les individus dans un même niveau. Plus particulièrement, il consiste à se questionner sur la nature de l'influence des relations sociales sur l'individu, sur la construction de sa pensée, de son identité, etc. L'atomisme soutient la position extrême selon laquelle il est possible pour l'humain de développer toutes ses capacités et caractéristiques individuelles sans avoir besoin pour ce faire d'être en contact avec les autres, de faire partie d'un groupe, etc. Le langage, par exemple, serait possible sans que ne soit nécessaire un ensemble d'autres individus. Les holistes quant à eux soutiennent que plusieurs

---

<sup>28</sup> Ibid.

<sup>29</sup> Ibid. pp.11-56.

capacités et caractéristiques humaines, par exemple la simple capacité de penser, ne sont possibles chez les individus que s'il existe certaines relations sociales horizontales, que si l'individu n'est pas isolé complètement des autres<sup>30</sup>. Dans le cas de Greenfeld, on a affaire à une position clairement holiste, car les relations sociales sont nécessaires, par exemple, à la culture et au langage qui permettent à l'individu de penser le monde. Entre autres choses, c'est par le contact avec les autres et le monde que l'enfant en vient à former son identité, à former le « je » (non inné) de sa conscience<sup>31</sup>.

Le positionnement de Greenfeld dans le débat entre individualisme et collectivisme est plus délicat. Greenfeld soutient que son approche est individualiste, parce qu'elle rejette toute approche réifiante<sup>32</sup>. L'auteure refuse de reconnaître les structures (structuralisme) ou idées (idéalisme) comme existant objectivement d'une façon indépendante de l'esprit des individus. Comme on l'a vu, il semble cependant que cela ne constitue ni une condition suffisante pour soutenir l'individualisme méthodologique, ni une condition suffisante pour que l'on puisse rejeter le collectivisme méthodologique. Le collectivisme peut effectivement être objectiviste, et dans ce cas, certains faits sociaux (par exemple le langage) ont des propriétés *sui generis* par rapport aux individus puisqu'ils sont décrits comme des objets distincts (réalisme platonicien). Or, le collectivisme peut également être non objectiviste et implique alors que certains faits sociaux ne s'expliquent pas d'une façon individualiste, non pas parce qu'ils sont des objets, mais parce qu'ils se présentent comme des entités socialement constituées qui ont une influence causale ultime sur les faits sociaux.

Greenfeld décrit à plusieurs occasions de telles entités sociales non objectives et *sui generis* par rapport aux individus :

While culture can be referred to as "collective mind", the mind can be conceptualized as "culture in the brain", or "individualized culture". These are not just two elements of the same - symbolic and mental - reality, they are one and the same process occurring on two different levels - the individual and the

---

<sup>30</sup> Pettit, Philip (1993). *The common mind : an essay on psychology, society, and politics. Chapitre : For Holism, Against Atomism*. New York: Oxford University Press.

<sup>31</sup> « Identity is the logical implication of the nature of the human environment ». MMM. p.94.

<sup>32</sup> NAT., p.19.

collective, similar to the life of an organism and of the species to which it belongs in the organic world<sup>33</sup>.

Selon cette citation, on voit que la culture est un *phénomène émergent* qui ne peut être complètement expliqué en des termes purement individualistes comme agrégat. D'une part, l'individu peut penser le monde par son esprit et peut même placer dans la culture ses propres symboles. Réciproquement, la culture influence les individus en leur fournissant une pléthore de symboles (langage, façons de penser, etc.) La culture forme donc un processus à deux niveaux, individuel et collectif, interdépendants, mais irréductibles l'un à l'autre.

Néanmoins, en prétendant avoir une approche individualiste, Greenfeld met l'emphase sur son positionnement épistémologique empiriste selon lequel la connaissance n'est possible que dans et par un esprit<sup>34</sup>. Il semble toutefois que cela non plus ne soit pas suffisant pour soutenir l'individualisme méthodologique. Même si la connaissance est individuelle, le groupe a bel et bien chez Greenfeld une efficacité causale irréductible et ultime sur les individus. Or, malgré un choix critiquable de l'expression «individualisme méthodologique», la position de Greenfeld est claire. L'auteure décrit le monde comme étant constitué de plusieurs niveaux, et bien que la connaissance ne soit possible que par l'esprit, certaines entités sociales irréductibles non objectives ont une influence causale ultime sur les individus.

Il existe toutefois d'autres textes qui laissent entendre que Greenfeld défend bel et bien une conception standard de l'individualisme méthodologique. Comme Philip Pettit qui défend un holisme individualiste, elle soutient ceci : « *Culture calls into being and shapes the structures of the mind, but it never determines them, for the necessary participation of the brain in every mental process precludes the possibility of such determination and instead makes every individual mind a (more or less) junior partner in the self-creative cultural process* »<sup>35</sup>. La culture, en l'occurrence la culture nationale moderne, définirait donc un cadre psychologique à l'intérieur duquel l'individu serait autonome, libre de créer, libre de ses choix de vie, etc.

---

<sup>33</sup> MMM, pp.64-65.

<sup>34</sup> MMM, p.66.

<sup>35</sup> MMM. p.25.

La séparation que propose le philosophe Will Kymlicka entre la structure de culture et le caractère de culture est ici particulièrement utile et éclairante pour analyser et critiquer l'individualisme implicite à l'argumentation de Greenfeld. Selon Kymlicka, il faut distinguer i) la structure d'une culture formée de la langue, des institutions et d'une histoire publique communes, du ii) caractère de culture composé des croyances, coutumes, valeurs, projets et mœurs d'une société<sup>36</sup>. Selon Kymlicka, les collectivités comme les nations peuvent donc évoluer dans leur caractère au fil du temps tout en préservant pour l'essentiel leur structure de culture. En appliquant cette distinction à l'analyse de l'argumentation de Greenfeld, on pourrait être tenté de dire que l'auteure défend l'idée selon laquelle l'individu moderne est influencé par la structure de culture sans être déterminé par le caractère de cette même culture. Elle admet par exemple que l'institution du langage pénètre les esprits des individus qui sont par la suite libres et capables de créer à partir de cette structure (*«Culture calls into being and shapes the structures of the mind, but it never determines them»*), ces derniers participant activement ensuite à la définition du caractère de leur culture (*«every individual mind a (more or less) junior partner in the self-creative cultural process»*). Ainsi, si les individus déterminent le caractère de leur culture, ils le font en étant influencés par une structure de culture comprenant une langue, des institutions et une histoire communes.

Il importe cependant de souligner que pour Greenfeld, la culture de la modernité est très différente des autres époques, puisque selon elle, les individus qui composaient les sociétés prémodernes avaient une conception communautarienne de leur personne. Ces derniers, unis par un «centre» au cœur de leur société, ne pouvaient se détacher de certaines valeurs morales entretenues par leur communauté qui ainsi les déterminait. Avec l'arrivée du nationalisme, la conception communautarienne du monde est rejetée et les individus de ces collectivités adoptent plutôt le nouveau paradigme qu'est l'individualisme moral. La personne n'est plus déterminée par son appartenance à une classe (mais bien plutôt par le principe d'égalité) ni par son appartenance à une religion (mais bien plutôt par le sécularisme). Elle est désormais libre, autonome et rationnelle, capable de décider elle-même de ses choix de vie, de ce qu'est une vie bonne. Ainsi, selon Greenfeld, en ayant notamment créé le cadre ayant permis l'émergence de

---

<sup>36</sup> Kymlicka, Will (1989). *Liberalism, Community and Culture*. Oxford, Oxford University Press, pp.166-168

la liberté rationnelle, le nationalisme aurait été la cause essentielle des phénomènes typiquement modernes (démocratie, économie de croissance, etc.).

On peut toutefois critiquer l'individualisme méthodologique de Greenfeld en questionnant la séparation nette qu'elle fait entre i) l'ère prérationnelle communautarienne où l'individu aurait été déterminé par la structure de culture, mais surtout par le caractère de cette culture et ii) l'ère moderne empreinte d'un individualisme moral où l'individu autonome ne semble dorénavant déterminé uniquement que par la structure d'une culture nationale. De fait, cette séparation se fonde sur l'idée que la liberté rationnelle s'oppose nécessairement au communautarisme, ce qui est loin d'être démontré. Cette position de Greenfeld semble aussi bloquer la possibilité que le caractère d'une culture puisse influencer verticalement les individus qui composent une société moderne démocratique. Or, en s'inspirant de Charles Taylor, il est possible d'imaginer qu'un individu puisse être libre rationnellement non pas parce qu'il est capable de s'abstraire de toute compréhension communautarienne du monde - sous un voile d'ignorance par exemple conçu en des termes individualistes - mais parce que l'exercice de cette liberté rationnelle le rend apte à découvrir par un examen réflexif portant sur sa propre personne ce qu'il hérite de sa communauté<sup>37</sup>. Par un retour réflexif sur sa personne, rendu possible notamment par le dialogue avec autrui, l'individu découvre son identité profonde en tant que membre d'un groupe qui partage certaines valeurs morales particulières. Selon cette approche, rien n'exclut la possibilité qu'un membre d'une communauté redéfinisse son identité et il peut le faire sans cesser d'être communautarien, car il peut découvrir par exemple une autre identité morale, religieuse, etc. On a alors des individus communautariens et des collectivités communautariennes qui se transforment, mais ils le font en devenant «d'autres» personnes et d'«autres» collectivités au fil du temps<sup>38</sup>. L'influence verticale du groupe sur l'individu par le caractère de culture peut donc exister au sein des nations et ce, même à l'époque de la modernité, puisqu'elle n'est pas incompatible avec une certaine conception de la liberté rationnelle.

On peut donc critiquer l'individualisme méthodologique de Greenfeld, parce qu'elle ne voit pas que l'influence de la nation moderne sur l'individu peut avoir lieu non seulement par

---

<sup>37</sup> Taylor, Charles. (1994). «Can liberalism be communitarian?». *Critical Review*, 8(2), pp. 257-262.

<sup>38</sup> Seymour, Michel (2008). *De la tolérance à la reconnaissance*. Montréal, Boréal. Montréal. pp.42-43.

une référence à la structure de culture, mais aussi par la possible influence déterminante de la collectivité sur leur caractère, pourvu que cela soit compatible avec l'exercice de leur liberté rationnelle.

Enfin, dans la mesure où la structure de culture produit un effet déterminant sur la structure de l'esprit des agents individuels, on peut aussi se demander comment Greenfeld peut concilier cette idée avec l'individualisme méthodologique. De son propre aveu, les individus intériorisent leur culture. On voit mal comment y voir autre chose qu'une détermination verticale de la structure de culture sur les esprits individuels.

### *Greenfeld et Anthony Smith*

Greenfeld établit une théorie bien à elle en définissant le concept de nation comme une population constituée d'individus qui conçoivent le monde d'une façon nationaliste et en définissant le nationalisme (individualiste ou collectif) comme une idéologie à partir de laquelle les individus réinterprètent tous les symboles et définissent leur identité. Il est important de ne pas confondre son approche avec celle d'Anthony Smith qui accorde aussi une place centrale aux symboles, mais qui contrairement à Greenfeld, ne donne pas à l'esprit un rôle actif. Chez Smith, le nationalisme n'est pas ce qui permet de construire/interpréter les symboles, mais plutôt le résultat, la construction résultant de la somme d'un ensemble de symboles à laquelle on appose le nom «nation». Smith accorde par exemple une importance capitale au symbolisme par le concept «d'ethnie» qu'il définit comme une «*population humaine avec des mythes communs, une mémoire historique partagée, un ou plusieurs éléments culturels partagés, un lien avec la terre et une certaine solidarité, au moins entre les élites*»<sup>39</sup>. Selon Smith, c'est à partir de ces ethnies que se seraient formées les nations modernes en ajoutant à ce symbolisme partagé une dimension politique souvent par l'entremise d'un État (impliquant par exemple des droits et devoirs communs pour les membres, une économie, etc.). Chez Smith, l'identité nationale est donc l'expression nationalisée résultant d'un ensemble de symboles ethnoculturels (dont plusieurs ont des racines prémodernes) partagés par les individus d'une «ethnie». Chez Greenfeld, l'identité nationale des individus a un rôle actif (comme n'importe quelle identité chez Greenfeld) et amène ceux-ci à comprendre le monde d'une façon radicalement différente.

---

<sup>39</sup> Smith, A. *The Nation in History* (2000). op.cit. p.65

Il a donc chez Greenfeld un saut qualitatif entre la prémodernité et la modernité, puisque les nations ne sont pas, comme c'est le cas chez Smith, de simples prolongements politiques nationalisés des conditions prémodernes, mais résultent plutôt de l'émergence d'un nouveau paradigme.

### *Une identité nationale comme conscience active*

Selon Greenfeld, l'identité nationale à l'époque de la modernité est l'équivalent d'une carte de la réalité sociale, une tranche de la réalité que crée l'individu. Elle est une guide dans le chaos, un ensemble de directions, qui permet d'entrevoir les actions et attentes légitimes, les réactions des individus, etc. À l'opposé, certains auteurs<sup>40</sup>, souligne Greenfeld, définissent l'identité nationale comme le serait n'importe quelle autre identité, c'est-à-dire en tant que fonction psychologique ou réflexion de certaines conditions objectives présentes (langue, culture, race, etc.) qui unissent une population particulière dans la nation<sup>41</sup>. Les individus sont alors vus comme des porteurs de forces et non comme des agents.

À une époque donnée, plusieurs identités peuvent être contradictoires ou dissonantes, mais l'une finit toujours par subsumer l'autre et devient le point focal, c'est-à-dire l'identité fondamentale tant pour les individus que pour les peuples. La religion, par exemple, est souvent le point central, l'identité fondamentale que se sont donnée de nombreux peuples. Les catégories d'analyse sont ensuite créées selon l'aspect de la réalité servant de caractère de définition à l'intérieur d'une identité. À l'époque de la modernité, cette identité centrale est une identité nationale où la nation a le rôle d'objet de loyauté. Greenfeld souligne que cette identité nationale est souvent comprise dans un sens politique puisqu'elle s'incarne dans une structure politique ainsi qu'à travers des relations d'autorités constituant un squelette politique à la nation. Cependant, il n'est pas nécessaire qu'il y ait existence d'un État préalable, c'est-à-dire de structure qui deviendrait la charpente de la nation. L'État se développe comme résultat de l'émergence d'une conscience nationale en redéfinissant la nature de la réalité politique : « *the state develops as a result of the emergence of national consciousness. What it implies is that national identity and national consciousness redefine specifically the nature of political reality,*

---

<sup>40</sup> Notamment Schama, Huizinga et Geyl : « *Schama, Huizinga and Geyl choose as their subject cultural factors, both "objective" and subjective, believed to be such conditions and attributes : shared consciousness and a sense of specific Dutch identity* », NAT, p. 93.

<sup>41</sup> NAT, p.92.



*offer a new image of political order, and thus construct a new political order* »<sup>42</sup>. Cette redéfinition nationale peut se faire ou non par l'intégration d'éléments culturels (coutumes, histoire commune, etc.). Il faut donc distinguer la conception de Greenfeld de l'identité nationale qu'elle conçoit comme une conscience active de la conception de l'identité nationale comme simple caractéristique d'un individu. Néanmoins, Greenfeld insiste sur la motivation différentialiste qui se trouve aussi au cœur de l'identité de la plupart des nations. L'identité, souligne à plusieurs occasions Greenfeld, n'est jamais que pure définition abstraite fondée sur la souveraineté populaire, l'égalité des membre et une conception séculariste du monde. Certains traits caractéristiques sont choisis par les individus qui composent les nations parce qu'ils marquent des différences avec les autres. Ces caractéristiques ne doivent cependant pas être comprises comme des essences, mais simplement comme des particularismes valorisés par les collectivités qui ainsi définissent une part de leur identité et leur unicité face aux autres nations.

#### *Critique radicale du structuralisme américain et du structuralisme marxiste*

Greenfeld rejette l'idéologie marxiste et s'en sert comme repoussoir. Pour l'auteure, l'expression quintessentielle du structuralisme-fonctionnalisme qu'elle rejette se trouve dans le matérialisme dialectique de l'Histoire marxiste selon lequel l'Histoire a un sens, celui du Progrès, et ne peut qu'aboutir un jour au socialisme<sup>43</sup>. Dans la philosophie marxiste, l'évolution socio-historique du monde semble parfois s'éloigner du Progrès, mais il n'en est rien. Il s'agit plutôt d'une digression, d'une opposition qui s'inscrit dans un mouvement dialectique plus grand qui lui ne peut que tendre vers le socialisme. À long terme, le marxisme est déterministe. Il se présente comme une science. Ce mouvement est lui-même fondé sur une conception matérialiste du monde. Ce que les individus pensent ou produisent comme idées découle des conditions et de l'évolution matérielle du monde. Toute production intellectuelle ou idée n'est qu'un type de production parmi l'ensemble qui se rapporte en définitive aux conditions socio-historiques matérielles. La conception marxiste du monde et de l'histoire consiste donc en une analyse du sens de l'évolution des structures matérielles, dans un mouvement dialectique teinté par les luttes de classes et les contradictions internes des systèmes (paupérisation et aliénation

---

<sup>42</sup> SOC, p.95.

<sup>43</sup> SOC, p.92.

des masses, lutte des nationalismes, etc.). La modernité, caractérisée par la présence de nations et du nationalisme, dans une perspective marxiste, est une étape dans l'évolution sociale-historique du monde. De la même façon qu'il est venu, le nationalisme disparaîtra probablement avec la dispersion du capitalisme<sup>44</sup>.

L'analyse du nationalisme chez Liah Greenfeld s'enracine plutôt dans une conception riche et profonde de l'évolution du monde qui se distingue du structuralisme et donc du marxisme. Greenfeld rejette la perspective matérialiste du marxisme, mais aussi, et surtout son caractère déterministe. Greenfeld place en l'homme comme individu tout le potentiel de changement du monde. Ce sont les hommes qui investissent le monde d'un sens, et bien que ce monde doive avoir un ordre pour l'homme sans quoi tout ne serait que chaos devant lui, il n'est pas nécessaire que ce soit cet ordre-ci à ce moment-là. Les causes historiques sont toujours des éléments de signification. Leur effet peut être matériel, mais aucune cause historique ne peut être purement matérielle. Plutôt, le matériel interagit avec l'esprit humain. Ce faisant, alors que Marx prend hors de leur contexte certains moments pour parler de l'Histoire, Greenfeld qui s'inspire de Weber les considère dans leur contexte. On ne peut en aucun cas considérer l'homme comme un répliqueur ou un atome passif d'idée, esclave de mouvements ou structures plus grands. Chez Greenfeld, il y a refus des explications déterministes<sup>45</sup> en sciences sociales ; l'environnement et la société influencent l'homme, mais ne le détermine jamais complètement. Il y a pluralité des causes, des singularités historiques et culturelles, du probabilisme et de la place pour le libre-arbitre<sup>46</sup>.

Sa critique du marxisme amène aussi Greenfeld à rejeter la conception américaine du capitalisme, elle aussi structuraliste. Selon la conception américaine de l'économie, le monde est en perpétuelle évolution sociale-historique : certaines structures économiques, politiques et

---

<sup>44</sup> Dans son texte «Transcending the Nation Worth» (2009), Greenfeld cite Marx dans son Manifeste du parti communiste (1848) : «*The bourgeoisie has through its exploitation of the world-market given a cosmopolitan character to production and consumption in every country [...] In place of the old local and national seclusion and self-sufficiency, we have the intercourse in every direction, universal interdependence of nations* ».

<sup>45</sup> « *Culture calls into being and shapes the structures of the mind, but it never determines them, for the necessary participation of the brain in every mental process precludes the possibility of such determination and instead makes every individual mind a (more or less) junior partner in the self creative cultural process* ». MMM, p.25.

<sup>46</sup> La perspective antimarxiste de Greenfeld l'éloigne aussi de Benedict Anderson qui explique l'émergence des nations et du nationalisme à partir du capitalisme d'imprimerie, dans une optique parfaitement compatible avec le marxisme. Cette distinction avec Anderson sera mise en évidence à la page 29 où on traite d'Anderson explicitement.

sociales meurent, sont remplacées ou modifiées, ce qui peut parfois être rude pour les individus considérés isolément, mais «bénéfique» pour la nation et le système. Il s'agit encore une fois d'une conception purement matérialiste de l'économie et de la société (cette fois-ci, contrairement au marxisme, en accord avec le capitalisme), car les individus comme tels ne sont conçus que comme les vecteurs de forces plus grandes.

### *Greenfeld, Gellner et Hobsbawm*

L'auteure rejette le structuralisme instrumental d'auteurs pour qui la nation est un instrument qui s'imposait nécessairement dans l'histoire par les forces plus grandes sous-jacentes (industrialisation, capitalisme, etc.), et pour qui le nationalisme est un instrument pour maintenir cette nation. Il est donc ici intéressant de comparer la pensée de Greenfeld avec celle d'auteurs structuralistes influents comme Ernest Gellner et Eric Hobsbawm. Dans un premier temps, on rappellera les grandes lignes de la théorie de Gellner et Hobsbawm au sujet du nationalisme.

Selon Gellner dans Nations et nationalisme<sup>47</sup>, le nationalisme émerge en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle par l'industrialisation des populations soumises au capitalisme, faisant passer les sociétés de type agraire en des sociétés de type industrielles. La société agraire était composée d'une classe de dirigeants (composée de clercs, de bourgeois et d'autres notables) ainsi que d'une classe de paysans soumis au pouvoir. Il n'existait alors que très peu de mobilité entre ces deux classes, conformément à la volonté de la classe dirigeante. Afin de maintenir le système de domination intact, la classe dirigeante entretenait une distinction évidente entre les classes, ce qui était possible notamment par l'importance qu'elle accordait à la culture, aux lettres et à la langue qui demeurent inaccessibles aux paysans. La mobilité sociale entre les différents métiers est aussi figée par plusieurs autres particularités, notamment une passation des métiers de père en fils, l'inexistence dans bien des cas d'une langue commune à grande échelle qui aurait permis des échanges, etc. La société agraire (prémoderne) est donc hétérogène, très inégalitaire et les individus qui la composent sont très peu mobiles. C'est l'industrialisation sous l'impulsion du capitalisme qui aurait rendu mobiles les individus jusqu'alors figés dans leur classe. De fait, l'industrialisation demande une main-d'œuvre complètement différente des métiers

---

<sup>47</sup> Gellner, Ernest (1989). *Nations et nationalisme*, Paris: Payot.

traditionnels. Cette main-d'œuvre doit dorénavant être mobile et facilement remplaçable, afin de s'adapter aux changements incessants des industries qui surviennent sous l'impulsion de la croissance économique<sup>48</sup>. On assiste donc, par l'industrialisation, à une transformation d'une société verticale (c.-à-d. hiérarchique) et figée en une société mobile et plus horizontale (avec de nouvelles classes créées par le capitalisme). Cela produira une homogénéisation sociale des masses conditionnelle à l'émergence du nationalisme. Deviennent alors nécessaires des institutions qui peuvent entretenir une telle homogénéité que requerrait le bon fonctionnement de la nouvelle société industrielle moderne. Apparaît donc l'État qui promeut, entre autres, une uniformisation de l'éducation et de la langue. L'homogénéisation des masses accélérée par l'État permet ainsi rapidement de créer un bassin de population lié par des référents identitaires communs. C'est alors qu'intervient le nationalisme dans l'histoire. Selon Gellner, ce dernier permet de justifier et même d'encourager le rôle homogénéisant et protecteur de l'État, lui-même nécessaire à la nouvelle économie capitaliste industrielle moderne. La croissance économique et l'industrialisation sont donc rendues possibles par une unité politique (l'État) et cette dernière est désormais entretenue et liée à une unité nationale par ce nouveau phénomène moderne qu'est le nationalisme<sup>49</sup>.

Eric Hobsbawm avance une thèse fonctionnaliste similaire à celle de Gellner, mais insiste sur le rôle des élites dans l'émergence du nationalisme. Par une analyse marxisante, il avance que le nationalisme est avant tout une création des élites politiques et économiques (bourgeois) qui peuvent par lui manipuler les masses et surtout, les maintenir sous le joug de la structure économique-sociale dont ils tirent profit. Les bourgeois utiliseraient les particularismes proto-nationaux (notamment la langue, la religion et autres symboles) pour construire une nouvelle identité dite « nationale », alors que le citoyen ordinaire n'est pas naturellement nationaliste, mais le devient par l'action de ces élites<sup>50</sup>. La tradition française et le nationalisme qui s'y rattache auraient par exemple été construits de toutes pièces par les élites sécularisées

---

<sup>48</sup> Ibid.

<sup>49</sup> «[N]ationalism is primarily a political principle that holds that the political and the national unit should be congruent». Gellner, E. *Nations and Nationalism* (1983), p.1.

<sup>50</sup> «For this reason they are, in my view, dual phenomena, constructed essentially from above, but which cannot be understood unless also analyzed from below, that is in terms of the assumptions, hopes, needs, longings and interests of ordinary people, which are not necessarily national and still less nationalist. If I have a major criticism of Gellner's work it is that his preferred perspective of modernization from above, makes it difficult to pay adequate attention to the view from below». Hobsbawm, E. J. (1992). *Nations and Nationalism Since 1780: Programme, Myth, Reality*. Cambridge University Press..

qu'il nomme « instituteurs »<sup>51</sup>. Tant chez Gellner que chez Hobsbawm, il y a construction historique des nations en réaction à un ensemble de changements économiques. Les nations ne sont donc pas préalables au nationalisme, mais bien l'inverse<sup>52</sup>.

Selon Greenfeld, le nationalisme est le nouveau cadre d'analyse et d'appréhension du monde qui caractérise la modernité. Elle ne croit pas, contrairement à Gellner et Hobsbawm, qu'il faille comprendre le phénomène dans une perspective fonctionnaliste (c.-à-d. en tant que remplissant simplement une fonction *pour* maintenir la stabilité d'un système). Il est vrai, selon Greenfeld, que le nationalisme a des fonctions majeures au sein de la société moderne, en permettant par exemple à l'individu de donner un sens à sa mobilité et même de l'approuver<sup>53</sup>. Il est cependant faux de dire que le nationalisme n'apparaît que dans un deuxième temps, suite à des changements structurels qui demandent un principe unificateur.

Malgré que Greenfeld se distingue de Gellner en plaçant l'émergence du nationalisme avant l'arrivée du capitalisme, elle constate avec lui que la modernité est une époque caractérisée par plus d'égalité. Son hypothèse est que c'est le nationalisme qui porte en lui l'idée d'égalité. Par le nationalisme, les individus ne sont plus d'abord définis par rapport à leur classe, à leur famille, à leur fortune, mais d'abord par leur appartenance à la nation. Ces anciennes distinctions et facteurs de dignité entre les individus tendent naturellement à disparaître au profit d'une identité nationale, ce qui a pour conséquence d'entraîner toujours plus d'égalité (en droit). Dans une société moderne, les aristocraties tendent donc à disparaître (par exemple l'aristocratie française, japonaise, etc.) ou tendent à perdre leur privilège en devenant simplement symboliques. Un système économique qui n'aurait pas permis plus d'égalité (en droit) aurait donc été incompatible avec le cadre nationaliste selon Greenfeld. Ce n'est donc pas étonnant que l'emphase sur l'égalité s'accélère avec l'accélération de l'économie au 18<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>51</sup> « [T]hree major innovations are particularly relevant. The first was the development of a secular equivalent of the church – primary education, imbued with revolutionary and republican principles and content, and conducted by the secular equivalent of priesthood – or perhaps, given their poverty, the friars – the instituteurs. [...] The second was the invention of public ceremonies. [...] The third was the mass production of public monuments ». Hobsbawm, E.J. « Mass-Producing Traditions: Europe, 1870-1914 », dans Hobsbawm & Ranger (2012), *The Invention of Tradition*, pp. 263-306.

<sup>52</sup> « In short, for the purposes of analysis nationalism comes before nations. Nations do not make states and nationalisms but the other way round ». Hobsbawm, E. J. (1992). op.cit. p.10.

<sup>53</sup> « They [les individus de la modernité] groped for a new belief that would make god sense of their mobility, that is, both explain and approve of it. They found it in the idea of the nation ». MMM, p.49.

L'Angleterre qui est selon Greenfeld la première nation moderne à voir le jour est la première à se lancer dans une industrialisation massive qui combine entre autres capitalisme et sciences : « *a society conceived in the form of a hierarchical structure composed of hermetically closed compartments - as was the society of orders - could import capitalism and science, but would not be able to produce them in the first place*<sup>54</sup>. Afin de générer une croissance et de maintenir une compétitivité face aux autres nations, les politiques des États poussent naturellement la société vers l'industrialisation. Les premières industries demandent bien peu de qualification et requièrent beaucoup de main-d'œuvre. Les gens quittent les campagnes vers les grands centres industriels pour travailler dans les usines. La croissance finit par surpasser la croissance de la démographie, sortant d'une façon claire l'économie anglaise de l'ère du malthusianisme<sup>55</sup>. Cette orientation pro-croissance entraîne une plus grande mobilité sociale, puisque le travail dans les usines ne demande plus de structure professionnelle stable. Les individus dans ces conditions deviennent de plus en plus anonymes, invisibles et remplaçables. La mobilité et l'égalité viennent à leur tour renforcer la croissance par un phénomène que Greenfeld nomme « effet Tocqueville »<sup>56</sup>. Selon ce principe, plus une société est égalitaire, plus une inégalité est remarquée, c'est-à-dire qu'elle peut toucher les autres individus ou au contraire, créer un sentiment de supériorité chez ceux qui se démarquent. Les citoyens qui composent une société égalitaire seraient donc motivés à ne pas se faire « dépasser » par les autres et seraient au même moment motivés à se démarquer des autres. Les individus sont donc eux aussi en perpétuelle compétition à l'intérieur de leur nation, au bénéfice de la croissance économique globale. Ainsi, alors que les sociétés prémodernes tendent à devenir de plus en plus hiérarchisées avec le temps, les sociétés modernes détruisent à grande vitesse ces hiérarchies et empêchent que d'autres hiérarchies ne se créent. Les sociétés modernes tendent naturellement vers plus d'égalité (en droit) et d'homogénéité, et cela est d'autant plus vrai, selon l'auteure, que la dite société est industrialisée et fait place à l'économie qui amène une grande mobilité. En toute cohérence avec l'analyse de Gellner, selon Greenfeld, la plus grande mobilité de la main-d'œuvre a grandement contribué à concrétiser l'idéal d'égalité. Or, chez Greenfeld, contrairement à Gellner, cette économie qui prend place au sein des nations n'aurait pu voir le jour sans l'existence préalable du nationalisme. D'une part, c'est le nationalisme qui, en mettant

---

<sup>54</sup> Greenfeld, L., (1996), «Nationalism and Modernity».

<sup>55</sup> Au chapitre 2, on revient sur une définition complète du malthusianisme.

<sup>56</sup> Greenfeld s'inspire de la description de Tocqueville par rapport aux sociétés égalitaires (démocratiques) et inégalitaires (aristocratiques) dans De la démocratie en Amérique (1840). Voir NAT, p. 312.

l'emphase sur l'économie en tant que facteur de dignité nationale, a mis l'économie à l'avant-plan et a ainsi permis de générer les conditions préalables nécessaires à l'émergence du capitalisme. D'autre part, l'économie devient une économie de croissance (qui nécessite l'industrialisation, la mobilité de la main-d'œuvre, etc.), parce qu'elle est motivée par la compétition entre les nations et entre les individus d'une même nation (effet Tocqueville), et donc par le nationalisme<sup>57</sup>. L'économie génératrice d'égalité, dans la perspective de Greenfeld, est donc l'instrument du nationalisme et non l'inverse, comme c'est le cas chez Gellner. La différence majeure entre Gellner et Greenfeld est donc que le premier croit que le nationalisme est une force générée a posteriori qui permet de maintenir en place une nation au service de l'économie, alors que l'ordre et les hiérarchies traditionnelles ont été complètement détruits<sup>58</sup>. En outre, l'égalité chez Gellner est une conséquence des forces et processus économiques, alors que chez Greenfeld, l'égalité est comprise dans l'idée de nationalisme à ses origines, avant même que l'industrialisation ne se mette en marche. En ce qui concerne Hobsbawm, Greenfeld rejette évidemment son interprétation marxisante de l'histoire et du nationalisme, mais accorde toutefois comme lui, bien que les mécanismes soient très différents, une importance aux élites dans le processus de nationalisation qui peut se produire au sein d'un peuple. C'est souvent par les élites que s'installe le nationalisme dans une collectivité, pour ensuite s'élargir à l'ensemble du peuple (voir chapitre 5).

### *Liah Greenfeld et Benedict Anderson*

Le nationalisme chez Greenfeld est une idéologie. Afin de bien comprendre en quoi une idéologie est différente d'un système d'idées, il vaut la peine de comparer la conception du nationalisme de Greenfeld avec celle de Benedict Anderson dans Imagined Communities. Un court résumé de la conception du nationalisme d'Anderson est d'abord nécessaire.

Chez Anderson, le nationalisme est un particularisme, une construction identitaire issue du passé. Il apparaît de façon contingente dans l'histoire, puisqu'il résulte de la convergence

---

<sup>57</sup> « Still, nationalism, while it did not determine the nature of the modern economic system, has undoubtedly contributed to the development of its chief component : industrialization ». Greenfeld, L. (1996), "Nationalism and Modernity". Texte tiré du recueil d'essais : Greenfeld, L. (2006), *Nationalism and the Mind*. Oxford, England : Oneworld Publications.

<sup>58</sup> Gellner, E. (1997). *Nationalism*. London : Weidenfeld and Nicolson.

d'un ensemble de facteurs, notamment de la diminution de l'influence de la religion, de la diminution de l'influence des dynasties verticales et de l'émergence d'une nouvelle conception du temps<sup>59</sup>. Selon Anderson, d'une façon analogue aux religions, le nationalisme permet de répondre à des questions de nature spirituelle. Dans sa forme séculière, la nation donne un exemple des réponses réconfortantes à la fatalité de la vie et aux souffrances humaines : par-delà la mort et la souffrance des individus survit la nation ; par-delà le peu de sens d'une vie humaine subsiste le cadre signifiant de la nation, etc. Le culte du soldat inconnu est d'ailleurs selon Anderson le meilleur symbole de la culture moderne du nationalisme, puisqu'il démontre on ne peut mieux l'idée de sacrifice de l'individu particulier pour la nation qui donne un sens à sa vie. Le nationalisme chez Anderson n'est donc pas une idéologie. Il s'agit plutôt d'un système d'idées qui, à l'image des religions, a notamment pour rôle de réconforter les individus face à la dure réalité de la vie.

Anderson définit ensuite la nation comme « *une communauté politique imaginée, imaginée en tant que souveraine et limitée* »<sup>60</sup>. La nation est « imaginée », car les individus qui la composent ne se connaissent pas tous les uns les autres ; toutefois, ils imaginent qu'ils sont unis par des liens fraternels. Les individus d'une même nation ont donc tendance à imaginer une communion qui n'existe pas, de même qu'à faire abstraction des différences réelles<sup>61</sup>. Anderson distingue ainsi les nations (communautés imaginées) des communautés réelles dans lesquels on observe une véritable communion entre les individus. De surcroît, la nation est « limitée », car elle n'englobe jamais l'humanité entière. La nation est finalement « souveraine », car elle naît à une époque révolutionnaire et de bouillonnement intellectuel (Réforme, Renaissance, Révolution française) où le peuple lui-même plutôt que les différentes figures d'autorité (roi, pape, aristocratie, etc.) devient le principal objet de loyauté des collectivités nationales.

Selon Anderson, la convergence du capitalisme et de la technologie de l'impression projetée sur la diversité du langage humain crée la possibilité d'imaginer des communautés

---

<sup>59</sup> Anderson, B. (1983). *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, London : Verso. p.6.

<sup>60</sup> Ibid.

<sup>61</sup> « Renan referred to this imagining in his suavely back-handed way when he wrote that "Or l'essence d'une nation est que tous les individus aient beaucoup de choses en commun, et aussi que tous aient oublié bien des choses" ». Anderson, B. (1983). op.cit. p.49.



nationales à la base des nations modernes<sup>62</sup>. Le capitalisme rend intéressantes la publication et la vente de journaux et de livres qui augmentent de façon exponentielle en Europe, le phénomène étant amplifié par la réforme protestante. De fait, en affaiblissant le pouvoir de Rome, le commerce et la dispersion d'idées nouvelles se font plus facilement en Europe. Cela entraîne le remplacement du latin comme langue du pouvoir, au profit des langues vernaculaires. Encouragée par l'influence de différents monarques absolutistes qui veulent établir leur pouvoir sur un territoire donné, la communauté imaginée qu'est la chrétienté est graduellement remplacée par plusieurs communautés imaginées autour des langues vernaculaires. Au sein de ces nouvelles collectivités, les différents dialectes particuliers tendent à s'homogénéiser. Effectivement, un langage fixe permet aux individus ayant différents dialectes locaux de communiquer entre eux, ce qui les amène à délaisser leur propre dialecte au profit d'un dialecte dominant, qui est quand même de plus en plus la langue vernaculaire et non la langue latine. D'autre part, les individus reproduisent le langage fixé dans les livres qui devient aussi de plus en plus le langage du pouvoir. Anderson décrit donc un dynamisme entre le capitalisme, l'imprimerie et les différentes langues vernaculaires qui créent des champs d'échange et de communications particuliers, à la base des sociétés nationales modernes. Le résultat de l'évolution du phénomène est l'émergence de plusieurs collectivités imaginées, chacune d'elle autour d'une langue commune, qui forment des sociétés proto-nationales, puis avec le temps des sociétés nationales. En tant que communauté imaginée, la nation n'est cependant pas une entité fictionnelle. Les caractéristiques culturelles et différences observées au sein d'une collectivité par rapport aux autres collectivités nationales sont souvent bien réelles. Les liens fraternels entre les individus de la nation sont donc imaginés, mais reposent sur des caractéristiques réelles qui permettent de distinguer une nation des autres. De surcroît, le nationalisme vient souvent renforcer et valoriser ces particularismes.

Chez Greenfeld, le nationalisme est un phénomène psychologique organisateur de la réalité, un système de pensée qui se déploie dans le monde. Il est le véritable cadre qui donne un ordre à la réalité et non un système d'idées qui prendrait place dans un cadre préexistant. L'analyse du nationalisme par Anderson procède d'une façon inverse, en considérant le nationalisme comme le produit et non le producteur de différentes caractéristiques sociétales

---

<sup>62</sup> Ibid. p.46.

communes (ou imaginées comme telles). Anderson cherche dans l'histoire le ou les facteurs ayant permis des interprétations psychologiques à la base des différentes nations et du phénomène nationaliste. Chez Anderson, certaines caractéristiques communes (par exemple, l'existence d'un champ de communication et d'influence, une langue commune partagée, etc.) permettent aux individus de s'imaginer membres d'une collectivité unie par des liens fraternels *de facto* inexistants. Chez Greenfeld, les individus ne sont pas nécessairement unis par des caractéristiques communes (ou imaginées comme telles), mais sont simplement animés d'une même compréhension nationaliste du monde. Chez Greenfeld, contrairement à Anderson, il s'agit d'un mode de compréhension de la réalité qui prend différentes formes. Anderson conçoit le nationalisme comme un phénomène psychologique secondaire apparaissant comme conséquences de certains changements structurels (matériels ou idéels) au sein d'une société, plutôt que comme le cadre ultime d'interprétation de la réalité à l'époque de la modernité. Les deux auteurs s'entendent cependant sur la contingence du phénomène nationaliste dans l'histoire. Tous deux rejettent l'idée que les nations politiques que l'on connaît aujourd'hui sont le résultat d'un processus historique nécessaire.

\*\*\*

En concevant le nationalisme comme un phénomène émergent qui constitue un nouveau paradigme symbolique (nommé modernité), Greenfeld rejette les approches structuralistes et contourne par le fait même la dualité entre l'idéalisme et le matérialisme, puisqu'elle n'a pas besoin, pour définir le concept de nationalisme, de réifier des objets ou des idées. Il est intéressant de souligner au passage que le célèbre philosophe John Rawls avait quant à lui trouvé une autre solution pour éviter toutes les difficultés liées à une définition ontologique de la nation. Ce dernier a choisi d'accorder une place à l'identité institutionnelle des personnes (citoyen, immigrant reçu, réfugié, résident permanent) et des peuples (organisés en États souverains ou non), en s'en tenant à conception politique et non métaphysique de ceux-ci<sup>63</sup>. La position de Rawls se rapproche donc d'un structuralisme par la postulation des structures politiques de base (économiques, sociales, culturelles et politiques), mais ce structuralisme évite de se prononcer sur le statut ontologique de ces structures. L'avantage de l'approche de

---

<sup>63</sup> 1) L'identité institutionnelle des personnes est décrite notamment dans : Rawls, J. (2001). *The Law of Peoples: With, The Idea of Public Reason Revisited*. Harvard University Press.

2) L'identité institutionnelle des peuples est décrite notamment dans : Rawls, J. (2005). *Political Liberalism*. Columbia University Press.

Greenfeld sur celle de Rawls est toutefois qu'elle ne se place pas sur le terrain de la normativité et qu'elle est donc encore plus générale. La théorie rawlsienne (et bien d'autres théories normatives) est donc tout à fait compatible avec l'approche greenfeldienne, puisqu'il n'y a pas d'opposition théorique entre le rejet du structuralisme et une définition politique non ontologique des nations.

## Chapitre 2 : Les piliers de la nation moderne

Plutôt que de voir dans le mot « nation » le spectre de tous les maux qu'aurait connus l'homme moderne, d'y voir une simple dissolution de l'individu dans la collectivité, Greenfeld reconnaît au nationalisme un héritage. Alors que l'on accuse parfois le nationalisme de promouvoir une conception inégalitaire et suprématiste de certains groupes et individus au sein de ces groupes, il faut aussi reconnaître, selon l'auteure, que c'est dans les nations modernes, et dans les nations modernes seulement, que l'idée d'un homme libre membre d'une collectivité souveraine, égal et porteur de droits et libertés a vu le jour dans l'histoire. Selon Greenfeld, c'est la nation et le nationalisme qui ont fait passer les sociétés traditionnelles, inégalitaires et aristocratiques en des sociétés modernes, égalitaristes et démocratiques. Il est donc inapproprié de réduire l'analyse du nationalisme moderne au seul cas catastrophique du national-socialisme allemand du XX<sup>e</sup> siècle ou à d'autres dérives nationalistes.

Pour l'instant, soulignons trois éléments qui caractérisent le nationalisme et que Greenfeld qualifie de « positives » : 1) égalitarisme, 2) sécularisme, 3) souveraineté populaire<sup>64</sup>.

### Égalité et mondialisme

Pour certains, le nationalisme permet peut-être de rendre les individus d'une même nation égaux entre eux, mais exclut par le fait même tous les individus qui ne composent pas cette nation. La nation serait ainsi un obstacle à l'égalité entre tous les hommes de la Terre. Compris dans un cadre international, Greenfeld aurait donc tort d'accorder au nationalisme un pouvoir égalitariste. Face à une telle tension, on trouve dans les écrits de Greenfeld des éléments qui pourraient servir de réponse. D'une part, Greenfeld souligne à plusieurs occasions que l'individualisation et le principe d'égalité n'existaient pas avant l'émergence du nationalisme. C'est en faisant des individus des membres égaux en tant que membres d'une même nation que le concept d'égalité a pris forme à l'origine avec la nation. Ce serait donc de

---

<sup>64</sup> Ces trois éléments combinés l'amènent à établir une autre définition du nationalisme fondée sur le principe d'égalité et le principe de souveraineté populaire : « *une forme de conscience, une vue essentiellement séculière de la réalité dont la composante sociopolitique est fondée sur les principes d'égalité fondamentale des membres d'une collectivité et de souveraineté populaire* ». MMM, p.2.

simplifier le problème que de parler du principe d'égalité des individus d'une façon abstraite seulement au niveau international, sans faire référence au nationalisme qui historiquement a créé cet idéal d'égalité et continue de l'entretenir. On aperçoit donc dans les explications du principe d'égalité que donne Greenfeld qu'il existe une influence déterminante de la collectivité nationale sur les individus, puisque la conception moderne de la personne (libre rationnellement, égale et autonome) n'est possible que parce qu'il existe une structure de culture nationaliste qui entretient l'idéal de l'individualisme moral. En effet, donc, si la communauté politique ne rassemble qu'une seule nation les entités constituantes ne peuvent qu'être des individus détenteurs de droits individuels et non des peuples, détenteur de droits collectifs. D'autre part, le nationalisme de type individualiste (tel qu'il a émergé en Angleterre) est tout à fait compatible avec un universalisme. De fait, la nation à son origine (anglaise) est un État civil et non une unité primordiale, c'est-à-dire qu'elle permet aux individus qui la composent de jouir de droits et libertés qui ne les opposent en rien aux autres êtres humains<sup>65</sup>. À l'origine, la nation est donc une communauté de personnes qui réalisent leur nationalité, l'association de cette communauté avec des frontières géopolitiques particulières étant un aspect très secondaire. L'enthousiasme pour la nation peut donc être dans cette perspective un enthousiasme pour l'humain en général. Greenfeld est cependant bien consciente que le nationalisme a perdu de sa pureté universaliste d'origine et que ce faisant les choses sont plus complexes. La conception particulariste des nations peut par exemple mener celles-ci à une espèce de repli identitaire qui exclurait l'étranger du principe d'égalité. De même, un nationalisme identitaire pourrait donner naissance à une sorte d'impérialisme politique et/ou économique ou à un protectionnisme radical. On peut toutefois trouver dans l'œuvre de Greenfeld d'autres réponses à ces critiques, parmi lesquelles l'idée que l'humanité puisse choisir le chemin d'un nationalisme mondialisé dans une structure qui pourrait ressembler aux « États-Unis du monde ». Une telle structure permettrait de préserver une conception nationaliste (moderne) du monde, unissant dans un même tout la première acception (universaliste) et la deuxième acception (particulariste) moderne du nationalisme. Dans le même ordre d'idée, l'Union européenne, selon Greenfeld, n'est pas non plus à contre-courant du nationalisme, car elle est formée dans le but de rendre dignes les pays membres, même les plus petits<sup>66</sup>. De plus, Greenfeld trouve que le phénomène nationaliste est tout à fait compatible avec l'existence

---

<sup>65</sup> NAT, p.399.

<sup>66</sup> SOC, p.480

d'États multinationaux (le fait d'avoir un État pleinement souverain n'étant pas nécessaire aux nations)<sup>67</sup>. En somme, sans prendre de position normative précise en faveur d'un nationalisme libéral (Tamir 1995, Kymlicka 1995, etc.) ou d'une quelconque idéologie politique, la théorie de Greenfeld au sujet du nationalisme permet d'imaginer des modèles qui rendent compatibles nationalisme et cosmopolitisme (dans la même foulée que Kok Chor Tan 2004). La conception du nationalisme chez Greenfeld laisse donc une marge de manœuvre suffisante pour répondre à la critique de certains qui réduisent le nationalisme au paradigme westphalien. Sa position permet aussi de voir que le paradigme libéral moderne est redevable du nationalisme et d'une structure de culture, et que l'on ne peut donc penser et préserver les fondements de la modernité en évinçant le phénomène à sa base qu'est le nationalisme. Ainsi que cela a été montré par Will Kymlicka, le libéralisme ne peut en effet concrètement se réaliser que s'il existe un contexte de choix, que seule une culture sociétale nationale est en mesure de fournir<sup>68</sup>.

De même, sur le plan économique, le nationalisme peut engendrer plusieurs modèles économiques (qui doivent néanmoins être compatibles avec le capitalisme), parmi lesquels une économie mondialisée et individualisée. Dans le cas des États-Unis, par exemple, un nationalisme de type individualiste aurait motivé plusieurs grands entrepreneurs à s'ouvrir à l'ensemble des individus de la planète. Motivés par un certain type de nationalisme que l'on pourrait certainement qualifier d'individualiste, ces entrepreneurs étaient prêts à entrer en compétition sans discrimination avec des entrepreneurs de n'importe quelle nation, non pas pour soumettre les économies étrangères au contrôle américain, mais de manière à se prouver à eux-mêmes qu'ils pouvaient le faire en tant qu'individus américains<sup>69</sup>. Le nationalisme (économique) dans cette optique peut donc se présenter sous une forme universaliste porteuse d'égalité, dans la mesure où l'activité économique ne connaît pas de frontières en plus d'être bénéfique à tous, par une saine compétition ouverte à tous les individus de la Terre. Il n'y a donc pas dans la théorie de Greenfeld de démonstration à l'effet qu'il y aurait des contradictions entre la mondialisation économique et le nationalisme (économique), entre l'individualisme et le nationalisme<sup>70</sup>.

---

<sup>67</sup> NAT. Bas de page 5, p.494.

<sup>68</sup> Kymlicka, W. (2001), *La Citoyenneté multiculturelle*. Montréal, Boréal.

<sup>69</sup> SOC, p.441.

<sup>70</sup> Greenfeld., L. (2009), «Transcending the Nation's Worth».

Greenfeld n'élabore cependant pas beaucoup sur la question de l'avenir du nationalisme et ses implications politiques. Elle remarque toutefois que le nationalisme n'est pas sur le point de disparaître puisqu'il a conquis la planète en entier (y compris les géants que sont l'Inde et la Chine) et que la mondialisation et l'ouverture des frontières sont parfaitement compatibles avec le nationalisme<sup>71</sup>. Les individus ne sont pas sur le point d'éliminer le cadre (nation) qui leur donne de la dignité<sup>72</sup>. Ainsi, le philosophe qui réfléchit à l'avenir du nationalisme doit faire preuve de réalisme. Parler d'un cosmopolitisme fondé sur un postnationalisme (ex. : Jean-Marc Ferry [2005]) paraît incompatible avec la théorie de Greenfeld qui tient compte des paramètres dans le temps et l'espace. Si le nationalisme disparaissait un jour par contre, on changerait alors de paradigme et d'époque.

Dans la conclusion de Nationalism, l'auteure nous met en garde contre une interprétation courante de l'égalité au plan international selon laquelle les nations sont «créées comme égales». Greenfeld souligne au contraire que les individus sont créés égaux, mais que les nations ne le sont pas. Certaines nations sont créées sur la base d'un respect des droits et libertés de l'homme, alors que d'autres sont créées sur un type de nationalisme inacceptable (par exemple, un nationalisme qui ferait la promotion de la supériorité d'une race particulière). Le principe d'égalité s'applique donc aux individus, même au plan international. Cette posture de Greenfeld témoigne clairement de la préférence marquée de l'auteure pour l'individualisme moral. Loin de parler de «droits collectifs» qui reconnaîtraient les peuples comme étant potentiellement des sources de revendications morales valides au même titre que les individus, la dignité de la nation ne dépend au contraire exclusivement que du respect des droits et libertés des individus qui la composent.

### Sécularisme

Les religions et les nationalismes peuvent tous deux être qualifiés de phénomènes sociologiques créateurs de systèmes d'ordre social et créateurs d'identité. Greenfeld dira, par exemple, que tant la religion que le nationalisme créent un sens social de la justice qui permet à l'individu d'accepter certaines souffrances (si elles sont justes)<sup>73</sup>. Le nationalisme apparaît selon

---

<sup>71</sup> Greenfeld, L. (2011), «The Globalization of Nationalism and the Future of the Nation–State».

<sup>72</sup> Greenfeld., L. (2009), op.cit.

<sup>73</sup> Greenfeld, L. (1996).« The Modern Religion».

Greenfeld comme une forme séculaire de conscience collective, comme un nouveau système de standards éthiques.

La religion et le nationalisme jouent donc un rôle fonctionnel équivalent en tant que cadre et référence d'interprétation. Néanmoins, ils diffèrent sur plusieurs autres plans. D'une part, le nationalisme n'a absolument pas la composante transcendante qui caractérise les religions. Au contraire, le monde de la réalité empirique et des relations sociales (plutôt que le monde du divin) devient la sphère sacrée du nationalisme. Cela explique d'ailleurs l'importance donnée aux sciences à l'époque de la modernité. Les sciences deviennent la façon de pénétrer le monde enchanté par le nationalisme. D'autre part, Greenfeld souligne que tant le phénomène religieux que le nationalisme ne sont pas des phénomènes homogènes. Il existe plusieurs types de religions comme il existe plusieurs types de nationalismes (individualiste, collectiviste ethnique, collectiviste civique). Greenfeld qualifie donc de «cliché» l'idée selon laquelle le nationalisme est une religion séculière<sup>74</sup>. Selon cette approche qu'elle rejette, le nationalisme aurait bêtement comblé un vide créé par la sécularisation (Anderson 1983)<sup>75</sup>. Or, l'arrivée du nationalisme ne suit pas ce schéma simpliste. Les relations entre religion et nationalisme sont beaucoup plus complexes, en plus de différer d'une nation à l'autre. Dans son analyse des religions, Greenfeld se distingue encore une fois de Gellner, de Hobsbawm et d'Anderson qui accordent une priorité aux changements économiques et technologiques et analysent la religion (et le nationalisme) en fonction de ces changements. Greenfeld, en suivant les traces de Weber, décrit plutôt la religion comme un facteur central dans l'émergence et la perpétuation du nationalisme. Sur la question de la religion, elle se rapproche beaucoup plus d'Anthony Smith qui souligne que la religion peut être un élément central dans le développement des nations, en ce que les ethnies (dans lesquels, selon Greenfeld, *peut* émerger le phénomène nationaliste) ont souvent une base religieuse<sup>76</sup>. Toutefois, il est vrai selon Greenfeld que lorsque le nationalisme émerge dans une nation, la religion a tendance à reculer et le nationalisme à progresser, à mesure que disparaît la conception transcendante du monde entretenue par la religion qui est remplacée par un cadre séculier avec le nationalisme. Il est donc contradictoire dans les termes (sur l'idée de transcendance) de parler du nationalisme comme étant en totalité ou en partie une

---

<sup>74</sup> Ibid.

<sup>75</sup> Anderson, B. (1991), *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*.

<sup>76</sup> Smith, A. (1981) *The Ethnic Revival in the Modern World*. Cambridge: Cambridge University Press.



forme de « religion moderne » (A. Marx 2003, Bellah 1970), car cela pourrait laisser croire que les individus accordent un pouvoir transcendant à la nation. De la même façon, Greenfeld rejette la possibilité d'un «nationalisme religieux» (Juergensmeyer 2008) et parle plutôt d'un nationalisme ethnique fondé sur la religion. La religion n'est dans ce cas qu'une caractéristique ascriptive parmi d'autres (race, langue, couleur de la peau, etc.) qui puisse être utilisée pour définir «l'ethnicité» d'une nation particulière par rapport aux autres nations. Dans un tel cas, la religion sert à définir l'identité, la particularité de la nation, mais ne peut servir de cadre d'interprétation de la réalité en même temps que la nation qui fournit un cadre séculier.

Le cas de l'Angleterre, la première nation de l'histoire, est assez éloquent en ce qui concerne le rôle de la religion. Le nationalisme émerge d'abord en Angleterre dans un monde encore très ancré dans la religion. La séparation de l'Église anglaise de Rome (réforme anglaise) favorise la montée du nationalisme anglais en ce que cela force la population anglaise à s'unir, à faire cause commune contre Rome. La souveraineté populaire intrinsèque au nationalisme trouve une sphère d'action claire dans l'empire anglais protestant qui résiste aux interférences de Rome. De même, le protestantisme renforce le nationalisme par la promotion de valeurs qui se ressemblent à certains égards, par exemple au niveau de l'égalité qui est inhérente au nationalisme et se retrouve dans certaines prières et maximes (notamment la « piousness of all believers »). L'Ancien Testament sert aussi d'inspiration aux nouveaux nationalistes qui voient dans l'Angleterre la nation élue; le mouvement vers l'unité nationale anglaise semble alors la volonté de Dieu<sup>77</sup>. La symbiose entre nationalisme et religion est cependant de courte durée en Angleterre. Dès que la nation s'établit comme valeur publique fondamentale, la religion tend à s'effacer de la sphère publique, si bien qu'après la guerre civile qui opposa catholiques et protestants, de 1641 à 1649, la nation devient l'objet clairement de loyauté du peuple et n'a plus besoin du support de la religion. La religion n'est pas pour autant évincée de la société anglaise. Elle demeure respectée. Néanmoins, elle est reléguée dans la sphère privée.

En France, la nature collectiviste du nationalisme est influencée par la religion catholique par l'intermédiaire de l'État français. L'identité française du 12<sup>e</sup> au début de la deuxième moitié du 16<sup>e</sup> est une identité fondée sur la religion. La France est alors une

---

<sup>77</sup> Greenfeld, L. (1987). « Science and Nation Greatness in Seventeenth-Century England ».

communauté catholique distincte par sa pureté et son intensité religieuse. Dans la deuxième moitié du 16<sup>e</sup> siècle, la France entre dans une ère de chaos social et de guerre civile. Huit guerres de religion divisent la population, de la première guerre en 1562 à l'Édit de Nantes en 1598 qui rétablit la paix. Cette période coïncide avec un affaiblissement du pouvoir royal avec la mort d'Henri II en 1559 dont les successeurs sont trop jeunes pour imposer leur autorité et contrôler les déchirements religieux qui se produisent au sein du peuple. Après plusieurs années de guerre qui déchirent le royaume, les considérations transcendantes de la religion ne peuvent à elles seules rétablir l'ordre. Le roi concentre alors le pouvoir religieux sous son autorité. Il devient roi divin<sup>78</sup>, l'incarnation terrestre de dieu à qui ses sujets doivent obéir au nom de la loi divine. La situation permet à la fois de préserver la dimension transcendantale de la religion et de rétablir l'ordre dans la population qui s'entredéchirait depuis 40 ans. La porte venait cependant d'être ouverte vers la sécularisation : un pas du sacré était maintenant sur terre. L'État français hérite ainsi du caractère incontestable et indivisible de la théorie du droit divin. Le nationalisme français évolue par la suite en parallèle, quand l'aristocratie française importe l'idée de nation de l'Angleterre. Ce nationalisme prendra la forme d'un collectivisme en se fondant sur les restes de la monarchie divine française et sur le caractère de l'État français. Le citoyen de la nation est libre parce qu'il est membre d'une nation libre. Sa liberté dépend de son appartenance à une collectivité. Contrairement à l'Angleterre, la liberté ne vient pas d'en bas (de l'individu), mais d'en haut (de la nation, autrefois de l'État, du roi divin et de Dieu). Loin d'être seulement remplacée par lui, la religion a donc fortement influencé le type de nationalisme que l'on retrouve en France.

En Allemagne, le nationalisme est influencé par le piétisme qui lui est issu de l'adaptation de certains principes protestants (voir chapitre 3) ; en Pologne et en Irlande, la religion est ce qui unit la collectivité et permettra l'importation du nationalisme. Qui plus est, Greenfeld souligne qu'une étude approfondie des nationalismes de pays musulmans, chrétiens orthodoxes et juifs démontrerait des modèles semblables. La religion est souvent un élément central dans le processus d'implantation du nationalisme au sein d'une collectivité. Dans certains cas, la religion se joint au nationalisme pour former un nationalisme religieux qui est en fait une forme de nationalisme collectiviste ethnique (Greenfeld donne l'exemple de la

---

<sup>78</sup> Greenfeld, L. (1996). «The Modern Religion».

Serbie, de la Russie depuis la fin du communisme, etc.). Contrairement aux nationalismes civiques (Angleterre, France, etc.), les «nationalismes religieux» font de la religion un critère ethnique qui permet de déterminer qui sont ou non les membres de la nation. La nationalité et la citoyenneté sont ethniquement - plutôt que politiquement ou légalement - définies par la religion. Dans d'autres cas, la religion vient renforcer le cadre national sans que la nation ne soit associée directement à la religion. Aux États-Unis par exemple, comme on le verra au chapitre 3, la religion dans la vie privée des individus valorise le succès économique (l'idée des affaires comme praxis pietatis) et donc indirectement le nationalisme économique qui constitue l'âme américaine. Dans une société nationale comme les États-Unis, le cadre de la transcendance est remplacé par un cadre national sécularisé (en grande partie), bien que la religion puisse continuer d'occuper une place importante.

En somme, Greenfeld accorde une place importante à la religion dans son étude du nationalisme, bien qu'elle ne lui accorde pas une place centrale dans la formation des nations comme c'est le cas chez certains auteurs (notamment Weber, Tocqueville, Armstrong<sup>79</sup> et bien d'autres). Grâce à l'étude des différents cas présentés par Greenfeld, on peut dire que les nationalismes côtoient habituellement les religions dans leur développement bien qu'ils jouent un rôle fonctionnel équivalent et qu'ils soient contradictoires sur l'axe transcendance (de la religion)/immanence (dans la nation). Parce qu'ils s'opposent, on ne peut parler d'une idéologie qui intégrerait à la fois religion et nationalisme, néanmoins la religion peut subsister en étant reléguée dans la sphère privée à mesure que le monde se sécularise. Selon Greenfeld la modernité entraîne le délaissement graduel d'une conception communautarienne (religieuse la plupart du temps) de la personne dans l'esprit des individus au profit d'un individualisme moral. Par l'influence verticale déterminante du nationalisme, les individus se détachent de leur identité religieuse communautarienne et relèguent dans le privé ce dont ils ne pouvaient autrefois se dissocier.

### Le nationalisme et l'État

Tout au long de son œuvre, Greenfeld décrit différents modèles culturels et institutionnels qui émergent dans les nations modernes en subissant l'influence des types de

---

<sup>79</sup> En référence à John Armstrong dans Nations Before Nationalism (1982) qui suggère que les guerres de religion entre l'Islam et le christianisme ont été des facteurs majeurs dans la construction des États-Nations.

nationalismes au cœur de ces nations. Un élément est cependant présent dans toutes les nations et dans une forme constante malgré les différences entre les nationalismes : l'État. Greenfeld distingue les institutions «politiques» prémodernes de l'État par le fait que ce dernier a dans tous les cas un caractère abstrait, impersonnel. Dans les sociétés prémodernes hiérarchisées, la souveraineté d'un peuple reposait dans les mains de quelques individus ou d'un seul individu. Avec la modernité, cette conception de la souveraineté disparaît. Le peuple et le territoire ne sont pas la propriété d'une aristocratie ou d'une personne unique, bien que ces derniers puissent jouer le rôle de représentants de la souveraineté du peuple (par exemple, l'aristocratie française du 18<sup>e</sup>, Staline). Greenfeld définira donc l'État comme « *le porteur de la souveraineté et le créateur des normes légales* »<sup>80</sup>.

Cet État dont la forme est par le nationalisme nécessairement impersonnelle se manifeste de plusieurs façons dans les différentes nations. Dans les nations individualistes, l'État est synonyme d'auto-gouvernance par les individus de la nation. Il cristallise l'union civique politique sous-tendue par le nationalisme. Dans les nations collectivistes, l'État est conçu comme une entité distincte de la somme des citoyens qu'il représente. Il joue d'une façon impersonnelle le même rôle que le roi et est imaginé collectivement comme étant uni et ayant une volonté unique. Cet État impersonnel conçu comme entité par-delà les individus prend souvent la forme d'une bureaucratie, parfois autoritaire<sup>81</sup>.

\*\*\*

### *Un nationalisme économique*

Tout au long de son œuvre, Greenfeld accorde une place prépondérante à l'économie. Dans son second ouvrage majeur The Spirit of Capitalism, Greenfeld explique que c'est le nationalisme qui est le réel esprit de la modernité et donc, du capitalisme. On verra dans ce chapitre qu'elle emprunte à Weber sa perspective mentaliste, tout en faisant du nationalisme (plutôt que de l'éthique protestante chez Weber) le nouveau paradigme moderne favorable à l'émergence du capitalisme. Elle s'inspire également grandement de W.W. Rostow qui accorde au nationalisme un rôle important dans l'économie moderne, bien que contrairement à lui, elle

---

<sup>80</sup> Greenfeld, L.. (1996), «Nationalism and Modernity».

<sup>81</sup> Ibid

fasse du nationalisme la cause première, la motivation profonde qui permette d'expliquer l'émergence de l'économie de croissance capitaliste. Afin de bien démontrer la position de Greenfeld selon laquelle le nationalisme a joué un rôle capital et essentiel dans l'histoire du capitalisme, on mettra en évidence la distinction que fait Greenfeld entre les économies prémodernes (malthusiennes) et modernes (non malthusiennes), notamment en se penchant sur le cas de la Hollande.

### Max Weber et W.W. Rostow

L'une des thèses fondamentales de Greenfeld consiste à faire du nationalisme l'esprit du capitalisme. Elle en arrive à cette conclusion en suivant, entre autres, les traces de Max Weber et W. W. Rostow qui reconnaissent tous deux l'apport du nationalisme dans le développement du capitalisme à ses tous débuts, sans toutefois faire du nationalisme la cause ultime du changement de paradigme propre à la modernité. Greenfeld s'inspire donc d'une certaine description du nationalisme et de l'économie faite par Rostow, tout en réinterprétant le tout dans une perspective d'inspiration mentaliste wébérienne.

D'une façon générale, l'histoire chez Weber est la marche de la rationalisation, la suite ininterrompue de tentatives d'introduire de l'ordre dans la réalité qui n'en porte pas en soi<sup>82</sup>. L'homme aurait besoin de rationaliser, de manière à ordonner et comprendre une nature/réalité fondamentalement désordonnée. Dans cette perspective, Weber explique le capitalisme et la modernité comme un changement de paradigme, une rationalisation des individus face à une nouvelle réalité empirique. L'émergence du capitalisme serait donc engendrée par l'influence d'un ensemble de facteurs qui auraient trouvé dans le protestantisme la possibilité de s'exprimer positivement. Dès le 17<sup>e</sup> siècle, une réorientation de l'économie vers le Nord aurait provoqué une accumulation de richesse dans les mains de plusieurs marchands anglais, ce qui aurait engendré le phénomène de la croissance. Devant ce changement, les marchands anglais auraient trouvé dans le protestantisme une façon d'établir leur nouveau système éthique qui est compatible avec l'activité économique. Les Anglais auraient ainsi « rationalisé » leur nouvelle réalité empirique où l'économie occupe une place centrale. Cette rationalisation des

---

<sup>82</sup> «History is the march (or, rather, ramble) of rationalization, the endless succession of disconnected attempts to introduce order into experience which does not carry it within itself». SOC, p.20.

significations s'inscrit ensuite dans des structures (ex. : la structure capitaliste<sup>83</sup>) qui préservent ces significations, bien que celles-ci changent et évoluent d'après les contextes sociaux, les actions des individus, etc. La rationalisation qui s'est produite amène donc une tout autre compréhension du monde qui se reflète dans les consciences (permettant ainsi le nationalisme), mais aussi matériellement à plusieurs niveaux (émergence des sciences, de l'État moderne, etc.). Il s'agit d'un saut qualitatif dans l'histoire et donc de l'émergence d'une époque dite «moderne»<sup>84</sup>. Notons cependant que Weber avait émis des réserves quant aux causes qu'il proposait pour expliquer le tournant de l'histoire vers la rationalisation de la conception et de l'appréhension du monde en Occident, au cœur de la modernité et du capitalisme<sup>85</sup>. Weber pointait principalement la religion protestante et le puritanisme comme étant les principaux responsables d'un tel changement de paradigme. Néanmoins, il s'agissait d'une hypothèse.

C'est donc dans cette ouverture laissée par Weber que se glisse Greenfeld qui met de l'avant la thèse fondamentale de son œuvre, à savoir que la cause du changement de paradigme dans l'appréhension de la réalité par les individus n'était pas l'éthique protestante, mais bien l'avènement du nationalisme. En reprenant l'approche mentaliste de Weber, Greenfeld identifie le nationalisme comme la cause ultime (et non la simple conséquence) du changement de paradigme à la source du capitalisme. Cette nouvelle façon nationaliste de comprendre le monde pénétrera toutes les institutions : la hiérarchie sociale, l'État, le système économique, les sciences :

[T]he vision of reality it [le nationalisme] implies represents the very core of modern culture and is reflected in all the characteristic institutions of modernity, including the open system of stratification, the impersonal—state—form of government, and the economy oriented to sustained growth.<sup>86</sup>

Qui plus est, Greenfeld s'inspire et se distingue de Rostow, économiste et théoricien politique américain, dont elle parle à quelques reprises dans The Spirit of Capitalism. Ce dernier fait lui aussi du nationalisme une conséquence et non une cause de la plupart des phénomènes modernes. Greenfeld reproche à Rostow, de même qu'à plusieurs historiens de l'économie et économistes de décrire le « comment » de l'économie moderne plutôt que

---

<sup>83</sup> Greenfeld, L. (2005), «Nationalism and Modern Economy : Communing with the Spirit of Max Weber».

<sup>84</sup> SOC, p.20.

<sup>85</sup> SOC, p.313.

<sup>86</sup> MMM, pp.2-3.

d'expliquer ses causes<sup>87</sup>. Les travaux de Rostow et bien d'autres se résumeraient donc malheureusement en une simple description du capitalisme moderne. Rostow, par exemple, décrit le phénomène de croissance comme quelque chose d'inhérent à l'histoire<sup>88</sup>, d'inhérent à l'évolution économique d'une société présentant certaines conditions nécessaires (1- une hausse significative des investissements dans la production ; 2- le développement d'un secteur manufacturier avec un bon taux de croissance ; 3- l'existence d'un cadre politique et social qui encourage l'économie). Selon la description de Rostow, le nationalisme n'est pas une motivation première qui sous-tend le capitalisme et la croissance. Le nationalisme apparaît plutôt dans un deuxième temps, alors que la croissance économique et l'économie capitaliste sont déjà bien en place, en venant renforcer la compétition internationale en économie («reactive nationalism»<sup>89</sup>). Or, selon Greenfeld, Rostow ne donne pas d'explication suffisante pour expliquer le changement de paradigme économique qui survient avec la modernité. En s'inspirant du mentalisme de Weber, Greenfeld croit plutôt qu'il faut davantage porter attention à la motivation première des agents économiques (les individus et les nations) pour expliquer un tel changement. La présence d'un certain nombre de conditions n'est donc pas suffisante pour expliquer un changement qualitatif majeur au plan économique. Selon Greenfeld, ce changement qualitatif doit aussi s'incarner dans l'esprit des individus qui trouvent dans le capitalisme un moyen d'exprimer leur nouvelle conception nationaliste du monde au plan économique. Parce que la dignité de l'identité individuelle est dérivée de son appartenance à une nation, l'individu se sent impliqué dans la performance de sa nation par rapport aux autres nations. Les individus membres d'une nation, dans cette optique, sont donc facilement mobilisables pour fournir un effort collectif et donc pour fouetter la croissance<sup>90</sup>.

Greenfeld poursuit ainsi l'œuvre de Weber, mais au même moment s'en distingue, tout comme elle se distingue de Rostow, en faisant du nationalisme le principe actif de la modernité, plutôt qu'un phénomène moderne, un phénomène réactif, parmi d'autres. Le fait que l'Angleterre ait été la première véritable nation moderne de l'histoire expliquerait pourquoi, selon elle, c'est à cet endroit que l'on observa ainsi la première économie capitaliste. Ainsi, la

---

<sup>87</sup> Liah Greenfeld (1996), «The birth of economic competitiveness: Rejoinder to Breckman and Trägårdh», *Critical Review: A Journal of Politics and Society*, 10:3, pp. 409-470.

<sup>88</sup> SOC, p.7.

<sup>89</sup> SOC, p.142.

<sup>90</sup> Greenfeld, L.. (2011), «The Globalization of Nationalism and the Future of the Nation–State».

modernité commencerait au XVII<sup>e</sup> siècle avec l'émergence du nationalisme et déboucherait sur la révolution industrielle, et non l'inverse.

### L'économie prémoderne selon Greenfeld

Selon Greenfeld, les économies prémodernes ont la particularité d'être des économies malthusiennes, c'est-à-dire qu'elles tendent à croître jusqu'à un maximum compatible avec les ressources qui sont disponibles, exerçant ainsi une pression sur les moyens de subsistance. Dans une économie malthusienne, toute croissance économique est donc contrebalancée (et même surpassée) par une augmentation de la population. L'augmentation de la population au-delà du point du maximum compatible est quant à elle maintenue par certains obstacles (crises, famines, etc.), maintenant la population à un niveau de vie près du minimum physiologique. Selon Greenfeld, les économies prémodernes sont ainsi caractérisées par un cycle d'alternance entre des phases de croissance et des phases de décroissance, sans qu'il n'y ait, de façon durable, d'augmentation moyenne par personne des ressources produites ni augmentation durable de la richesse disponible par habitant<sup>91</sup>.

### Le cas hollandais

Greenfeld se penche sur un cas susceptible d'avoir été la première économie à sortir du paradigme malthusien. De fait, c'est avec la Hollande que le débat sur la modernité économique se présente, puisqu'il fait généralement consensus que les économies qui ont précédé cette époque, notamment le Moyen Âge, étaient des économies malthusiennes. L'auteure souligne que la Hollande a constitué la première véritable économie paneuropéenne et même mondiale, devenant l'économie la plus puissante<sup>92</sup> pour un pays ayant pourtant une superficie des plus petites. Dès 1500, souligne-t-elle, la plaque tournante de l'économie se trouve à Bruges et plus tard Amsterdam, et les compagnies privées les plus puissantes qui possèdent des colonies portent le nom de « nations ». Pour la première fois de l'histoire, l'Europe se lève comme puissance économique, faisant basculer le centre du monde de la Méditerranée vers le Nord. Le pays enclenche une révolution financière, puisque pour la première fois de l'histoire en économie, une finance gouvernementale qui est médiatrice entre les entrées (taxes directes et

---

<sup>91</sup> SOC, pp.88-89.

<sup>92</sup> De 1580 à 1670, à elle seule, l'économie hollandaise surpasse de 40% les économies de l'Angleterre, d'Écosse et des Galles. SOC, p.74.



indirectes) et une dette publique prend place d'une façon organisée et complexe<sup>93</sup>. Dans le chaos des transactions économiques, la Banque d'Amsterdam est créée en 1609. Elle constitue le centre de crédits et de placement, garanti par la ville d'Amsterdam. La montée de l'économie hollandaise se produit en coïncidence avec la réforme protestante qui prend place au 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècle (défragmentation de la Respublica Christiana).

La lune de miel hollandaise se termine cependant brutalement quand l'économie se met à décroître d'une façon irréversible vers la moitié du 17<sup>e</sup> siècle. Les premiers signes de déclin s'annoncent : arrêt des investissements, baisse de la croissance démographique, dépopulation, désurbanisation, explosion de la dette publique. Si bien qu'au début du 19<sup>e</sup> siècle, l'économie hollandaise ne vaut pratiquement plus rien. Greenfeld dira que l'économie hollandaise, bien qu'elle fut la première économie mondialisée et dotée d'une finance gouvernementale d'une aussi grande échelle, ne correspondait pas à une économie moderne qui rompait définitivement avec le modèle d'économie malthusienne. La croissance de l'économie hollandaise a été soutenue et impressionnante durant des décennies, mais une fois une certaine limite atteinte, le déclin a été absolu, c'est-à-dire qu'il semblait impossible de sortir de la spirale de décroissance jusqu'à ce que l'économie hollandaise revienne au point qu'elle était au tout début de ses premiers exploits économiques. Cela démontre selon Greenfeld qu'il n'existait aucune véritable force mobilisante derrière la croissance de l'économie hollandaise. La croissance observée découlait d'un ensemble d'innovations structurelles dans l'économie et dans la finance, sans être accompagnée d'une nouvelle motivation de la part des acteurs économiques. Une fois l'économie hollandaise orientée vers une décroissance, aucune force n'était là pour inverser la tendance et faire en sorte que l'économie hollandaise ne se « ressaisisse ». Selon Greenfeld, l'économie hollandaise ne sort donc pas du paradigme prémoderne, bien qu'il s'agisse d'un cas exceptionnel qui survient à une époque charnière de l'histoire. De fait, la plupart des changements sont quantitatifs (densité des interactions commerciales, augmentation de volume, etc.). Or, les innovations (banque centrale, etc.) ne sont que le résultat du prolongement et de la complexification du même système sous-jacent, et ne témoignent en rien d'un véritable changement de nature du paradigme malthusien classique. Il n'y a donc pas dans l'économie

---

<sup>93</sup> SOC. p.78.

hollandaise de trace qui témoigne d'un changement dans l'esprit des individus qui serait engendré par une nouvelle culture nationaliste surdéterminante.

### Le nationalisme et le capitalisme

Greenfeld accorde une place prépondérante à l'économie capitaliste dans son étude du nationalisme, si bien qu'elle parle de « nationalisme économique » comme fondement du capitalisme : « *The new economic consciousness, put simply, was the expression of nationalism in the economic sphere : the spirit of capitalism was born as economic nationalism* »<sup>94</sup>. Selon elle, ce nationalisme économique se manifeste politiquement pour la première fois, non pas en Hollande, mais en Angleterre sous une forme protectionniste et mercantiliste, au nom des intérêts de la nation anglaise (Commonwealth). Le nationalisme économique des Anglais qui fait face à la richesse et au succès des marchands hollandais mènera aux Navigation Acts, soit un ensemble de lois qui permettent de s'assurer que le commerce maritime en eau anglaise est fait par des Anglais, au nom de l'intérêt de la nation. Le nationalisme économique des Anglais les pousse également à exercer un fort protectionnisme, voire à bloquer totalement l'importation de produits de luxe français.

Ce nationalisme économique se manifeste d'abord chez les élites, puis vers les marchands, mais va ensuite se répandre rapidement à l'ensemble de la population anglaise qui par le nationalisme devient des membres égaux d'une nation dont il faut défendre la fierté, a fortiori au plan économique<sup>95</sup>. Ainsi, selon Greenfeld, un nationalisme économique émerge en Angleterre au même moment que le nationalisme en général :

*Economic nationalism emerged in England as early as nationalism in general : it was, to begin with, a refraction of national consciousness in the consciousness of particular - economically active - strata. It would be wrong to say that members of these strata perceived nationalism as instrumental to their (given, economic) interests. Rather, superadded onto their occupational and estate identities, national identity changed the nature of these other identities, changed the meaning - and potential importance - of belonging to these strata (transforming their "class" consciousness and the very nature of the "trading" or "commercial class"), and*

---

<sup>94</sup> SOC, p.107.

<sup>95</sup> Voir chapitre 3 qui démontre dans le détail comment le nationalisme anglais s'étend de l'élite à l'ensemble de la population, ce qui est aussi décrit au chapitre 1 où on trouve une description du mot « nation ».

*thus necessitated the formation of new interests, which were perceived at once as the interests of these economically active strata and as national interest*<sup>96</sup>.

La modernité est donc selon Greenfeld une époque économique, puisque dès le départ, une économie d'un nouveau genre voit le jour dans le cadre du nationalisme, et que ce type d'économie est une conséquence directe du nouvel esprit de la modernité qu'est le nationalisme. Greenfeld identifie John Wheeler, nationaliste anglais du 17<sup>e</sup> s., comme le représentant parfait de ce changement de paradigme de la modernité. Ce dernier conçoit l'économie comme la base de toutes les valeurs, plutôt que comme une activité secondaire au rôle instrumental<sup>97</sup>. La morale pour Wheeler n'est plus religieuse, mais plutôt d'ordre national et sa principale expression se situe au plan économique. L'économie était autrefois une activité qui se faisait à l'intérieur du cadre de la tradition, de la religion, des hiérarchies et cultures. Mais voilà que le système économique enchâssé dans un cadre national devient la fondation du nouveau système de valeurs modernes. Il s'agit par surcroît du principal outil pour assurer la puissance militaire, politique et le prestige de la collectivité qui est désormais une collectivité nationale. À travers cette nouvelle façon de percevoir la réalité par le nationalisme (économique), le commerce privé n'est pas perçu comme n'aidant pas la nation; néanmoins, les marchands anglais doivent agir conformément à l'intérêt supérieur de la nation.

Le nationalisme économique prend ensuite l'allure du nouveau rapport de force entre les nations qui vient remplacer l'ancien rapport de force entretenu par les guerres et soumissions des populations : « *replacing and making unnecessary such traditional means of empire-building as war and subjugation of foreign peoples* »<sup>98</sup>. Avec l'introduction du nationalisme en économie, les nations pouvaient dorénavant être comparées sur une base quantitative (PIB, croissance, exportations, etc.). Une fois la prospérité économique associée au prestige d'une nation, chaque nation tente de surpasser la richesse et le prestige économique de l'autre. Le résultat d'une telle lutte est une croissance au niveau global, c'est-à-dire une augmentation marquée de la richesse économique créée au sein de chaque nation. De plus, contrairement au cas de la Hollande, cette croissance était absolue et non relative. Bien qu'il était possible d'observer des périodes plus ou moins longues de contraction de l'économie (ralentissement,

---

<sup>96</sup> SOC, p.36.

<sup>97</sup> SOC, p.41.

<sup>98</sup> SOC, p.55.

récession, etc.), ces nations, motivées par une compétition économique au niveau mondial, étaient globalement sur le chemin de la croissance. Il y avait donc une augmentation de la productivité globale et une augmentation de la richesse moyenne créée par habitant (ce qui ne signifie absolument pas que chaque habitant recevait nécessairement plus). Le monde est donc transformé par le nationalisme qui au plan économique par le phénomène de croissance, fait sortir les sociétés du paradigme malthusien<sup>99</sup>.

### Le rejet du cas de la Hollande comme première économie moderne

En définissant la modernité comme un changement de paradigme dans la réalité signifiante qui historiquement s'est produit dans et par le nationalisme, Greenfeld rejette clairement le cas de la Hollande et identifie plutôt l'Angleterre comme première économie moderne. Greenfeld rejette toute approche sociologique et philosophique qui conçoit l'histoire comme une nécessité et certaines formes de société comme étant « plus avancées ». Si, à l'époque, l'économie de la Hollande était effectivement plus complexe quantitativement et qualitativement que celle de l'Angleterre, on ne peut dire qu'elle a été « en avance » et encore moins dire, sur cette base, qu'elle a été la première économie «moderne». Pour Greenfeld, la modernité ne peut être comprise comme un passage à un niveau supérieur d'évolution dans l'histoire, entre autres, parce que l'élément clé qu'elle croit au cœur de la modernité - le nationalisme - n'était pas quelque chose de nécessaire dans l'histoire, bien qu'il soit nécessaire à la modernité. L'histoire n'a pas de sens prédéfini, mais est inévitablement empreinte d'un sens. La «modernité» d'une économie ne s'évalue donc pas par la présence de certaines caractéristiques objectives comme le fait Rostow et bien d'autres, et encore moins par un jugement de valeur quant au degré d'évolution socio-économico-historique d'une société, mais bien plutôt par la présence ou non d'une toute nouvelle compréhension du monde par le nationalisme. Bien que le gouvernement ait eu un rôle important dans l'économie des Pays-Bas, ce n'est pas la nation qui donnait un sens, une signification à l'économie et à la société en général. Il n'y avait pas en Hollande d'investissement commun (orientation collective-économique) ni républicanisme de la part des membres comme ce fut le cas au tout début pour

---

<sup>99</sup> SOC, pp.88-89.

les marchands anglais<sup>100</sup>. L'intérêt privé des individus, entre autres choses, passait au-dessus de l'intérêt collectif commun<sup>101</sup>.

### Rejet de l'individualisme de Tawney

On a vu au chapitre 1 que Greenfeld rejette catégoriquement l'approche matérialiste et collectiviste de Marx. Il est cependant important de préciser qu'à plusieurs reprises, elle rejette tout autant l'individualisme de Tawney qui renverse la thèse de Marx, en concevant le système économique d'une façon purement individualiste (voire égoïste)<sup>102</sup>. Le capitalisme selon Tawney est un système qui découle naturellement de la poursuite égoïste des intérêts de chacun (mus par certaines pulsions naturelles : la faim et les pulsions sexuelles). Le capitalisme proviendrait ainsi de la concrétisation au plan économique d'un individualisme radical. Selon Tawney, l'économie liée à l'éthique protestante aurait ouvert la porte à l'individualisme qui aurait graduellement pris la place du collectivisme assuré autrefois par la religion. Une fois libérées, les énergies individuelles agrégées auraient engendré la création d'un nouveau système économique (capitalisme). Tawney renverse donc la thèse de Weber : ce ne sont pas de nouvelles conditions structurelles qui auraient amené une rationalisation (entre autres plus individualiste) à laquelle se prête le protestantisme, c'est plutôt le protestantisme qui aurait permis à un individualisme radical inhérent à la nature humaine de se déployer. Or, selon Greenfeld, le capitalisme ne peut être le simple précipité naturel qui résulte de la poursuite des intérêts égoïstes des individus, notamment parce que les pulsions naturelles sont constantes et n'ont pas de réalité historique qui puisse les transformer. Ces pulsions jouent donc très

---

<sup>100</sup> SOC, p. 102.

<sup>101</sup> Greenfeld décrit en détail en quoi les Pays-Bas ne constituaient pas une nation, mais simplement une population unie par différentes forces politiques et sociales distinctes du nationalisme. De fait, les Pays-Bas de l'époque constituaient politiquement une alliance de provinces unies contre un ennemi commun, l'Espagne, qui tenta d'exploiter les ressources de ces provinces sans égard aux intérêts de ces provinces. Comme résultat, en grande partie, de leur opposition à l'Espagne catholique, les sept provinces unies dans cette alliance s'engagèrent dans la Réforme et adoptèrent le protestantisme calviniste, ce qui les plaça, dans le conflit religieux, du côté de l'Angleterre. Dans les traités du Commonwealth de l'époque, les Anglais les nommèrent la « République hollandaise » (« dutch republic ») ce qui créa peut-être l'impression d'un sens d'unité subjective qui n'existait pas dans les faits. Il y avait évidemment une certaine unité culturelle, résultat surtout de la réaction contre l'ennemi, une religion commune, des intérêts économiques communs et un langage partagé par six des sept provinces. Néanmoins, selon Greenfeld, ces éléments communs ne sont en rien garants d'une conception nationaliste du monde et d'une identité d'abord nationale. L'identité du peuple (entendu comme population sur un territoire donné, ici le territoire des sept provinces) de l'époque était d'abord et avant tout religieuse et absolument pas nationale. D'autres auteurs - notamment de Vries et van der Woude (1997) dans The First Modern Economy - s'opposent à la thèse de Greenfeld en plaçant l'origine du capitalisme en Hollande.

<sup>102</sup> SOC, p.104.

certainement un rôle dans l'économie, mais elles ne peuvent expliquer l'émergence d'un nouveau système. De plus, si ces pulsions avaient le rôle que Tawney leur accorde, on aurait observé dans l'histoire d'autres sociétés capitalistes. Dans cette perspective, le nationalisme, en tant que motivation profonde qui a une réalité historique et collective, est considéré par Greenfeld comme l'esprit du capitalisme et de la modernité.

\*\*\*

### *L'anomie et le nationalisme*

Le concept d'anomie est au cœur de toutes les recherches de Greenfeld en lien avec le nationalisme. En accord avec l'affirmation de Durkheim selon laquelle l'anomie est l'une des caractéristiques principales de la modernité, Greenfeld prétend que c'est l'anomie qui permet d'expliquer l'émergence et la perpétuation du nationalisme dans le monde. Qui plus est, l'anomie permettrait selon Greenfeld d'expliquer la plupart des phénomènes modernes qui sont portés par un grand nombre d'individus à la fois (révolution, mouvements politiques, activisme, etc.). Quand elle ne prend pas la forme d'un mouvement de masse, l'anomie peut quand même être observée de façon massive au sein des sociétés modernes, notamment par le nombre incroyable d'individus qui souffrent de maladies mentales.

### Définition de l'anomie

Greenfeld se rapporte à la définition classique de l'anomie qui vient du grec *ανωμία*, *a-nomia*, sans loi. En suivant Durkheim, elle décrit l'anomie comme une condition d'insuffisance culturelle, un problème systémique qui reflète l'inconsistance, le manque de coordination entre les structures institutionnelles et l'image (normes, idéaux, etc.) que se font les individus de cette réalité («sans-norme», *normlessness*). L'anomie est donc un phénomène qui se produit lorsqu'une culture est incapable de procurer à l'individu une orientation parfaitement cohérente et une identité. L'individu s'en trouve ainsi désorienté et doit lui-même définir son identité.

### La modernité et l'anomie

Selon Greenfeld, en rompant avec une conception communautarienne de la personne, la culture nationaliste moderne a rendu plus difficile la formation d'une identité individuelle claire, c'est-à-dire qu'elle a posé des obstacles à la définition d'une image de soi qui soit stable

et claire à l'intérieur de l'espace socioculturel<sup>103</sup>. Plutôt que de fournir aux individus une identité comme cela se produit dans les cultures dites «religieuses» (imposition d'une identité religieuse) et dans les cultures non-égalitaires (imposition d'une identité par l'hérédité, le rang social, la classe, etc.), la culture moderne rend l'individu responsable de ce qu'il est ou veut devenir en lui offrant des possibilités quasi infinies. Or, selon Greenfeld, plus un individu est responsable de ses choix, plus il risque aussi d'être déçu par ceux-ci. Avec l'opportunité de s'élever au-dessus de la position qu'il avait à sa naissance vient également la possibilité inverse de s'écrouler. À l'opposé, une personne qui naît dans un contexte inégalitaire ou dans un contexte où il ne pourrait choisir (ce qui était le cas avant la modernité) tenterait simplement de jouir du mieux possible du choix qui lui a été imposé, sans ressentir d'angoisse et d'inconfort par rapport à ses choix. De même, un individu qui s'en remettrait à dieu plutôt qu'à lui ne jouirait certainement pas pleinement de ses réussites, mais ne risquerait pas non plus de se rendre responsable de ses échecs et mauvais choix. En ce sens, en créant un individu à qui il incombe désormais de créer sa propre identité, la modernité, c'est-à-dire la culture nationale moderne, rend plus ardue la construction de l'identité des individus et engendre plus d'anomie<sup>104</sup>.

Dans ce nouveau monde où on conçoit l'être humain comme étant capable et responsable de créer sa propre identité apparaîtront des concepts ayant une sémantique nouvelle typiquement moderne qui viendront amplifier l'anomie déjà présente dans la définition moderne de la nation. L'amour, compris dans un sens romantique qui est exprimé pour la première fois dans les écrits de Shakespeare, par exemple, devient un idéal à atteindre par-dessus tout<sup>105</sup>. L'atteinte de l'amour devient dans l'esprit moderne ce qui permet de vivre et définir le mieux possible ce que l'on est, dans un monde où l'on est libre de devenir ce que l'on veut. Il s'agit de l'ultime passion, de la façon la plus authentique de vivre sa vie. Or, en étant par définition inatteignables dans leur pureté, ces idéaux créeront plus d'anomie qu'ils n'aideront de gens à définir ce qu'ils sont : n'atteignant jamais l'amour romantique parfait (ou la réussite parfaite, le succès parfait, la passion parfaite, etc.), l'individu a l'impression de ne jamais être ce qu'il est.

---

<sup>103</sup> MMM, p.93.

<sup>104</sup> MMM, p.178.

<sup>105</sup> MMM, p.322.

### «Inconsistante de statut» (status inconsistency)

Greenfeld nomme inconsistance de statut (status inconsistency) l'une des conséquences d'une culture anomique. L'inconsistance de statut se produit quand le rôle réel d'un individu dans la société ne correspond pas à ce que l'individu a comme identité de lui-même. Pour l'individu qui n'est pas en état d'inconsistance de statut, la réalité et l'interprétation qu'il s'en fait sont cohérentes<sup>106</sup>. L'individu a l'impression que son esprit (ses pensées, etc.) est en harmonie avec le monde, qu'il est en plein contrôle de lui-même, etc. L'identité qu'il se donne correspond à une place qui lui appartient *de facto* dans la société. Ses réflexions et actions sont en parfaite cohérence avec la réalité, et réciproquement les informations provenant de la réalité peuvent être intégrées d'une façon cohérente à son esprit. En d'autres termes, le processus dynamique qui a lieu entre l'esprit de l'individu et la culture de la collectivité n'est perturbé d'aucune manière, et les deux niveaux de réalité - le niveau individuel et le niveau collectif - interdépendants mais irréductibles l'un à l'autre, continuent d'évoluer dans une synergie cohérente. À l'opposé, chez quelqu'un qui est en état d'inconsistance de statut, on observe un décalage entre son esprit et la réalité. Les normes et référents qu'il se fixe sont discordants avec ceux de la culture ambiante. Il y a donc conflit. Selon la perspective mentaliste de Greenfeld, une telle situation est inconfortable pour l'individu concerné tant sur le plan de l'identité que de ses actions et pensées. Dans une telle situation, l'individu se remet sans cesse en question quant à son identité, dans ses choix, dans sa compréhension du monde, etc. Ou à l'inverse il se bute à des normes sociales qui le forcent à suivre une voie qui n'est pas la sienne. Dans les deux cas, l'individu qui vit ce type d'anomie devient complètement désorienté, perdu, et ipso facto, souvent frustré, angoissé et souffrant. Selon Greenfeld, l'individu qui se trouve dans une telle situation et qui souffre cherche à rétablir la cohérence entre son esprit et la réalité, sans quoi il développera des pathologies mentales. Deux solutions s'offrent alors à l'individu qui est libre et autonome : 1) que l'individu remette en question et change sa conception de lui-même ou de la réalité, de manière à ce que cette conception corresponde à la réalité (rationalisation) ; 2) que l'individu fasse changer la réalité par des actions concrètes, de manière à ce que celle-ci soit cohérente avec l'image qu'il s'en fait<sup>107</sup>. Au plan individuel, l'individu peut difficilement changer la réalité à lui seul (solution 2) ou du moins, il ne peut que changer sa réalité

---

<sup>106</sup> Cette expression revient à plusieurs reprises dans l'œuvre de Greenfeld, par exemple dans NAT, p.152 ; SOC, p.133.

<sup>107</sup> SOC, p.267.



immédiate. Il lui est par surcroît difficile et parfois impossible de redéfinir son identité en tenant compte de la réalité (solution 1). Incapable de rétablir l'ordre, selon Greenfeld, il y a de fortes chances qu'un tel individu développe des pathologies ou des comportements déviants. Au plan macrosocial, l'anomie (principalement sous la forme d'inconsistance de statut) est selon Greenfeld le principal facteur de changement dans l'histoire. Lorsque plusieurs individus vivent un inconfort psychologique majeur créé par l'anomie, a fortiori quand ces individus constituent un même groupe, une même classe, il est fort possible que ceux-ci agissent pour éliminer cette douleur, ce qui signifie qu'ils tenteront de changer leur réalité ou tenteront de redéfinir leur identité par rapport à la réalité ambiante<sup>108</sup>. Greenfeld pose ainsi comme hypothèse que l'ensemble des révolutions dans l'histoire, entendues comme une forme moderne d'action politique (à distinguer donc des simples rébellions et révoltes) ont pour origine une anomie vécue par un groupe, une classe, etc.<sup>109</sup> et se vivent à l'intérieur du paradigme nationaliste moderne. Le socialisme, par exemple, n'aurait été dans l'histoire que l'expression d'une anomie vécue par certains nationalistes malheureux. Il n'y a donc pas chez Greenfeld d'opposition catégorique entre socialisme et nationalisme (Kedourie 1993), mais plutôt différentes façons d'exprimer sa conception nationaliste du monde :

*Socialism redefined reality and gave the unhappy nationalists new hope of transcending their sense of inferiority and triumphing over the nations they considered superior, but it did not change reality - in fact, it effectively precluded such change - and, as a result, it only perpetuated their resentments, instead of eliminating the grounds for them. It is for this reason that today, with socialism gone, it is nationalism in its old, presocialist forms, rather than democracy, that takes socialism's place, and that communists en masse move to the right-wing nationalist camps<sup>110</sup>.*

Dans la même foulée, Greenfeld voit une proximité entre l'anomie (particulièrement dans sa forme la plus aigüe : la schizophrénie<sup>111</sup>) et le concept marxiste d'aliénation selon lequel l'homme s'aliène en vendant sa force productive à un tiers, objectivant, dé-individualisant ce qu'il produit. Dans les deux cas, il s'agirait de l'expression de la coupure de l'individu de la totalité sociale à laquelle il appartient. Sur cette base, Greenfeld pose une

---

<sup>108</sup> Nationalism and the Mind. Article

<sup>109</sup> MMM, p.623.

<sup>110</sup> Greenfeld, L.. (2009), «Transcending the Nation's Worth».

<sup>111</sup> Voir la prochaine section qui porte sur le nationalisme et les maladies mentales.

hypothèse audacieuse. Alors que la plupart des spécialistes de Marx s'entendent pour dire que le philosophe tire son concept d'aliénation (Entfremdung) de Hegel (où l'homme aperçoit le monde issu de son esprit comme objectif), elle suggère qu'il a peut-être plutôt été influencé par ses passages à Paris où l'aliénation faisait plutôt référence à la condition psychologique de certains patients malades<sup>112</sup>. La folie (madness) en tant que phénomène typiquement moderne, plutôt que le capitalisme aliénant, pourrait donc être la source d'inspiration de l'idéal communiste. Ce serait donc la maladie (l'anomie) qui pousserait les individus à s'investir contre le capitalisme, et non le capitalisme qui créerait ces maladies (aliénation). Ainsi, en raisonnant toujours en termes individualiste, le nationalisme, plutôt que le capitalisme, devrait être pointé du doigt comme cause de l'aliénation comprise comme anomie. Ce nationalisme, comme on le verra dans la prochaine section, serait lui-même le fruit d'une crise d'anomie résolue par l'aristocratie anglaise.

Face à une telle analyse qui sous-entend que les principaux acteurs de l'histoire sont « malades », certains seraient probablement tentés de qualifier Greenfeld de conservatrice ou de réactionnaire. Cela serait cependant injuste, dans la mesure où l'auteure n'affiche pas de position normative. Greenfeld ne fait que poser une hypothèse explicative de la plupart des mouvements sociaux et de l'activisme moderne, sans dire si c'est une bonne chose de vouloir résoudre l'anomie de cette manière. Elle ne dit pas que ces «maladies» sont nuisibles ou qu'elles doivent être combattues. Cependant, elles constituent certainement des inconforts qui peuvent mener à bien des choses : changements sociaux, maladies mentales, etc.

### Le nationalisme comme « maladie mentale »

Greenfeld souligne que les individus de la modernité, en perpétuel état d'anomie, sont contraints de naviguer sans cesse entre le sens, les sens et le non-sens. En suivant les traces de Durkheim dans Suicide, la sociologue souligne l'explosion des maladies mentales avec la modernité<sup>113</sup> : dépression, bipolarité, schizophrénie, etc. qui mènent à plusieurs problèmes sociaux (suicide, absentéisme, etc.). Greenfeld consacre ainsi un livre de 670 pages (Mind, Modernity, Madness) sur la question du nationalisme, de l'anomie et des maladies mentales typiquement « modernes ».

---

<sup>112</sup> MMM.p.458.

<sup>113</sup> Le nombre de maladies mentales a explosé. MMM, pp. 128-143.

## Une conception mentaliste des maladies psychologiques

Greenfeld s'attaque de front à la thèse Michel Foucault selon laquelle les maladies mentales sont de simples constructions sociales qu'il suffirait de déconstruire pour qu'elles cessent (voir Folie et déraison : Histoire de la folie à l'âge classique). Foucault croit effectivement que les maladies mentales, parce qu'elles n'ont pas de base pathophysiologique discrète, sont simplement des constructions sociales. Il soulève l'hypothèse que ces constructions résultent des actions de bourgeois qui par leurs actions auraient tassé certaines personnes qui perturbaient la société capitaliste, en les catégorisant comme des « fous » ou « malades »<sup>114</sup>. Greenfeld rejette cette conception constructiviste de Foucault qui ne fait pas de sens historiquement, dans la mesure où ces maladies existent depuis très longtemps, bien avant l'existence du premier bourgeois sur Terre. Par une approche mentaliste, Greenfeld conçoit plutôt l'esprit comme un fragment de culture individualisé dans le cerveau qui doit être compris comme un processus en ce qu'il est lié d'une façon indissociable avec la culture et le monde physique ambiants. Dans cette perspective, les maladies mentales sont bien plus que des constructions sociales. Elles sont aussi supportées physiquement dans le cerveau qui lui est affecté par ces maladies, la preuve étant que plusieurs symptômes physiques de cette maladie sont observés dans le corps. Bien que l'on ne puisse mettre le doigt sur une zone psychopathologique précise dans le cerveau où l'on pourrait observer les maladies mentales, il faut donc concevoir dans un même tout les altérations physiques au cerveau (par exemple, un traumatisme crânien quelconque) et les altérations culturelles qui affectent l'esprit d'un individu. On ne peut donc dissocier les symptômes physiques du cerveau et les représentations mentales de l'individu qui forment un même tout. Par la définition que donne Greenfeld de l'esprit, les maladies psychologiques doivent être comprises dans leur rapport avec la culture, mais aussi avec les individus et leur corps. Si Foucault place dans la culture l'origine des maladies mentales, Greenfeld les place dans le *rapport dynamique* qui existe entre la culture et l'esprit de l'individu qui sont ou non en phase. La culture a donc un rôle fondamental à jouer dans l'explication causale des maladies, mais la sociologue refuse de voir celles-ci comme des constructions sociales qui emprisonnent certaines personnes dans des catégories qu'il suffirait simplement d'abolir/combattre pour régler le problème des maladies mentales. Le militantisme et le « progrès social » ne peuvent en rien pallier ce problème grave qui touche les sociétés

---

<sup>114</sup> MMM, pp.343-344

modernes. Cette conception de la maladie mentale chez Greenfeld vient une fois de plus conforter sa description à la fois individuelle et collective de tout phénomène. Les phénomènes sociaux doivent être étudiés dans leur rapport à l'individu (ici l'esprit de l'individu malade), mais font intervenir des causes en partie collectives par la structure de culture nationale moderne. En tant que socle de la culture moderne, le nationalisme doit être soupçonné comme étant la cause de nombreux déphasages entre l'esprit des individus et leur réalité culturelle ambiante.

### **Les trois structures de l'esprit humain**

Afin d'expliquer en détail le mécanisme qui permet d'expliquer qu'il y a altération culturelle de l'esprit par le nationalisme, Greenfeld rejette la conception unitaire de l'esprit et propose, comme plusieurs l'ont fait dans l'histoire (notamment le célèbre Freud), de diviser l'esprit en différentes structures/fonctions essentielles<sup>115</sup> : 1) l'identité, 2) l'agent agissant (acting self) et 3) l'agent-pensant (thinking self). Ces structures résultent de l'évolution historique du cerveau animal-humain (matière) avec la culture humaine (esprit).

1) **L'identité** est l'autodéfinition de soi, c'est l'image qu'a un individu de lui-même dans l'espace socioculturel à l'intérieur de la société qui elle-même a une image. Il est donc clair que l'identité, tout comme l'esprit en général, est formée à l'intérieur d'une culture, dans le temps et l'espace. L'identité d'un individu (et donc l'individu en tant que tel) n'existe donc pas a priori. Elle ne peut non plus être analysée sur une base physique/biologique seulement. L'identité est plutôt une sorte de carte cognitive. qui se construit a posteriori et contient une pléthore de dimensions (comment réagir dans une situation donnée, symboles importants pour une culture donnée, etc.) classées par ordre d'importance par l'individu<sup>116</sup>. La nation et le nationalisme jouent évidemment un rôle majeur dans la construction d'une identité pour un individu qui vit à l'époque de la modernité.

2) **L'agent-agissant** (volonté) est la structure de l'esprit qui permet à l'individu de prendre des décisions en considérant l'environnement, les informations biologiques du corps et les pensées qui se produisent dans l'esprit. Il est par exemple ce qui permet de résister à une

---

<sup>115</sup> La division de l'esprit en trois structures est élaborée dans MMM.

<sup>116</sup> MMM. p.93.

pulsion (comme l'envie de manger), ce que les animaux ne peuvent pas faire (ou ne semblent pas pouvoir faire selon Greenfeld). Greenfeld parle de cette structure comme de la subjectivité et de la conscience autonome d'un individu.

3) **L'agent-pensant** («je») est cette conscience qui peut se retourner vers elle-même, ce qui se rapproche du « je » du cogito cartésien. Il constitue tout ce qui est explicitement symbolique, c'est-à-dire tout ce qui peut être explicitement pensé et exprimé par des symboles (une pensée qui s'exprime par le langage par exemple). Le mathématicien qui réfléchit à un théorème utilise par exemple clairement son agent-pensant.

### **Les «maladies de la volonté»<sup>117</sup> dans l'ère du nationalisme**

Greenfeld souligne que la plupart des individus réussissent à réconcilier leur identité avec les choix qu'ils ont faits, acquièrent des responsabilités qui viennent renforcer ces identités, limitant ainsi les choix futurs à faire et permettant à ces individus d'avoir une identité et un esprit relativement stables (moins soumis à un état d'anomie). Or, un certain nombre d'individus demeurent en état perpétuel d'inconsistance de statut. En état d'anomie aigüe, ils vont développer certaines maladies mentales. La difficulté normale qu'a l'individu qui souffre d'anomie à sortir de son état résulte selon Greenfeld d'un problème de la volonté (de l'agent-agissant).

Dans le cas le moins grave (en termes de complexité et non de souffrance) c'est-à-dire dans les cas de dépression, l'individu n'aurait pas la volonté (la «force») d'agir positivement sur ses pensées et ses gestes. L'individu qui a une certaine image de lui-même qui ne correspond pas avec la réalité est écrasé par le poids de ses décisions antérieures en plus d'être désorienté par l'ensemble des options qui se présentent à lui à tout instant et par les choix qu'il fera parce qu'il évalue mal la réalité. Il n'a plus la force de se « prendre en main », de faire des choix (ou même de changer ses pensées, l'image qu'il a de lui) et les assumer. Il sombre de plus en plus dans la passivité.

Problems with identity impair the will, making the person indecisive and unmotivated [...] while an impaired will interferes with routine functioning of symbolic imagination [...] [T]he common effect of such interference is mental

---

<sup>117</sup> MMM. pp.211-262

confusion, slowing down of simple mental operations and in general mental dulling<sup>118</sup>.

L'individu dépressif (contrairement au schizophrène) est cependant totalement conscient de lui-même (agent-pensant intact), bien qu'il n'ait pas la force d'agir. La combinaison de la passivité et de la conscience de lui-même vient créer ou amplifier une auto-représentation très négative (voire destructive) que l'individu a de lui-même. Guidé par son interprétation égalitariste (nationaliste) de la société, le dépressif a l'impression de n'être qu'un moins que rien par rapport à ce que devrait être sa vraie position dans la société, par rapport aux autres individus qu'il imagine être ses égaux. Cet état lui cause d'énormes souffrances et la mort semble parfois pour lui la seule issue pour échapper à ces souffrances. Les souffrances que vit l'être humain, particulièrement la personne dépressive, sont donc de nature psychologique, dans la mesure où c'est le rapport entre la perception de la réalité et la réalité elle-même (perspective mentaliste) qui peut créer de la souffrance et non la réalité elle-même (réalité idéelle [Hegel] ou réalité matérielle [Marx]). Au cœur de la description de Greenfeld se trouve entre autres l'effet Tocqueville selon lequel une souffrance est d'autant plus vive qu'un individu a l'impression qu'il « mérite mieux » et qu'il pourrait se sortir de sa situation pour avoir une « meilleure » vie. En d'autres termes, « le mal qu'on souffrait patiemment comme inévitable semble insupportable dès qu'on conçoit l'idée de s'y soustraire »<sup>119</sup>. La réalité matérielle n'est donc absolument pas la seule variable à considérer quand on parle de souffrances, a fortiori de souffrances psychologiques liées à la dépression. Greenfeld note d'ailleurs avec justesse un plus haut taux de détresse psychologique parmi les gens les plus instruits de la société<sup>120</sup>. Loin d'être les plus démunies intellectuellement et matériellement, ces personnes instruites ont un regard différent sur la société et sur eux-mêmes. Étant conscients qu'ils ont plus d'opportunités et de moyens (intellectuels, matériels) que les autres pour faire leurs choix de vie, ces gens auront plus souvent des attentes élevées envers eux-mêmes et leur entourage, ce qui, lorsqu'elles ne sont pas atteintes, affecte plus sévèrement leur estime d'eux-mêmes et crée des tensions psychologiques douloureuses. Finalement, les souffrances psychologiques qui affectent un individu doivent aussi être analysées dans une perspective holiste que défend Greenfeld, car

---

<sup>118</sup> Greenfeld, L. (2005)., «Nationalism and the Mind».

<sup>119</sup> Tocqueville, A. (1967), *L'Ancien régime et la révolution*, Paris, Gallimard NRF, Coll. « Idées ».

<sup>120</sup> MMM. p.142.

l'individu forme son identité et son évaluation de lui-même grâce à un rapport constant avec autrui.

Tout comme la dépression, la manie est également un trouble de la volonté. Alors que la dépression est caractérisée par l'incapacité de l'individu à « forcer » et influencer positivement ces actions et pensées (enclencher un changement), le maniaque est incapable de se restreindre. Le plus souvent, l'individu divague dans des illusions de grandeur, dans une estime démesurée de lui-même. L'image qu'il a de lui-même (identité) n'est en aucun cas cohérente avec son véritable rôle dans la société. Manie et dépression peuvent ensuite aller de pair dans la maniaco-dépression où l'individu alterne entre des phases de délires dépressifs et maniaques qui sont causés dans les deux cas par un problème de la volonté (agent-acting). Dans tous les cas, en projetant une image de soi (identité) au sujet qui ne correspond pas à la réalité, les symptômes dépressifs et maniaques seraient des formes de psychose qui peuvent être plus ou moins aiguës dépendamment des cas.

Finalement, la schizophrénie est aussi une forme de psychose, mais poussée à l'extrême, alors que l'individu, en plus de ne plus avoir de contrôle négatif ou positif sur sa volonté, perd tout contrôle sur la conscience de lui-même (agent-pensant). L'individu est alors incapable de distinguer la réalité « objective » du processus mental subjectif qui se produit en lui<sup>121</sup>. En termes greenfeldien, cela signifie que l'individu est incapable de distinguer l'esprit comme culture (individualisée) dans le cerveau de la culture à l'extérieur de l'esprit de l'individu portée par l'ensemble de la société. L'individu ne fait pas (ou plus) la différence entre les stimuli symboliques qui sont captés («de l'extérieur») et les stimuli symboliques qui ne sont pas sentis («de l'intérieur»). Il y a complète instabilité, désintégration et désindividualisation de l'esprit. La schizophrénie constitue ainsi une sorte de cas limite qui met en exergue certaines tensions internes qui caractérisent l'époque moderne, car c'est l'anomie comme conséquence directe du nationalisme qui vient détruire l'individu libre et rationnel tel qu'on l'entend, ce dernier étant lui-même le résultat historique et social tributaire de l'influence verticale d'une collectivité centrée autour d'une culture nationale moderne. Greenfeld parlera en quelques dizaines de pages du cas de John Nash, célèbre mathématicien américain qui a gagné le prix Nobel d'économie en 1994. Ce dernier aurait été en état d'anomie et d'instabilité depuis sa tendre

---

<sup>121</sup> MMM, p.154.

enfance (contexte familial, pression sociale, etc.), ce qui aurait créé chez lui un état aigu d'anomie et des désillusions (idées de grandeurs, etc.) qui en s'aggravant l'auraient plongé dans une schizophrénie<sup>122</sup>. Le cas de Nash démontre que la schizophrénie ne découle en rien d'un manque d'intelligence, mais témoigne plutôt de l'anomie omniprésente de notre époque qui est vécue différemment par les individus.

Dans son œuvre Mind, Modernity, Madness, Greenfeld met donc en évidence le fait que la culture moderne influence l'esprit à tous les niveaux puisqu'il s'agit en fait du même processus. D'une part, c'est par la culture humaine que se sont développées ces trois structures de l'esprit. C'est cependant aussi la culture moderne qui par le nationalisme, vient compliquer la formation de ces structures, en créant de l'anomie. Le nationalisme serait donc la cause directe de la plupart des maladies mentales qui sont épidémiques à l'époque de la modernité.

#### L'anomie et le nationalisme au plan international

On a donc vu que le nationalisme, en tant que nouveau paradigme moderne, était créateur d'anomie à l'intérieur d'une nation par ses fondements internes mêmes (notamment l'égalitarisme et le sécularisme). Ce n'est pas tout. On observe aussi une anomie engendrée par les relations qui existent entre les différentes nations.

Une fois déployé dans le monde, le nationalisme provoque un « choc des significations »<sup>123</sup> entre les nations qui ont toutes, à différents degrés, une composante identitaire (une composante particulariste du nationalisme). Ce choc peut se produire à plusieurs niveaux (politique, militaire, culturel, économique, etc.). Le choc provient des différences dans les réalités symboliques des nations ou de la différence entre les types de nationalismes (civique vs ethnique, collectif vs individualiste). L'immigration, par exemple, est une source d'anomie dans les sociétés modernes, tant pour les immigrés que pour les autres citoyens qui accueillent ces immigrés. En s'installant dans un autre pays, l'immigré amène avec lui au moins en partie son ancienne identité nationale par laquelle il conçoit et comprend le monde. Les normes et référents nationaux de l'immigrant à son arrivée entrent presque inévitablement en conflit dans son esprit avec les nouvelles normes et référents du pays

---

<sup>122</sup> MMM, pp.178-210.

<sup>123</sup> Greenfeld, L. (2005). «Nationalism and the Mind».



d'accueil, subissant l'influence du caractère de culture du groupe national d'accueil. La plupart des immigrés ressentent donc pour une certaine période une sensation particulièrement intense d'inconfort ou de désorientation due à l'anomie, le temps de s'adapter à la nouvelle réalité nationale ambiante<sup>124</sup>. Dans la plupart des cas, l'immigrant réussit à s'adapter à sa nouvelle réalité en transformant son identité.

Par le choc des significations, les individus des nations tenteraient de se rassurer dans leur propre identité nationale entendue comme autoreprésentation symbolique (à plusieurs plans : militaire, moral, culturel, politique, économique, etc.). Par la nation, les individus tentent de préserver leur «réalité sociale, objective» sans quoi ils se sentent perdus. Anomie et nationalisme entretiendraient ainsi une relation dynamique directe au plan international. D'une part, plus le nationalisme est fort, plus le sens de la nation est prégnant et plus l'anomie est calmée, repoussée, au sein d'une nation (le cadre nationaliste est clair). Mais d'autre part, plus le nationalisme est fort, plus le choc avec les autres nations et nationalismes (par l'immigration par exemple) risque d'être fort et donc créateur d'anomie, d'inconfort, de remises en question parfois douloureuses, etc.

---

<sup>124</sup> L'immigré a d'ailleurs plus de chance de développer des maladies mentales. MMM, p.133.

### Chapitre 3 : Le nationalisme dans le temps et l'espace

Le présent chapitre a pour objectif d'analyser le contenu philosophique présent au cœur de la description que fait Greenfeld des nationalismes qui émergent dans cinq nations modernes (Angleterre, France, Russie, Allemagne et États-Unis), en plus d'offrir un résumé des cas particuliers traités par Greenfeld sur plusieurs centaines de pages<sup>125</sup>. Dans tous ses ouvrages, Greenfeld classe les types de nationalisme selon deux axes, nous faisant ainsi sortir de l'analyse classique à un seul axe civique-ethnique (Ignatieff, Kohn, etc.). Greenfeld distingue dans un premier temps les nationalismes qui ont une tendance individualiste forte (Angleterre, États-Unis) des nationalismes plutôt collectivistes (France, Russie et Allemagne), puis les nationalismes civiques (Angleterre, États-Unis et France) des nationalismes ethniques nécessairement collectivistes (Russie et Allemagne). La description des cas précis dans ce chapitre permet donc de comprendre quelles sont les caractéristiques précises de ces différents types de nationalismes qui font que Greenfeld en arrive à un tel classement. En plus d'apporter de nombreuses nuances théoriques dans l'interprétation que fait Greenfeld du nationalisme, une étude des différents cas mettra en évidence le fait que pour l'auteur, l'étude de l'histoire et de la sociologie (et donc du nationalisme) nécessite que l'on se penche tant sur les conditions structurelles d'une époque que sur l'interprétation de ces conditions par les individus de l'époque. L'étude des cas nous permettra aussi de comprendre les connexions causales entre les différentes nations qui émergent dans le monde, puisqu'à l'exception du nationalisme anglais (le premier nationalisme), les autres nationalismes émergent en réaction aux autres.

Le chapitre permettra aussi de constater concrètement que le nationalisme précède toujours les nations, puisqu'on ne peut chez Greenfeld parler de nation que lorsque le phénomène du nationalisme est présent au sein d'une collectivité. On mettra ainsi en évidence la composante subjective de la nation, à savoir qu'une population n'est une nation que lorsque les membres en viennent à comprendre la réalité selon le nouveau schème nationaliste, en tant qu'individus nationalistes qui redéfinissent leur identité et leur compréhension du monde. En insistant sur la composante subjective de la nation, on verra que chez Greenfeld le

---

<sup>125</sup> En plus de nombreux articles, Greenfeld accorde une très grande place à la description des cas précis (Angleterre, France, Russie, Allemagne, États-Unis, Japon) dans ses ouvrages principaux : la presque totalité de son ouvrage Nationalism, la presque totalité de son ouvrage The Spirit of Capitalism et le tiers de son livre Mind, Modernity, Madness.

nationalisme, comme bien d'autres phénomènes sociaux, s'explique sur une base en grande partie individualiste, notamment par le principe d'anomie.

*1) Le nationalisme civique individualiste (anglais et américain)*

Le nationalisme anglais

Les Anglais ne sont pas les premiers à proclamer leur engagement à leur communauté politique au 16<sup>e</sup> siècle. Machiavel et son attachement déclaré envers la Florence démontrent qu'il s'agissait alors d'une idée de la Renaissance. Plusieurs circonstances font toutefois en sorte que le nationalisme anglais allait se développer au point de devenir le cœur d'une nouvelle ère : la transformation de la hiérarchie sociale, l'augmentation de la mobilité sociale, le règne des Tudors et la Réforme protestante<sup>126</sup>.

D'une part, au 16<sup>e</sup> siècle se termine la dissolution de l'ancien ordre féodal anglais. Le régime politique anglais se redéfinit sur de nouvelles lignes. Le rang social des Anglais n'est alors plus déterminé héréditairement, mais bien dorénavant par les qualités personnelles des individus. On observe une plus grande mobilité sociale et un rapprochement entre les classes. Avec le temps, la vieille noblesse anglaise est ainsi remplacée par une aristocratie d'un nouveau type formée à partir d'individus provenant de toutes les souches, a fortiori de la classe moyenne et pauvre. C'est à ce moment selon Greenfeld que le nationalisme se serait prêté aux circonstances de l'histoire, en jouant un rôle de rationalisation et de justification du remplacement d'une élite héréditaire par une aristocratie du mérite. Comment, effectivement, était-il possible pour les individus de défendre cette nouvelle organisation sociale qui entraînait en contradiction avec l'ancienne conception hiérarchique de la société, si ce n'était en intégrant dans leur conception du monde une conception égalitariste à laquelle se prêtait parfaitement le nationalisme ? Le nationalisme, dans cette nouvelle optique, permettait de mettre fin à une inconsistance de statut que subissait la nouvelle élite face à l'ancienne mentalité issue de l'époque féodale qui était toujours présente. Il rendait possible la justification de l'existence d'un cadre à l'intérieur duquel tout individu, en tant que membre égal des autres de la nation, avait accès a priori à toutes les strates de la société qui n'étaient plus bloquées par l'ancien ordre hiérarchique des classes. Le terme de «nation» n'était donc plus l'apanage d'une élite comme

---

<sup>126</sup> NAT, pp.44-87.

cela avait été le cas auparavant, et chaque individu, en tant que membre égal et libre de la nation anglaise, pouvait espérer faire partie de cette élite fondée sur les talents. Le nationalisme allait ensuite naturellement faire du Parlement le lieu d'expression de la volonté du peuple, permettant ainsi à tous les individus de participer au processus de décision politique de leur nation. La monarchie des Tudors, de 1485 à 1603 (à l'exception de Marie) qui trouva ses intérêts dans cette nouvelle organisation sociale et conception du monde, allait accepter de se soumettre à la volonté de la population, permettant ainsi au nationalisme de s'implanter comme paradigme dominant. Il faudra cependant encore attendre plusieurs décennies avant que toutes les couches de la société anglaise ne pensent le monde dans ce nouveau paradigme.

Bien qu'elles n'aient pas causé le nationalisme, d'autres conditions structurelles participent de son déploiement. La coupure de l'Angleterre de Rome vient par exemple renforcer le nationalisme (détail chapitre 2). Rappelons rapidement que plusieurs Anglais ont cru que leur nation était le peuple élu (un deuxième Israël) décrit dans l'Ancien Testament. Plusieurs traducteurs, eux aussi épris de la nouvelle conception nationaliste du monde, avaient effectivement traduit (à tort, souligne Greenfeld) le mot «peuple» par le mot « nation» à plusieurs endroits dans la Bible. De surcroît, en toute cohérence avec le nationalisme individualisme anglais, le protestantisme se présente comme une « religion du livre », ce qui a pour effet d'intéresser les gens à la lecture (augmentant donc l'alphabétisation), et a aussi pour effet de favoriser un certain individualisme et un certain rationalisme, une certaine indépendance des individus qui n'étaient plus simplement soumis aux paroles d'un prêtre/autorité religieuse. La fusion du protestantisme et du nationalisme allait être poussée plus loin suite aux persécutions de la reine Marie (de 1555 à 1558) qui s'attaqua à la fois aux libertés civiles et à la religion protestante<sup>127</sup>. En plus de provoquer des réactions antimonarchistes qui allaient mettre à nu le lien étroit entre souveraineté du peuple et nationalisme, Marie avait provoqué exactement l'inverse de ce qu'elle recherchait, en créant la fusion pour plusieurs décennies du protestantisme et du nationalisme unis contre l'oppression. Le nationalisme n'était toutefois pas lié d'une façon indissociable au protestantisme, la preuve étant qu'après la Révolution anglaise, la religion allait être de plus en plus reléguée dans la vie privée des individus, et que la monarchie allait acquérir un rôle de plus en plus symbolique, à mesure que

---

<sup>127</sup> Ibid.

croissait le nationalisme. À la lumière du cas de l'Angleterre, on voit donc que le nationalisme se mêle et est même renforcé par plusieurs idées et conditions structurelles qui caractérisent l'histoire de la nation.

Le nationalisme affecte aussi le rapport des Anglais à leur économie<sup>128</sup>. Greenfeld décrit effectivement un changement de paradigme au niveau économique qui se produit au même moment que l'émergence du nationalisme lui-même. Cela se manifeste aussi très tôt dans une espèce de xénophobie économique. Par exemple, après des dizaines d'années d'action en ce sens, les dirigeants de la compagnie d'exportation de vêtements *Merchants Adventurers*, sans contredit des nationalistes, réussissent d'une part à influencer le pouvoir anglais en place pour que cessent les privilèges accordés à certaines compagnies étrangères dominantes (notamment la *Hanseatic League* qui provenait de territoires faisant aujourd'hui partie de l'Allemagne), et réussissent même plus tard à ce que ces dernières soient rejetées de l'Angleterre en 1597, s'imposant alors comme compagnie anglaise dominante pour plusieurs générations. Les marchands anglais développeront par la suite une sorte d'éthique patriotique, en voulant par tous les moyens favoriser leur mère patrie dans leurs échanges économiques. Cette fièvre nationaliste appliquée à l'économie se constate dans les textes d'auteurs tels Wheeler, Raleigh, Fortrey et Defoe. Wheeler, secrétaire de la *Company of Merchants Adventurers*, fait l'apologie dans son *Treatise of Commerce* des vertus du commerce qu'il juge être à la base de la vie civique. Raleigh quant à lui pousse le nationalisme économique un cran plus loin, en affirmant qu'il ne suffisait pas que leur patrie soit forte au plan économique, mais qu'il fallait qu'elle soit *la plus forte*, ce qui dévoilait déjà, très tôt, souligne Greenfeld, que le nationalisme économique au plan international allait probablement culminer dans une compétition économique entre les nations. Fortrey quant à lui défend lui aussi une volonté de supériorité économique de l'Angleterre (supériorité qui était alors réelle) et souligne l'importance majeure de l'immigration comme levier économique pour le pays, venant par le fait même démontrer selon Greenfeld que l'identité nationale anglaise (c'est-à-dire l'autoreprésentation symbolique de la nation anglaise par les Anglais) était civique et non ethnique. À l'image de Fortrey, les Anglais définiraient l'appartenance à la nation en des termes strictement volontaires, c'est-à-dire civiques. Finalement, Daniel Defoe, auteur nationaliste économique anglais par excellence selon

---

<sup>128</sup> Paragraphe inspiré de SOC, pp. 29-105.

Greenfeld, met en évidence par ses écrits la nature individualiste du nationalisme anglais. L'auteur écrit en effet que la richesse d'une nation correspond tout simplement à la somme de la richesse des individus qui la composent. De la même façon, le pouvoir de la nation (économique, mais aussi politique et militaire) est la somme des pouvoirs individuels des citoyens. La démocratie, en tant qu'outil de pouvoir par le peuple pour le peuple, s'imposait donc d'elle-même dans ce contexte. Le nationalisme anglais qui était individualiste, faisait de la nation politique une sorte d'association politique entre des citoyens libres, et définissait la nation en général comme un peuple (utilisé comme synonyme de population sur un territoire) dans lequel s'était déployée par le nationalisme une nouvelle conscience. Cette conscience nationaliste allait perdurer. Elle est d'ailleurs très prégnante dans les œuvres d'Adam Smith. Contrairement aux auteurs prémodernes anglais et aux auteurs du reste du monde de l'époque, Smith concevait lui aussi (dans *The Wealth of Nations* [1776]) la société anglaise comme une nation individualiste, c'est-à-dire une association d'individus rationnels, libres et égaux, dans laquelle on observe une mobilité parfaite grâce notamment à une uniformité de la culture. C'est probablement la raison pour laquelle, comme le souligne Greenfeld, il imaginait que le monde était découpé en nations, alors qu'à l'époque seule l'Angleterre correspondait à cette conception de la nation, bien que les peuples français et américains étaient à ce moment susceptibles de devenir des nations.

La description concrète du nationalisme anglais a donc permis de mieux comprendre pourquoi Greenfeld le classe comme étant de type individualiste et civique. Influencé par la mobilité d'une nouvelle structure sociale, par une aristocratie du mérite, par le protestantisme et par une monarchie qui trouve ses intérêts dans la soumission à la souveraineté populaire, le nationalisme anglais prend une signification universelle, individualiste et rationaliste. La nation anglaise est donc simplement définie par Greenfeld comme un ensemble de personnes qui partagent une même conscience nationaliste du monde, c'est-à-dire « *une forme de conscience, une vue essentiellement séculière de la réalité dont la composante sociopolitique est fondée sur les principes d'égalité fondamentale des membres d'une collectivité et de souveraineté populaire* »<sup>129</sup>. À cette définition minimale de la nation vient par la suite se greffer une culture

---

<sup>129</sup> MMM, p.2.

particulière, un vouloir-vivre collectif et une certaine éthique patriotique que l'on observe notamment par l'attitude des marchands anglais.

### Le nationalisme américain

Cette section qui porte sur le nationalisme américain nous démontrera d'une façon on ne peut plus claire que le nationalisme précède toujours la nation, et que l'identité nationale n'est pas un synonyme de nationalisme. De plus, on constatera d'une façon concrète que le nationalisme est une idéologie qui peut très bien demeurer du même type (dans ce cas-ci un nationalisme individualiste et civique), mais qui peut en même temps prendre une couleur particulière, influencé par les conditions structurelles spécifiques dans lequel il s'implante<sup>130</sup>. L'étude du cas des États-Unis permettra aussi de voir clairement que le phénomène de croissance est une conséquence directe du nationalisme moderne auquel sont soumises les doctrines économiques particulières (libéralisme, protectionnisme, libre-échange, etc.). Finalement, l'étude du cas de l'esclavage et du traitement des Amérindiens aux États-Unis viendra démontrer comment et pourquoi, malgré un nationalisme qui n'était pas collectiviste et ethnique, certains préjudices graves (et irréparables) ont été commis à l'égard de ces minorités.

Le nationalisme américain est au départ un prolongement du nationalisme anglais, mais s'en distingue par une caractéristique principale : l'identité nationale américaine précède la nation elle-même<sup>131</sup>. Les premiers colons se disent eux-mêmes de fiers Anglais. Franklin lui-même dira que le nationalisme britannique est nécessaire et invincible. En toute cohérence avec le nationalisme économique anglais, dès le départ, les colonies américaines sont construites comme s'il s'agissait d'entreprises économiques, ce que Greenfeld résume bien dans l'expression « civilisation économique » pour parler des États-Unis. Les Américains sont tournés d'une façon naturelle vers les idées de croissance et de profit<sup>132</sup>. Ils suivent naturellement les doctrines économiques dominantes qui existent en Europe, en l'occurrence la physiocratie et le mercantilisme, en mettant plus l'accent sur la physiocratie qui accorde une

---

<sup>130</sup> Sur ce sujet, voir chapitre 1 sur les deux significations possibles (une signification universaliste et idéologique du nationalisme et une autre signification particulariste du nationalisme) qui se côtoient depuis le début de la modernité.

<sup>131</sup> NAT, p.403.

<sup>132</sup> SOC, p.364.

plus grande importance à l'agriculture (les États-Unis étant, beaucoup plus que les Anglais, des fermiers<sup>133</sup>).

Ce n'est qu'avec le temps que l'identité nationale américaine va clairement se démarquer de l'identité nationale anglaise, non pas en rejetant cette identité anglaise, mais en mettant l'emphase sur cette identité, en devenant de « meilleurs Anglais » que les Anglais d'Angleterre eux-mêmes<sup>134</sup>. À cette plus grande emphase sur l'idéal anglais qui caractérise l'identité américaine se joint peu à peu une plus grande piété. Loin de rejeter la richesse, la religion se combine avec l'esprit économique du temps et forme un idéal éthique où l'accumulation des richesses devient une fin en soi<sup>135</sup>. Contrairement aux Anglais, on trouve donc chez les Américains l'idée wébérienne des affaires comme praxis pietatis (pratique de la piété). La piété chrétienne devient de plus en plus séculière avec deux buts : un but général de servir Dieu ; un but de servir sa propre âme, ce qui dans ce deuxième cas passe par un métier/fonction fait avec honneur, ce qui génère souvent de l'argent. Cette plus grande piété caractérisera l'identité américaine, par contraste avec l'Angleterre, jusqu'à aujourd'hui.

Quelques décennies après la fondation des premières colonies anglaises, les Américains en viennent à penser à l'idée d'indépendance non pas par rejet du modèle anglais, mais parce qu'ils jugent que les colonies anglaises dirigées par la mère Patrie en Angleterre, s'éloignent lentement mais sûrement de cet idéal fondé sur l'égalité, la liberté et la raison. Le tout est encouragé par le même esprit d'indépendance économique qui caractérise le nationalisme anglais. Les Américains aussi veulent être libres de fixer leurs propres lois marchandes, plutôt que d'être soumis aux desideratas de l'Angleterre. Le meilleur moyen de renouer avec ces idéaux de liberté et de promouvoir les intérêts économiques des colonies est de reconstituer une nation libre et indépendante. Même George Washington, autrefois un nationaliste anglais sans équivoque, en vient à promouvoir l'indépendance américaine. Or, la séparation de leur mère patrie l'Angleterre n'est en aucun cas fondée sur un ressentiment envers l'idéal anglais. Elle doit être comprise comme une affirmation des valeurs anglaises<sup>136</sup>. Néanmoins, le nationalisme anglais en terre américaine devient un nationalisme américain et l'une des façons politiques

---

<sup>133</sup> Greenfeld souligne que lors de l'indépendance américaine, la plupart des Américains sont fermiers.

<sup>134</sup> NAT, p.411.

<sup>135</sup> SOC, p.370.

<sup>136</sup> NAT, p.414.



d'exprimer ce nationalisme est l'indépendance. Suite à son indépendance, la société américaine devient le phare et le symbole mondial de l'égalité, de la liberté individuelle et de la souveraineté populaire.

Le nationalisme effervescent de l'après révolution a des influences majeures sur l'économie. L'indépendance américaine n'était qu'une pause avant un boom économique. Après la révolution, plus que jamais, l'économie de la nation devient source d'identité, de fierté. L'indépendance permet de rétablir l'ancien idéal libéral anglais. Selon Greenfeld, le meilleur représentant du nationalisme économique américain en ébullition après l'indépendance est Alexander Hamilton (1757-1804). Dès 1777, ce dernier est grandement impliqué en tant que lieutenant-colonel aux côtés de Washington dans la guerre d'indépendance américaine. Le nationalisme d'Hamilton, en début de carrière exprimé militairement, prend une forme économique suite à l'indépendance américaine. Le 11 septembre 1789, il est nommé Secrétaire du Trésor américain. Hamilton devient le principal auteur des politiques économiques de l'administration de Washington. Son ouvrage principal, *Report on Manufactures*, contient, souligne Greenfeld, l'embryon économique et politique de l'Amérique moderne. Hamilton, dit Greenfeld, n'a pas simplement vu le futur, il l'a fait advenir<sup>137</sup>. Il fonde la Banque Nationale américaine, met en place un système de dette étatique soutenu par la fédération américaine, met en place un système de tarifs pour le commerce international. Il fonde ensuite le Federalist Party, opposé au Democratic-Republican Party dirigé par Thomas Jefferson et James Madison. Hamilton fait tout en son pouvoir pour placer la nation en position de force économiquement (autosuffisance, indépendance, etc.). Il s'attaque à la spéculation et tente de soulager la dette. Il prône l'industrialisation de la nation, ce qui l'oppose clairement à l'idéologie dominante de l'époque aux États-Unis, la physiocratie, selon laquelle les industries n'engendrent qu'une activité économique passive. Les industries ont selon Hamilton un rôle actif, au même titre que l'agriculture, en plus de diminuer la dépendance d'un pays à l'égard des produits extérieurs<sup>138</sup>. La position nationaliste d'Hamilton l'amène rapidement à défendre l'importance de la croissance économique de la nation. La croissance est ce qui permet à la nation américaine de maintenir un niveau de richesse et de compétitivité avec les autres nations. Tout en permettant

---

<sup>137</sup> SOC, pp.388-397.

<sup>138</sup> Cette position l'opposera à Jefferson, défenseur de l'idéologie physiocrate, mais ce dernier ce ralliera plus tard à Hamilton une fois au pouvoir.

aux individus d'améliorer leur sort et leur sentiment de fierté : « *Growth was in the interest of the nation rather than that of individuals (or put it differently, it was the interest of individuals only as members of the nation rather than in their private capacity)* »<sup>139</sup>. Finalement, Hamilton opte pour l'autorégulation de l'économie, plutôt que la planification, qu'il croit plus respectueuse des libertés individuelles, en plus d'être dans l'intérêt de la nation<sup>140</sup>. Selon Greenfeld, Hamilton est indiscutablement un nationaliste économique. Ce qui le guide est la nation, et non une idéologie économique abstraite désincarnée de la nation. Pour cette raison, il est tantôt libre-échangiste, tantôt protectionniste, selon les intérêts de la nation américaine.

Les efforts d'Hamilton finiront lentement mais sûrement par porter fruit. L'industrialisation est lente au départ, mais prend malgré tout son élan à partir surtout de 1850. L'esprit de manufacture devient l'esprit de la nation. Les États-Unis ont établi les bases qui allaient faire de cette nation une superpuissance économique et le symbole (à tort ou à raison), jusqu'à nos jours, des libertés politiques et économiques des individus. Dans la société américaine, l'économie acquiert un rôle quasi religieux en unissant les individus dans la nation et en résistant aux autres forces qui tendent à la dissoudre : « *The ideals thus overlooked were not religious - in the spirit of capitalism, religion has long since been replaced by a new, secular, ethic - but national* »<sup>141</sup>. Deux éléments viendront par la suite amplifier la conscience économique nationale américaine<sup>142</sup>. La première est la montée d'énormes entreprises et corporations qui ont de plus en plus d'influence sur la nation américaine et sur l'État. La seconde est l'institutionnalisation des sciences sociales où les professeurs en économie deviendront les nouveaux «dieux», ceux qui gouvernent le monde<sup>143</sup>.

---

<sup>139</sup> SOC, p.397.

<sup>140</sup> Ibid.

<sup>141</sup> SOC, p.379.

<sup>142</sup> SOC, p.365.

<sup>143</sup> Ce développement économique ne se fait toutefois pas sans opposition. Plusieurs intellectuels américains résistent à la prédominance de l'économie dans la société américaine. Toutefois, contrairement à ce qui se passe dans d'autres nations (Russie, France, Allemagne), la place qui est réservée aux intellectuels ne leur permettra jamais d'exercer une véritable opposition. Les Américains accordent beaucoup plus d'importance à l'industrie, aux travailleurs manuels, à des considérations plus techniques et pragmatiques. Leur élite est d'abord économique et non intellectuelle. Par surcroît, la conception individualiste de la société américaine ne permettra pas aux intellectuels de se proclamer les représentants de la société américaine, comme les intellectuels d'autres pays collectivistes (France, Allemagne, Russie). Les intellectuels de ces pays sont perçus comme des gens qualifiés qui comprennent les intérêts et l'esprit collectifs de la nation, ce qui les rendrait aptes à diriger les masses dans l'intérêt de ces masses. Aux États-Unis, la volonté nationale est identifiée avec celle de la majorité électorale. L'intellectuel n'a donc pas de qualification spéciale pour se prononcer. Il n'y a pas de véritable

Les États-Unis deviendront une superpuissance économique et joueront le rôle de leader au plan économique dans le monde. Au plan national, motivés par un égalitarisme et une quête de statut insatiable, les Américains continueront de générer une croissance et au plan international, les autres puissances suivront le pas, stimulant dans un deuxième temps la croissance. C'est la force incroyable du nationalisme économique américain combinée à l'immense influence des États-Unis au plan international qui pousse Greenfeld à dire que le nationalisme n'est pas du tout sur le point de disparaître avec la mondialisation, bien au contraire<sup>144</sup>. Plus que partout ailleurs, les Américains continueront à défendre l'individualisme moral qui n'a été rendu possible historiquement et qui continue d'exister que par l'esprit nationaliste à sa base.

### **L'esclavage et le traitement des Amérindiens aux États-Unis - un nationalisme ethnique ?**

Selon Greenfeld, le cas de l'esclavage et du traitement réservé aux Amérindiens aux États-Unis ne démontre pas un rejet des libertés individuelles au profit d'un nationalisme ethnique et collectiviste. Selon l'auteure, les Noirs et Amérindiens ne sont pas opprimés parce qu'ils ne correspondent pas à la description de la majorité des Américains (Blancs), ce qui effectivement témoignerait d'un nationalisme collectiviste ethnique, mais bien parce qu'ils n'étaient alors même pas considérés comme des hommes. Greenfeld s'étonne tout de même du niveau de tolérance qu'ont eu les Américains face à ces abus. Elle souligne que le sort des Noirs et des Amérindiens, et dans une certaine mesure, des femmes, a probablement été ressenti d'une façon d'autant plus dure qu'il s'agissait du pays qui prônait dans son idéal le plus l'égalité entre les individus. C'est d'ailleurs la question de l'esclavage qui déchirera le pays moins de cent ans après son indépendance. Dans le cas de la guerre de Sécession américaine, le positionnement des sudistes par rapport aux nordistes ne démontrerait en rien qu'il existe une forme de nationalisme ethnique aux États-Unis. Il s'agirait plutôt d'une différence entre les intérêts

---

professionnalisation de l'activité intellectuelle, pas de nouvelle classe créée. Néanmoins, les intellectuels américains réagissent. Vers la fin du 19<sup>e</sup> s., ils expriment une opposition majeure à la croissance des grosses compagnies. Ils dénoncent le caractère de plus en plus ploutocratique de la société américaine. Leur volonté est de déloger l'entrepreneur du sommet de la pyramide sociale d'influence. Le tout est moussé par une «frustration». Ceux-ci se comparent aux intellectuels des autres pays et jugent qu'ils n'ont pas une reconnaissance satisfaisante, bien qu'ils réussissent à se tailler une place dans le secteur des sciences, notamment par l'influence du darwinisme qui suscite l'admiration et la curiosité dans l'ensemble de la population américaine et que seuls les intellectuels peuvent expliquer en détail.

<sup>144</sup> SOC, pp.480-484.

économiques du Nord et ceux du Sud. Les premiers auraient préféré garder l'Union intacte tout en abolissant l'esclavage dont ils peuvent se passer sans trop de répercussions économiques. Les seconds auraient préféré sacrifier l'union pour préserver l'esclavage dont ils profitent à tous les niveaux<sup>145</sup>. La position de Greenfeld à ce sujet est cependant loin de faire l'unanimité. La distinction du nationalisme et du racisme aux États-Unis est pour certains simpliste (voir Ignatieff 1993). Il y a selon certains autres critiques une contradiction dans le fait que Greenfeld prétende que l'identité nationale ait eu, par exemple, une influence majeure dans l'explication du nazisme et de la Révolution russe (comme on le verra plus loin), mais qu'en même temps elle prétende que l'identité nationale américaine n'ait eu qu'un rôle marginal dans le racisme institutionnalisé aux États-Unis. Greenfeld tenterait ainsi d'idéaliser le nationalisme américain auquel elle semble attachée (Medano 1994).

## *2) Le nationalisme collectiviste civique (français)*

Parmi les trois grands types de nationalismes dont parle Greenfeld (nationalisme individualiste civique, collectiviste civique, collectiviste ethnique), la France constitue le cas paradigmatique du nationalisme collectiviste et civique. Afin d'expliquer ce caractère collectiviste et civique, il faut à la fois plonger dans l'histoire prémoderne de la France et dans son histoire moderne. La présente section a donc pour but de démontrer que le collectivisme français était présent avant qu'il se redéfinisse autour de la nation. La description permettra au passage de mettre en évidence le fait qu'un nationalisme peut être teinté de plusieurs ambivalences. De même, on mettra en évidence le fait que le nationalisme français est une adaptation du nationalisme anglais au contexte français. On démontrera aussi par l'exemple de la Révolution française que Greenfeld explique la plupart des grands changements sociaux par le concept durkheimien d'anomie (voir chapitre 2). Le cas français est aussi particulièrement utile pour expliquer la dynamique qui permet à une conscience nationale et au nationalisme de se perpétuer dans le temps.

---

<sup>145</sup> NAT, p.474.

## Les conditions structurelles prémodernes françaises

Dans *Nationalism*, Greenfeld constate qu'il existe une identité française avant qu'il n'existe une identité nationale française. De même, elle constate que la France est imaginée comme une entité collective, c'est-à-dire comme un tout qui ne se réduit pas à la simple agrégation des individus qui la composent. Cette identité prémoderne est d'abord chrétienne, et résulte selon Greenfeld de plusieurs années d'actions autoritaires de l'Église qui par des unions stratégiques avec certains pouvoirs politiques aurait réussi à imposer certains symboles, et donc à imposer une identité chrétienne au peuple français, faisant de la France « le plus chrétien des royaumes ». Cette identité chrétienne se serait ensuite transformée, alors que la loyauté envers l'institution de l'Église aurait graduellement été remplacée par la loyauté envers le roi associé au divin sur un arrière-fond principalement constitué de motifs religieux et d'amour de la langue française<sup>146</sup>. Avant l'arrivée du nationalisme, la France en tant qu'entité par-delà les individus a donc déjà une identité forte créée sur des bases autoritaires<sup>147</sup>.

Dans *The Spirit of Capitalism*, Greenfeld explique les conditions économiques prémodernes sur lesquelles s'est élevé le nationalisme français. Elle explique d'abord que l'esprit du mercantilisme était déjà présent en France et en Angleterre depuis le 15<sup>e</sup> siècle, suite notamment à la Guerre de Cent Ans, par le protectionnisme et le bullionisme (qui est un courant de pensée économique du XVI<sup>e</sup> siècle reposant sur la conviction que les métaux précieux et la quantité d'or détenue sont la richesse par excellence en raison de leur caractère impérissable<sup>148</sup>). Déjà, Français et Anglais se critiquent l'un l'autre de ne jamais laisser sortir l'argent de leur royaume. Elle observe cependant que la conscience nationale, hormis quelques exceptions (par exemple par Montchrétien<sup>149</sup>), est inexistante en France au 17<sup>e</sup> siècle. Il y a

---

<sup>146</sup> NAT, p.91.

<sup>147</sup> Il ne s'agissait toutefois pas encore d'une identité nationale : « *France, the devoted daughter of the Catholic Church, graduated to become the mother of her people, but was far from being a nation* ». NAT. p.108.

<sup>148</sup> *Dictionnaire d'Économie et des Sciences Sociales*, CD Echaudemaison, Nathan Paris 1993.

<sup>149</sup> Montchrétien, par exemple, est un véritable nationaliste français selon Greenfeld. Ce dernier, probablement inspiré de son séjour en Angleterre, veut utiliser les tactiques économiques, militaires et politiques anglaises contre les Anglais eux-mêmes. L'Angleterre qu'il connaît bien devient sa principale rivale, et à juste titre, puisque l'Angleterre profite de la guerre des religions en France pour surpasser celle-ci dans la production de métal et autres domaines. En prenant pour modèle l'Angleterre, Montchrétien encourage la construction d'une marine puissante, suggère d'empêcher les importations, de taxer l'exportation de matières premières. En conformité avec la pensée mercantiliste anglaise de Smith, il souhaite que la France ait une balance commerciale positive. Or, malgré les efforts du « visionnaire » Montchrétien, la France ne tombera pas dans la modernité avant encore

certainement création de structures et émergence de nouveaux systèmes économiques (colbertisme, etc.) qui sont compatibles avec une économie guidée par une conception nationaliste de la France. Néanmoins, à l'époque, ces structures et mécanismes sont toujours guidés par la volonté de défendre les intérêts du roi de France et non la France en tant que nation. L'économie n'est absolument pas conçue comme un facteur de dignité nationale. Il s'agit plutôt d'une activité individuelle qu'il faut contrôler pour défendre les intérêts du roi. On observe donc dans la formation de la proto-nation française un ensemble de forces extérieures qui poussent une population sur un territoire à se regrouper. À cette population se greffe ensuite un «centre» religieux qui vient renforcer les liens entre les individus qui se voient dorénavant comme les membres d'une communauté partageant certaines valeurs communes. On n'observe donc pas encore dans la société prémoderne française l'influence verticale d'une structure de culture nationale moderne qui romprait avec le communautarisme.

### **La France moderne - L'émergence du nationalisme**

Au milieu du 18<sup>e</sup> siècle, une crise se produit au sein de l'élite française. L'élite est à cette époque en état «d'inconsistance de statut» puisqu'elle perd graduellement son pouvoir face aux absolutistes qui concentrent peu à peu le pouvoir en leurs mains. Il y a désintégration rapide de l'ordre traditionnel. La noblesse française est sans cesse remise en question quant à ses repères, son cadre d'analyse et son identité culturelle, en plus d'être constamment menacée de disparaître. Selon Greenfeld, ces éléments ont créé chez ces individus une tension psychologique insoutenable, c'est-à-dire un état d'anomie intolérable. En état de crise, l'aristocratie a donc cherché à tout prix à redéfinir son rôle dans la société. Parmi l'ensemble des solutions qui s'offraient à elle, l'aristocratie a décidé d'importer l'idée de nation de l'Angleterre pour l'appliquer à la collectivité française et ainsi se présenter comme les représentants de cette nouvelle nation. Or, quoique d'origine anglaise, le nationalisme se transformera lorsqu'il entrera en contact avec l'identité collective française déjà existante : alors qu'en Angleterre, la nation est le nom donné à l'ensemble des individus libres et rationnels qui partagent une même conception nationaliste de leur société, la nation en France prend la forme d'une « super

---

150 ans. L'économie n'est pas encore propulsée par une conception nationaliste du monde et se contente de politiques mercantilistes, par imitation et réaction face à l'Angleterre. Le nationalisme français n'est présent que dans l'esprit d'une infime minorité des citoyens qui meurent avec leur époque. SOC, pp. 121-125.

personne collective»<sup>150</sup> réifiée, représentée par l'aristocratie. La nation en France prend ainsi l'allure d'une entité abstraite dans lequel les individus sont appelés à se fondre au nom du bien commun. La liberté des individus, dans cette perspective, n'est possible que si la nation elle-même est libre et accorde cette liberté aux individus, ce qui est bien différent de la conception anglaise de la liberté où c'est à l'opposé quand les individus sont libres que la nation peut se dire libre<sup>151</sup>. Cette aristocratie s'investit dans une foule de domaines (arts, littérature, philosophie, etc.) et prétend ainsi incarner la nation. Les Français ne s'identifient plus d'abord au roi, mais à l'ensemble de la collectivité nationale, et cette collectivité est représentée par l'aristocratie qui redéfinit par le fait même son rôle, son utilité et son identité.

### **Le nationalisme économique français**

Le nationalisme français n'apaise cependant pas très longtemps les tensions psychologiques de l'aristocratie. D'autres tensions se présenteront à cause de l'ambiguïté de son nouveau rôle. L'aristocratie devait-elle, à l'image de l'aristocratie anglaise, supporter, représenter et participer d'une façon significative à l'économie française ? Était-ce le rôle de l'aristocratie d'assumer un pouvoir économique, de manière à ce que la nation française redevienne le leader qu'elle était au 17<sup>e</sup> siècle avant que l'Angleterre ne la surpasse ? Face à cette ambiguïté, deux réactions sont alors observées au sein de l'élite française du 18<sup>e</sup> siècle.

La première consiste à accepter l'idée que le nationalisme comme nouvelle façon de concevoir la collectivité française n'est pas d'origine française, mais bien d'origine anglaise. Dans cette perspective, il semblait naturel qu'à l'image de la noblesse anglaise, l'aristocratie française considère l'économie comme un aspect important de l'identité nationale, comme une source de dignité pour la nation. Les gens qui à l'époque défendaient une telle conception du nationalisme français avaient donc tendance pour la plupart à être anglophiles, c'est-à-dire à s'inspirer de la nation anglaise. Voltaire, rappelle Greenfeld, était un anglophile qui ne doutait pas de la capacité de la France et qui désirait s'inspirer de l'Angleterre pour élever le statut de la France, notamment au plan économique. Par ses discours et ses prises de position, Voltaire a donc selon elle permis d'inclure dans le nationalisme français une part de conscience nationale

---

<sup>150</sup> NAT, p.167.

<sup>151</sup> NAT, p.168.

fondée sur les intérêts commerciaux et le business, ce qui jusqu'à la Révolution, contribua à générer une étonnante croissance en France.

La seconde réaction consistait tout simplement à rejeter l'importance de l'économie comme facteur de dignité nationale. Cette réaction était celle de certains individus (intellectuels, artistes, écrivains, etc.) fortement attachés au statut dont ils jouissaient en occupant des activités non traditionnellement économiques. Ces individus prétendaient que l'économie n'était pas un facteur qui pouvait contribuer à la dignité d'une nation. Sur cette base, plusieurs de ces nationalistes français (Rousseau, Diderot, d'Holbach, Marat, Mably, etc.), en étaient même venus rapidement à définir le nationalisme français par opposition à cette conception anglaise et économique du nationalisme. On accusera les libertés économiques anglaises, par exemple, de n'être que des paravents à une pure servitude et aliénation dans l'argent, à la décadence et à la destruction<sup>152</sup>. En adoptant une telle position par rapport à l'argent et à l'économie, cette frange importante de l'élite française aurait contribué à rabaisser toute l'importance de la réalité économique dans le monde intellectuel français, et ce, jusqu'à aujourd'hui.

### **Analyse nationaliste et antimarxiste de la Révolution française par Greenfeld**

Dans ses origines, le nationalisme français est donc à la fois capitaliste et anticapitaliste, teinté d'anglophilie et d'anglophobie. L'instabilité psychologique de la noblesse n'est donc que très temporairement apaisée par l'arrivée du nationalisme, puisque ce nouveau schème de pensée en vient rapidement à créer d'autres ambivalences, d'autres crises d'identité au sein de la noblesse. D'autres tensions viennent aussi alourdir la tentative de redéfinition identitaire de l'aristocratie. De fait, l'idéal national moderne (fondé sur la triade égalité, souveraineté populaire et sécularisme), même réinterprété dans le cadre du collectivisme de l'identité nationale française, semble de plus en plus opposé avec l'existence d'une classe privilégiée au sein de la nation. L'aristocratie française semble donc opposée, voire nuisible à l'idéal national, plutôt qu'un représentant essentiel de cette nation. La remise en question du rôle de l'aristocratie

---

<sup>152</sup> Ce que l'on peut percevoir par exemple dans Rousseau qui disait que l'idéal anglais allait de toute façon être surpassé : « *Rich peoples, in point of fact, have always been beaten and taken over by poor peoples* ». Le terme « capitalisme », souligne Greenfeld, est d'origine française de l'auteur Mercier qui le définit d'une façon péjorative comme un « *monstre de richesse qui n'a rien sauf des affections métalliques* ». SOC, p,149.



revient donc à l'avant-plan une fois de plus. Cette aristocratie vit de nouveau des tensions psychologiques difficiles, car elle conçoit qu'elle est en contradiction avec l'idéal d'égalité nationale, mais ne peut que vouloir maintenir l'inégalité pour justifier son existence et son rôle. C'est donc dans ce contexte que l'aristocratie disparaîtra dans la Révolution française. Inspirée par la Révolution américaine (dans laquelle la France joue un rôle important), la nation française se débarrassera rapidement de cette classe en pleine crise identitaire et incapable de redéfinir son rôle dans le nouveau cadre moderne.

L'analyse que fait Greenfeld de la Révolution française démontre une fois de plus qu'elle place le nationalisme et l'anomie, et non la lutte des classes, au cœur de la plupart des grands événements de la modernité. Fidèle à son approche mentaliste wébérienne, Greenfeld explique la Révolution française par une crise d'identité et de statut vécue par l'aristocratie française. La classe révolutionnaire, souligne Greenfeld, n'était donc pas la classe prolétarienne comme le prétendait Marx, mais bien l'aristocratie qui en tentant de sauver sa peau, aurait couru à sa propre perte. Greenfeld pourfend ainsi de front l'une des interprétations de la Révolution française suivant laquelle celle-ci serait la libération des forces productives du capital où les prolétaires font exploser les chaînes de la société féodale. Greenfeld va même plus loin et souligne que la Révolution a tout sauf empêché le déploiement du capitalisme français. Bien que la Révolution ait certainement nui à court terme à l'économie française, c'est aussi par la elle que se cristallise d'une façon définitive l'identité de la nation française. Or, puisque le nationalisme est indispensable au capitalisme moderne et à une économie de croissance, Greenfeld affirme que c'est grâce à la Révolution, par le nationalisme, que l'économie française deviendra une économie véritablement moderne (parce que dorénavant propulsée d'une façon assumée par le nationalisme). L'ambivalence anglophilie/anglophobie (capitaliste/anticapitaliste) n'empêchera pas l'économie française de se développer. Toutefois, elle ne permettra jamais à celle-ci, comme ce fut le cas au Japon, en Allemagne, en Angleterre et aux États-Unis, de déployer tout son véritable potentiel, par exemple, par un accroissement majeur des exportations, une augmentation massive de la production, de l'efficacité, etc. Greenfeld a donc une conception nationaliste et antimarxiste de la Révolution française. Celle-ci est à la base motivée par un sentiment nationaliste émergent qui, loin de repousser le capitalisme, naîtra avec lui dans une ambivalence économique typiquement française.

## Un nationalisme collectiviste civique

La France suit ainsi le chemin tracé par Rousseau dans le Contrat social selon lequel pour sortir d'un état de nature corrompu, chaque individu doit se soumettre à la volonté générale et au bien commun (aliénation volontaire des individus dans la collectivité au nom de l'intérêt commun). Bien que la France transforme le nationalisme de type individualiste importé de l'Angleterre en un nationalisme collectiviste, elle préserve néanmoins, en les réinterprétant à la française, l'importance des libertés civiles. Celles-ci sont défendues par la plupart des intellectuels et seront même exprimées dans la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789, ainsi que dans la devise française « Liberté, Égalité et Fraternité ». Greenfeld parle cependant du nationalisme collectiviste civique français comme d'un équilibre fragile entre autoritarisme et libéralisme parcouru par des tensions internes, à l'image de l'histoire et de l'identité prénationale française qui l'a rendu possible. Ainsi, l'aspect collectiviste du nationalisme français éclipserait souvent les considérations individuelles : « *But, as often as not, the idea of the nation was replaced by the ideal of national unity, which was called "fraternity"; equality exchanged for uniformity; and "liberty" for sovereignty or freedom of the general will [...]* »<sup>153</sup>. Néanmoins, malgré l'existence de ces tensions, la défense sans cesse renouvelée des libertés françaises à l'intérieur du cadre national ferait en sorte que l'on peut qualifier le nationalisme français de civique, quoique collectiviste.

On voit donc que le prétendu individualisme méthodologique qui sert de base à l'argumentation de Greenfeld la pousse à distinguer plusieurs types de nationalismes (et de nations). Plutôt que de voir (en suivant les traces de Taylor) l'individualisme moral comme le résultat d'un retour réflexif poussé de l'individu sur lui-même et sur sa communauté de valeurs, Greenfeld absolutise le nationalisme anglais, en décrivant les autres nations comme de pâles copies de l'idéal individualiste d'origine anglaise. Les nations individualistes seraient ainsi libérées de l'ancienne conception communautarienne du monde, contrairement aux autres nations encore influencées par certaines conditions structurelles prémodernes. Greenfeld ne déroge donc pas ici de son individualisme méthodologique pour parler du nationalisme moderne, même quand elle décrit les nations dites « collectivistes », car l'aspect collectiviste de certaines nations comme la France ne serait qu'un reliquat de l'ère prénationale qui n'a rien à

---

<sup>153</sup> NAT, p.179.

voir avec la pureté du nationalisme moderne provenant d'Angleterre. Toutefois, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, Greenfeld admet l'influence de la culture sur l'individu et conçoit l'esprit humain comme influencé par la culture sociale dans laquelle il baigne. L'esprit humain n'est selon elle rien d'autre qu'une intériorisation de la culture de leur collectivité. Dans ce contexte, il semble difficile de défendre l'idée que tous les comportements individuels sont en définitive explicables par rien d'autre que des individus et des propriétés d'individus.

### 3) *Le nationalisme collectiviste ethnique (russe et allemand)*<sup>154</sup>

Ayant perdu son caractère individualiste anglais en étant redéfini en France, le nationalisme se répand par la suite en Europe comme une idéologie collectiviste. C'est alors que l'idéologie subit une deuxième transformation. Influencées par leurs conditions prémodernes et plusieurs autres facteurs (endogènes et exogènes), les collectivités russe et allemande se redéfiniront dans un cadre national ethnique, par opposition au collectivisme français qui était circonscrit par un cadre civique. Bien que ces pays aient des histoires différentes, Greenfeld considère qu'à leur base se trouve un nationalisme de même type.

À la base de ces nationalismes, Greenfeld identifie une racine commune, à savoir un même complexe d'infériorité par rapport aux autres nations (France, Angleterre) de l'époque. Ce sentiment d'infériorité aurait laissé trois options à ces nations pour qu'elles puissent malgré tout maintenir un certain niveau de fierté nationale: le rejet de l'Ouest comme modèle, adopter un relativisme par rapport à l'Ouest, se servir de l'Ouest comme modèle.

L'étude de ces nationalismes ethniques mettra finalement en évidence une distinction entre nationalisme et démocratie. De fait, si le nationalisme était bel et bien à l'origine (en Angleterre et dans une certaine mesure en France) fusionné à l'idée de démocratie, il s'en détache complètement dans les cas de la Russie et de l'Allemagne. Ainsi, bien que le nationalisme soit un phénomène qui peut se répandre à travers le monde, il est possible de se demander si la démocratie l'est tout autant.

---

<sup>154</sup> Le Japon est aussi un cas de nationalisme collectiviste ethnique analysé par Greenfeld. Le cas du Japon ne sera pas abordé ici, puisque les cas de l'Allemagne et de la Russie sont suffisants pour comprendre ce qu'est le nationalisme collectiviste ethnique dans ses détails.

## a) Le nationalisme russe

Greenfeld prétend que le nationalisme a été importé en Russie par l'intervention des despotes Pierre I (1672-1725) et Catherine la Grande (1729-1796), mais que ce sont les élites qui vont le répandre. Plus précisément, comme ce fut le cas en Angleterre et en France, c'est par une crise identitaire et psychologique provoquée par plusieurs événements historiques que les élites en viendront à se remettre en question et à mettre de l'avant l'idéal nationaliste.

Les élites en Russie au 14<sup>e</sup>, 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècle se distinguent des élites en Europe de l'Ouest<sup>155</sup>. Par un ensemble de circonstances historiques (au 15<sup>e</sup> s., incorporation des principautés russes sous Ivan III, allocation de territoire du tsar au dvoryane, etc.), les élites russes se soumettent au pouvoir du tsar au point de devenir complètement dépendantes de lui. Contrairement à l'élite française de la même époque qui se passe d'une façon héréditaire et est issue du système féodal, l'élite russe appartient et dépend entièrement du souverain (service nobility). La noblesse russe provient de l'État. L'état de dépendance des élites envers le tsar dans un système absolutiste, selon Greenfeld, crée dans cette classe une situation permanente d'insécurité et d'anxiété. De nombreux changements viennent aussi augmenter le sens de la précarité et d'insécurité de la noblesse russe, notamment au 17<sup>e</sup> quand un accroissement du territoire fait augmenter le nombre de nobles et déstabiliser les anciens nobles. C'est dans ce contexte qu'arrive Pierre I qui par son approche autocratique vient accroître encore plus la dépendance des nobles envers le tsar<sup>156</sup>. Ce dernier amène par surcroît la Table des Rangs qui 1) hiérarchise la noblesse qui doit refaire ses preuves (non par naissance, mais par mérite) ; 2) ouvre les positions de noblesse au reste du peuple et même aux étrangers<sup>157</sup>. Le stress sur la

---

<sup>155</sup> Paragraphe fortement inspiré de NAT, pp. 189-275.

<sup>156</sup> Greenfeld souligne que Pierre I n'est pas un nationaliste. L'empereur ne voit aucunement dans la Russie le potentiel d'une nation au sens moderne du terme à l'intérieur de laquelle les individus pourraient jouir d'une certaine liberté et d'une certaine égalité parce qu'ils sont membres d'une même collectivité. L'empereur voit au contraire les individus comme ses sujets et le territoire russe comme son royaume. Pierre I ne comprend donc pas ce que signifie la nation moderne (il n'est pas nationaliste), mais se sert du modèle de l'Occident et du concept de nation comme d'un calque pour établir sa puissance. Ainsi, dans ses discours et décisions politiques, il demande à ses sujets de se sacrifier au nom de la nation. Cela aura pour effet, tant bien que mal, d'implanter de force dans l'esprit des individus le fait qu'ils sont des membres d'une collectivité : «*The new Western learning he forced his subjects to acquire was practical; it was no Bildung he was after, but the training of specialists and technicians. But on occasion, the tsar made use of some of the broad values which made "the West" so different from the rest of the world to which Russia belonged, and slowly these values started to permeate the language of his decrees, and through them, the sleepy consciousness of the people whom he, knout in hand, tried to whip into feeling - or at least acting - like citizens*». NAT, p.192.

<sup>157</sup> NAT, p.208.

noblesse est donc à son paroxysme sous Pierre I. Cette noblesse est en pleine « inconsistance de statut », puisqu'elle est de toute part fragilisée et que son rôle social est sans cesse remis en question. La situation perdure plusieurs années. C'est dans ce contexte de crise qu'arrive Catherine la Grande. Afin de résoudre la crise qui était palpable, Catherine met de l'avant plusieurs réformes qui favorisent les nobles. Au même moment, sous son règne se multiplient les institutions éducatives, les lois, un gouvernement « éclairé », etc. Plusieurs opportunités sont donc offertes aux nobles en crise qui ne tarderont pas à saisir celles-ci et constitueront rapidement la grande majorité de l'élite du peuple russe. C'est à ce moment que le nationalisme russe prend véritablement forme, puisque la noblesse, un peu à l'image de l'aristocratie française, saisit l'idéologie nationaliste qui était disponible à l'époque (car mise de l'avant par Catherine elle-même) afin de redéfinir son rôle social en s'autoproclamant représentante légitime de la nouvelle nation russe : « *Russians aristocrats were gradually turning nationalists; they were beginning to experience the therapeutic effects of national pride, and their identity as noblemen was giving way to the national identity of Russians* »<sup>158</sup>.

Greenfeld démontre ensuite que le nationalisme russe comporte plusieurs contradictions et tensions internes. La différence entre l'idéal russe et l'infériorité réelle de la Russie par rapport à l'Ouest crée du ressentiment. Plusieurs nobles en crise d'identité, nouvellement nationalistes, canalisent leur frustration dans un nationalisme fondé sur le ressentiment envers l'Ouest. Cette frustration est amplifiée par un sentiment d'infériorité par rapport à l'Occident qui est nettement en avance au plan technique et économique. D'autres prennent l'Ouest pour modèle, formant au sein même du nationalisme russe, d'une façon analogue au dualisme anglophilie/anglophobie qui caractérise le nationalisme français, une ambivalence envers l'Ouest qui est à la fois anti-modèle et modèle<sup>159</sup>. Les premiers rejettent leur identité européenne pour plutôt renouer avec leurs racines slaves, leur langue, leur culture, en niant le retard technique et économique évident de la Russie. Les derniers conçoivent la Russie comme une nation souveraine et fière au sein de l'Europe, héritée de Pierre Le Grand et Catherine qui prenaient l'Occident pour modèle. Greenfeld associe cette ambivalence entre l'admiration pour l'Ouest et le rejet du modèle de l'Ouest à un ethnocentrisme qui se rapproche d'un relativisme. Par exemple, Karamzin dira que tout en reconnaissant le leadership de l'Ouest, la société russe

---

<sup>158</sup> NAT, p.220.

<sup>159</sup> NAT, p.224.

n'en est pas pour autant inférieure ; elle ne peut cependant être comprise que par les Russes eux-mêmes<sup>160</sup>.

Se joindront au nouveau paradigme nationaliste les intellectuels non nobles issus eux aussi des réformes de Catherine qui leur avaient ouvert les portes des universités. Provenant de toutes les couches de la société, ces gens avaient besoin de s'unir sous une identité commune une fois arrivés à l'université. Motivés par un patriotisme encore plus fort que celui des nobles (car il devait leur servir à la nation), ils se saisirent eux aussi du paradigme nationaliste<sup>161</sup>. Cela allait provoquer un changement social. Avec l'arrivée dès non-nobles parmi les hautes sphères de la société russe, la classe dominante passait graduellement des nobles vers l'intelligentsia<sup>162</sup>. Ce sont par surcroît ces non-nobles qui par leur origine diverse allaient répandre le plus dans l'ensemble de la société russe l'idéal national moderne.

Le rejet de l'Ouest qui était déjà une caractéristique du nationalisme russe était cependant bien ancré et les nobles ainsi que les non-nobles continueront de le promouvoir. Le modèle occidental n'était pas en soi condamnable. Il n'était cependant pas approprié pour les Russes. Réciproquement, le modèle russe ne s'appliquait pas à l'Occident. Ainsi, plusieurs nationalistes rejettent non seulement le modèle occidental, mais aussi les individus qui défendraient ce modèle : « *Hostility toward the Russian admirers of the West, and Westerners in Russia, signified the rejection of this ideal geographical entity as a model* »<sup>163</sup>. La conception occidentale de l'individu comme être libre et égal est pour cette raison évincée pour de bon de l'identité nationale russe. La nation russe rejette par le fait même l'idée de raison comme absolu dans les sociétés occidentales qui sous-tend les valeurs d'égalité et de liberté. Le nationalisme russe est donc dans ses origines même caractérisé par un anti-individualisme (et donc un collectivisme) et un anti-rationalisme<sup>164</sup>.

---

<sup>160</sup> NAT, p.234.

<sup>161</sup> NAT, p.239.

<sup>162</sup>. « *During this time, the upper class both grew in numbers and changed its composition [...] Still, it was not before the nobility lost its social foundation and was finally emptied of meaning by the reforms of 1861, that it was replaced by the intelligentsia as the upper class category* ». Greenfeld, L.(1995). «Russian Nationalism as a Medium Revolution». p.194.

<sup>163</sup> NAT, p.252.

<sup>164</sup> Russian Nationalism as a Medium of Revolution. p.202

Hormis quelques soubresauts d'optimisme (par exemple le soulèvement des décembristes de 1825), le nationalisme russe est caractérisé par un pessimisme de la population quant à leur volonté et leur capacité à devenir comme l'Ouest. À l'exception de quelques hommes qui ont prôné un nationalisme civique (notamment Radishchev qui s'inspirait du modèle civique américain), l'aspect civique est rejeté d'un côté par le rejet du modèle occidental, et de l'autre par l'association du nationalisme russe avec le modèle autocratique de Pierre Le Grand<sup>165</sup>. Le nationalisme russe cristallise ainsi la transvaluation du modèle occidental et acquiert de plus en plus une connotation ethnique, puisqu'il devient de plus en plus l'expression de la particularité ethnoculturelle russe vis-à-vis l'Occident.

### **La Révolution russe : un mouvement nationaliste**

Selon Greenfeld, l'idée de révolution qui va se produire en 1905 puis 1917 est présente en germes dans la nature ethnique et collectiviste du nationalisme russe. De fait, d'un côté, la révolution pourrait être utilisée par la Russie pour rejeter l'Ouest d'une façon définitive : les imperfections du modèle russe sont associées à l'Occident, et la révolution permettrait d'éliminer ces imperfections une fois pour toutes. Mais de l'autre côté, étonnamment, la révolution pourrait aussi être conçue comme un moyen pour la Russie de surpasser l'Occident comme nation, non pas en la niant, mais en la dominant dans le monde réel, par un communisme mondial avec la Russie comme leader<sup>166</sup>. Pour Greenfeld, la révolution russe est donc un mouvement nationaliste qui tout comme le nationalisme russe de l'époque en général, s'érige sur une ambivalence entre l'acceptation de l'Ouest comme modèle et son rejet. Cette ambivalence est encore très présente aujourd'hui, puisqu'on observe en Russie des cycles de slavophilie et «d'occidentalisme» (westernism). Dans les périodes d'optimisme, les Russes croient en leur chance de rattraper l'Occident qu'ils utilisent alors comme modèle. Dans les périodes de pessimisme, les Russes ressentent une infériorité par rapport à l'Occident, et décident de rejeter le modèle plutôt que de s'en inspirer afin de l'égaliser ou même le dépasser<sup>167</sup>.

---

<sup>165</sup> NAT, p.226.

<sup>166</sup> « *Meanwhile the aggressively Westernist agenda of the Revolution - to establish world communism, with Russia as the leader of the Western nations - was allowed to die slowly* ». Greenfeld, Liah. *The Closing of the Russian Mind*.

<sup>167</sup> Greenfeld, L. (1990).« *The Closing of the Russian Mind*».

Comme pour la Révolution française, l'auteure rejette ainsi l'explication marxiste de la révolution russe en réinterprétant le tout dans un cadre individualiste, à savoir que ce sont les prolétaires qui face à l'oppression se seraient libérés de leurs chaînes par une révolution. L'explication de Greenfeld permet peut-être mieux d'expliquer pourquoi la révolution a eu lieu en Russie qui était à l'époque moins industrialisée que d'autres pays comme l'Angleterre et la France et qui auraient dû être les premiers à enclencher une révolution selon la théorie marxiste de développement de l'exploitation capitaliste. Cette thèse a aussi d'intéressant qu'elle avance que la révolution russe, malgré l'interprétation classique, était aussi motivée par le nationalisme, et non par une volonté d'émancipation internationale du prolétariat uni par-delà les nations. Greenfeld citera même Lénine qui dans certains de ses écrits, lance des flèches nationalistes pour alimenter son mouvement<sup>168</sup>. Greenfeld rejette donc catégoriquement l'interprétation marxiste de la révolution, tout comme elle rejette l'interprétation antinationaliste de la révolution, car le nationalisme est selon elle présent tant dans sa formation que sa perpétuation. En terminant sur ce sujet, il est intéressant de noter que par le ton qu'elle emploie, probablement influencée par sa vie de jeunesse en URSS, Greenfeld exècre tout ce qui touche à la Révolution russe de même qu'au marxisme, du moins au marxisme tel qu'il a pris forme dans le monde<sup>169</sup>.

Si la révolution de 1917 rejette d'une façon catégorique le modèle de l'Ouest, elle rejette en même temps tout l'aspect pro-économique du nationalisme occidental. Si, dans l'histoire de l'Angleterre et de la France, le nationalisme a pris une forme économique, le nationalisme russe a lui aussi pris une forme économique, mais par la négative en se positionnant en réaction face au libéralisme économique, rejetant l'économie tout entière comme facteur de dignité nationale. Malgré un potentiel immense, la Russie a donc toujours refusé, et ce, jusqu'à aujourd'hui, de développer toutes ses possibilités économiques. Cette attitude palpable encore de nos jours au XXI<sup>e</sup> siècle s'explique par l'identité nationale russe qui exclut comme facteur de fierté nationale toute considération économique. Le nationalisme russe s'exprimerait plutôt militairement, culturellement, ethniquement, avec une forte tendance à l'autocratie incompatible avec le libéralisme économique (*homo anti-oeconomicus*). Le rejet de l'idéal économique s'expliquerait aussi par les 70 ans de régime communiste qui ont détruit tout esprit d'entrepreneuriat et

---

<sup>168</sup> NAT, p.271.

<sup>169</sup> « [...] *business in Russia remained ignoble, and all of the Marxist rhetoric was not able to raise the status of the Russian working classes* ». SOC, p.476.



d'initiative économique<sup>170</sup>. Le sentiment anti-argent serait aussi renforcé par l'interférence des Américains, notamment durant la Guerre froide.

### **Le nationalisme russe en Russie depuis la chute de l'URSS**

C'est la nouvelle classe dominante, l'intelligentsia, qui tout comme la noblesse dont elle est en grande partie issue, est la première représentante du nationalisme russe post-1991 : « *A persistent new theme sounded in the discussion - the theme of the continuity and kinship, if not identity, between the Russian/Soviet intelligentsia and the Russian nobility* »<sup>171</sup>. L'intelligentsia russe est décrite par Greenfeld comme une classe qui défend d'abord et avant tout sa propre préservation en tant que représentants et leaders du peuple. C'est pourquoi l'intelligentsia russe, en majorité, rejette le modèle occidental (démocratique et de libre-marché) qui viendrait ébranler son autorité fondée d'abord sur la culture plutôt que sur des considérations de droit individuel et d'économie<sup>172</sup>. Les élites russes en majorité sont donc slavophiles et leur positionnement déteint sur l'ensemble du nationalisme russe. Depuis Pierre I, le nationalisme russe est donc fondé sur la frustration et la réaction de la classe dominante russe, en l'occurrence la noblesse et son prolongement (intelligentsia)<sup>173</sup>. La façon d'exprimer cette frustration change au fil du temps, mais la frustration demeure. C'est pourquoi l'intelligentsia joue sur tous les tableaux en générant d'abord une révolution en réaction au régime tsariste, puis devenant ensuite graduellement anti-communiste en réaction au régime communiste (qui à son tour réagit par les purges d'intellectuels en 1930), puis en devenant finalement anti-occidentaliste et slavophile après 1991 face à la menace de l'Ouest sur leur autorité.

Le nationalisme russe depuis 1991 est aussi moussé par le nationalisme en effervescence dans les anciennes républiques soviétiques devenues ou redevenues des États. Dans son ouvrage *Nationalism Reframed: Nationhood and the National Question in the New*

---

<sup>170</sup> SOC, p.478.

<sup>171</sup> Greenfeld, L (1996). «The Bitter Taste of Success : Reflections on the Intelligentsia in Post-Soviet Russia». *Social Research*, 62(2), p. 431.

<sup>172</sup> « *The intelligentsia's change of heart between 1991 and today, I would claim, is explained by the realization that democracy, and - perhaps to a lesser extent - a market society are antithetical to its class* ». Greenfeld, L. «Russian Nationalism as a Medium of Revolution : An exercise in historical sociology », *Qualitative Sociology*, 18(2), p.190.

<sup>173</sup> *Ibid.* p.192.

*Europe*, Roger Brubaker, spécialiste du nationalisme en Europe de l'Est, propose d'analyser le nationalisme d'Europe de l'Est dans un cadre dynamique. Tout comme Greenfeld, il constate que le nationalisme ne diminue pas depuis 1991, qu'il est en pleine ébullition non seulement en Russie, mais dans toutes les anciennes républiques soviétiques. De plus, il souligne le rôle des élites dans le processus de nationalisation<sup>174</sup>.

## 2) Le nationalisme allemand

Greenfeld relève deux périodes assez indépendantes où le phénomène du nationalisme est observable en Allemagne. Comme on le décrit dans les prochains paragraphes, le nationalisme observé durant la première période est aristocratique et ne s'étend pas à l'ensemble de la population allemande. Il demeure l'affaire de quelques nobles et disparaîtra même en très peu de temps au sein de cette classe. Il est néanmoins l'une des causes permettant d'expliquer l'émergence d'une identité allemande prémoderne de nature collectiviste qui allait servir de terreau fertile au nationalisme de la seconde période. Le nationalisme de cette seconde période n'est pas aristocratique, mais provient plutôt d'une crise vécue au sein d'une autre classe. C'est ce dernier qui se répandra à la grandeur de l'Allemagne. Bien que tardif par rapport à l'Angleterre, la France et la Russie, le nationalisme allemand se développera très rapidement par la suite.

---

<sup>174</sup> Comme le souligne Roger Brubaker (dans «Nationalism Reframes : Nationhood and the National Question in the New Europe», Cambridge University Press), le nationalisme sous le régime soviétique était réprimé, mais le principe de nationalité était maintenu. L'URSS était une fédération de républiques, c'est-à-dire un État multinational (plutôt que simplement un État multiethnique), les républiques étant définies sur des bases ethnoculturelles, linguistiques et territoriales. Ainsi, pour maintenir l'unité de l'URSS, il suffisait de réprimer le nationalisme, tout en accordant une certaine indépendance aux républiques. Unies dans un même empire, de nombreux transferts ethnoculturels et linguistiques se sont alors produits sur l'ensemble du territoire. Une fois l'URSS dissolue, les anciennes républiques devenues nations, poussées par les élites, se recentrent sur ce qui permettait de les définir au sein de l'union, en l'occurrence des considérations ethnolinguistiques et culturelles. Au même moment la répression du nationalisme par l'empire n'existe plus. Les républiques entrent donc dans une dynamique de nationalisation. Le processus est renforcé par la présence de nombreuses minorités ethnolinguistiques au sein des anciennes républiques soviétiques. Ces minorités apparaissent comme des intrus. Il y a ensuite opposition au nationalisme nationalisant (poussé par les élites) par les minorités nationales (par exemple les minorités russophones) qui sont prises entre l'État nationalisant et l'affinité avec une nation extérieure. Il y a ensuite demande de droits collectifs pour minorités nationales. On observe donc une triade dynamique qui favorise le nationalisme entre les minorités nationales, les nouveaux États en phase de nationalisation et l'État extérieur qui était anciennement l'État dominant, en l'occurrence la Russie.

## L'Allemagne prémoderne<sup>175</sup>

Le grand schisme de la chrétienté au 14<sup>e</sup> siècle amène une redéfinition du territoire et de profondes remises en question. Depuis le milieu du 13<sup>e</sup> siècle, l'Allemagne est un ensemble de principautés et territoires où l'autorité centrale de l'Empire est plutôt faible. S'attachant à leur pouvoir sur leur territoire respectif, les différents princes propagent une conception collectiviste de l'Allemagne plutôt qu'une conception monarchique/impériale qui donnerait plus de pouvoir au roi. Les princes ont autant de méfiance par rapport à l'autorité du pape. Pour cette raison, ils n'aideront pas le pape à combattre les luthériens alors que cela était encore possible. L'arrivée du luthérianisme délivre la population de l'autorité du pape et permet l'émergence d'une identité collective<sup>176</sup>.

La noblesse (chevaliers) du 14<sup>e</sup>, 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècle en Allemagne est en redéfinition. Celle-ci perd une part de son identité d'abord dans la révolution militaire du 15<sup>e</sup> qui lui enlève leur importance à titre de guerriers. Elle se méfie également de la montée de l'influence des bourgeois durant et après la peste noire qui a frappé l'Europe<sup>177</sup>. Elle subit l'assaut des princes qui tentent de concentrer dans leurs mains leur pouvoir face à l'empereur. Elle se méfie finalement de Rome. En réaction à toutes ces menaces jaillit un nationalisme que Greenfeld qualifie d'aristocratique. De manière à préserver ce qui leur reste comme identité, statut et pouvoir, les chevaliers (aristocrates) se mettent à promouvoir une conception politique orientée vers le bien commun, vers l'État, vers la nation, plutôt qu'une conception basée sur la soumission à l'empereur, à Rome, aux princes. Le nationalisme permet ainsi à la noblesse de se protéger de l'influence croissante des princes, de l'empereur et de Rome, en déviant la source d'autorité vers la nation et le bien collectif. Le nationalisme allemand du 16<sup>e</sup> siècle demeure cependant l'affaire de la noblesse qui n'a pas intérêt à l'étendre à l'ensemble de la population<sup>178</sup>. Il se limite au cercle des chevaliers ainsi qu'à quelques humanistes issus des universités allemandes (auxquels s'opposa Luther qui n'avait pas une conception nationaliste et démocratique du monde). Le nationalisme allemand du 16<sup>e</sup> est par la suite dissout par les

---

<sup>175</sup> Paragraphe inspiré de SOC, pp. 154-184 et NAT, pp. 277-310.

<sup>176</sup> NAT, p.280.

<sup>177</sup> La noblesse s'en prend aux bourgeois des villes pour qui les affaires vont bien, alors que les populations hors des villes (nobles et paysans) subissent la peste noire, les famines, etc. Les marchands (plutôt que la peste noire elle-même) sont pointés du doigt comme les responsables des problèmes de la population, principalement les problèmes de la noblesse.

<sup>178</sup> NAT, p.282.

actions imposantes des princes qui en fractionnant le pouvoir et le territoire de l'empire empêchent une unité effective de la nation allemande, mais qui en même temps redonnent peu à peu certains privilèges à la noblesse. La noblesse ayant retrouvé une certaine stabilité, le nationalisme aristocratique issu du 16<sup>e</sup> siècle disparaîtra à jamais en Allemagne<sup>179</sup>.

### **L'Allemagne moderne**

On observe au milieu du 18<sup>e</sup> siècle la formation d'une nouvelle classe au sein de la société allemande. Les nobles fréquentent peu l'université<sup>180</sup>. Les universitaires proviennent en très grande majorité de la classe moyenne. Avec le temps, il y a création d'une nouvelle classe de citoyens éduqués provenant de la classe moyenne que l'on nomme Bildungsbürgertum. Cette classe se trouve cependant rapidement bloquée dans ses aspirations par la structure conservatrice de la société allemande. Contrairement aux aristocraties française et anglaise qui s'identifient clairement à une élite de la pensée, l'aristocratie allemande demeure hermétique à la connaissance. Il y a donc clairement selon Greenfeld une inconsistance de statut et une frustration incroyable chez cette nouvelle classe. Le nombre d'intellectuels formés surpasse de beaucoup le nombre de postes disponibles, ce à quoi il faut enlever plusieurs postes qui sont réservés à la noblesse. Seuls les individus exceptionnels ont la chance d'augmenter leur statut. La plupart des autres sont voués à la pauvreté et l'humiliation<sup>181</sup>. La société allemande est statique, figée dans une structure qui ne permet pas à cette classe de prendre sa place.

Dans le dernier quart du 18<sup>e</sup> siècle, la Bildungsbürgertum trouvera dans le nationalisme un moyen de redéfinir son image jusqu'alors synonyme de misère, de pauvreté et de non-reconnaissance. L'idée de nation lui vient des Lumières allemandes (Aufklärung), mais reste en veilleuse assez longtemps pour les Allemands qui demeurent cosmopolites et peu intéressés à l'idéal national, jusqu'à ce que l'idée soit importée, voire imposée par la force des choses, par l'invasion de l'armée révolutionnaire française. Ce nationalisme prendra racines dans un cadre anti-rationaliste entretenu par les intellectuels sur la base de deux courants, à savoir le piétisme et le romantisme.

---

<sup>179</sup> NAT, p.287.

<sup>180</sup> Greenfeld donne plusieurs explications historiques au fait que la noblesse se détourne de l'université. NAT, p. 293 à p.295.

<sup>181</sup> NAT, p.301.

Observé dans la société allemande dès la fin du 17<sup>e</sup> siècle<sup>182</sup>, le piétisme allemand consistait à faire de la religion une affaire d'émotions (emotionalism) plutôt qu'une affaire de doctrine<sup>183</sup>. Le piétisme allemand remplissait ainsi un rôle social de stabilisateur du système conservateur en place : il permettait aux gens les plus pauvres et affamés d'endurer une vie difficile et remplie de souffrances, tout en préservant une structure sociale intacte dans une société statique sans véritable changement et mobilité. Concevoir la religion comme un ensemble de principes rationnels, dans ces circonstances, n'était d'aucune utilité pour affronter les souffrances quotidiennes. À l'inverse, le piétisme permettait aux individus de poursuivre le combat de la vie. Il existait donc en Allemagne depuis bien longtemps, un type de rapport à la religion qui s'opposait à une conception rationaliste de la religion. Cela influencera le nationalisme allemand qui s'implantera plus tard<sup>184</sup>.

On observe aussi dès la fin du 18<sup>e</sup> siècle la présence d'un courant romantique très fort au sein de la société allemande. Ce romantisme, selon Greenfeld, est directement le fruit de la frustration des membres de la Bildungsbürgertum. Ces derniers s'inspirent des œuvres des « romantiques hâtifs » (Early Romantics) et canalisent leur frustration contre le rationalisme de l'Aufklärung. Ayant été instruits dans l'espoir d'atteindre un certain statut social, et parfois au prix de grands sacrifices et de grandes peines, ces intellectuels qui se butent à une structure sociale conservatrice et immobile qui ne leur laisse aucune place, en seraient venus à rejeter l'idéal rationaliste (de l'Aufklärung) qu'ils avaient chéri, mais qui ne leur avait apporté que des illusions, que des frustrations et des souffrances<sup>185</sup>. Ceux-ci rejettent donc l'idéal de la raison des Lumières, et se rabattent plutôt sur l'idéal de l'individualité dans la totalité. Très influencés par l'héritage de la dialectique d'Hegel, les Allemands croient que l'homme qui se réalise pleinement demeure fidèle à son individualité, tout en s'insérant dans une totalité. La raison, dans cette perspective, n'est qu'une partie de la totalité humaine qui est aussi émotions, relations avec autrui, etc. De même, la raison ne confère pas à l'individu une parfaite indépendance de sa communauté. Au contraire, une personne ne peut exprimer son individualité que parce qu'il existe une collectivité plus grande. L'appartenance de l'individu à une collectivité n'est donc en

---

<sup>182</sup> Dès 1675, Philipp Jakob Spener écrit ce que Greenfeld croit être le texte fondateur du piétisme. Ce texte est nommé *Pia Desideria oder Wahren evangelischen Kirche*. NAT, p.315.

<sup>183</sup> NAT, pp.317-318

<sup>184</sup> « *Pietism "planted the seeds" out of which nationalism developed : nationalism was not a descendant of Pietism. But it provided the soil in which the seeds - brought from outside - could grow* ». NAT, p.322.

<sup>185</sup> SOC, 154-157.

rien un oubli de l'individu. Il s'agit au contraire pour l'individu de la meilleure façon d'exprimer, de vivre et de communiquer son individualité<sup>186</sup>.

Ainsi, bien que l'on ne parle pas encore de nationalisme (les Allemands ne comprenant pas encore la réalité par le schème du nationalisme), la société allemande s'établit sur des bases collectivistes et anti-individualistes par l'idée d'individualité et de totalité découlant de la jonction du piétisme et du romantisme.

### **Le visage xénophobe et ethnique du nationalisme allemand**

De nature collectiviste, mais civique, le nationalisme importé de France par les troupes de Napoléon allait se transformer en un nationalisme collectiviste, mais ethnique, au contact des conditions prémodernes allemandes. Suite à l'invasion, les intellectuels romantiques trouvent effectivement une voix dans le nationalisme anti-français qui s'appuie à la fois sur une critique idéologique (rejet du rationalisme français) et sur une réaction face à une invasion (conquête napoléonienne en territoire allemand). Le nationalisme donne à cette classe une identité, mais surtout, les moyens d'agir, les moyens de créer leur idéal dans la réalité, plutôt que de se limiter au monde des idées et des sentiments dans la sphère privée (tout en se plaignant de la réalité). Les idéaux romantiques sont ainsi rapidement nationalisés. Les intellectuels deviennent la voix de leur peuple, entraînant l'ensemble de la société allemande dans leur conception nationaliste du monde.

Les Allemands ne peuvent cependant se contenter d'avoir une identité nationale. Ils cherchent évidemment à être fiers de cette identité, ce qui les amène à se comparer aux autres nations. Les Allemands constatent toutefois qu'ils sont à plusieurs égards (notamment au plan économique) «en retard» sur les autres nations. Comme on l'a vu dans le cas de la Russie, afin de préserver sa fierté, trois réactions sont alors possibles (prendre ces nations pour modèles, relativisme culturel, rejet catégorique de ces nations comme modèles). Sur un fond de romantisme et de piétisme, tous deux fondés sur un rejet du rationalisme de l'Aufklärung, l'Allemagne est entraînée presque naturellement vers un rejet catégorique des valeurs de l'Ouest (principalement la France) qui devient alors un anti-modèle. L'identité nationale allemande est

---

<sup>186</sup> NAT, p.351.

rapidement définie en des termes ethniques qui exclut l'étranger. La méfiance et le ressentiment envers l'étranger deviennent rapidement du racisme dont les juifs ne seront que les boucs émissaires<sup>187</sup>: les Français avaient inventé le cosmopolitisme et le rationalisme et le Juif l'incarnait. La sociologue va plus loin et prétend que seule l'Allemagne pouvait produire Hitler à l'époque. Sa montée au pouvoir et la destruction qu'il engendra, dit-elle, n'étaient pas inévitables, mais il ne s'agissait pas non plus d'un accident sorti de nulle part. Cette dernière thèse de Greenfeld a évidemment suscité plusieurs réactions. Michael Ignatieff par exemple, ne voit pas de continuité directe entre les romantiques et Hitler. Ces idées romantiques étaient selon lui plus ambiguës que ne le prétend Greenfeld<sup>188</sup>.

### **L'économie nationalisée**

Jusqu'à l'émergence rapide du nationalisme allemand, la conception allemande de l'économie est influencée par plusieurs traditions qui témoignent du collectivisme de la société allemande dans laquelle s'implantera le capitalisme. Dès le 17<sup>e</sup> siècle, les Allemands traduisent le terme «économie» du grec qui signifie « tenir une maison » (Haushaltung). Dans sa définition même, encore plus qu'en France, l'économie est incorporée à la politique, et la politique est incorporée à l'État. Une économie forte permet par exemple d'entretenir une armée. L'économie est donc d'abord une affaire d'État, et à l'image d'un chef de famille qui gère le budget familial, les dirigeants se devaient de bien gérer l'économie de l'État<sup>189</sup>. L'économie de l'époque ne contient évidemment pas encore l'idée de croissance. Elle est plutôt conçue comme quelque chose de statique qui veille à pourvoir et maintenir l'ordre social (régulation de tout : diète, morale, vie religieuse, etc.)<sup>190</sup>. De cette compréhension générale de l'économie émergera le caméralisme au début du 18<sup>e</sup> s. qui accorde une grande importance au bien commun et à sa gestion par l'économie. On appellera Staatswirtschaft (économie d'État) le modèle économique issu du caméralisme qui accorde une place centrale à la gestion et l'administration économique de l'État.

---

<sup>187</sup> « Since German national identity was from the outset defined as a racial identity, and as it was fueled by resentment against the West, anti-Semitism was an integral part of this identity, and a central element in it ». NAT, p.383.

<sup>188</sup> Ignatieff, Michael (review Greenfeld).

<sup>189</sup> SOC, p.162-163.

<sup>190</sup> SOC, p.170.

Au 18<sup>e</sup> s., les Allemands découvrent Adam Smith, si bien que sa doctrine devient l'objet de nombreux éloges vers la fin du 18<sup>e</sup> s. et début 19<sup>e</sup> s. (smithianismus). L'aspect patriotique de l'œuvre de Smith intéresse particulièrement les Allemands. Ce sont cependant les Français qui par l'invasion de la Prusse amèneront d'une façon claire une compréhension nationaliste de l'économie. En voyant eux aussi dans l'économie une source de fierté nationale, les Allemands feront passer l'économie passive allemande (caméralisme) en une économie nationaliste de compétition et de croissance capitaliste. Par le nationalisme, les Allemands ne conçoivent plus l'économie comme une grande maison attendant passivement qu'un «chef de famille» en prenne soin. La société est conçue comme une entité naturelle vivante et active, et l'économie consiste à étudier ces énergies. L'économie est dorénavant comprise d'une façon analogue à la dialectique entre l'individualité et la totalité hégélienne. L'individu est le mode d'expression de la nation et vice versa dans un tout indissociable que Greenfeld nomme un « individualisme collectif »<sup>191</sup>.

### **Le rejet du libéralisme économique et le nationalisme économique de List**

Le nationalisme appliqué à l'économie prend rapidement la forme d'un rejet du libéralisme et de l'individualisme économiques qui sont associés à l'Ouest<sup>192</sup>. Les constructions dérivées du libéralisme économique, telle la propriété privée, sont aussi rejetées. Les intellectuels romantiques - la figure de proue en la matière étant Müller - accusent le libéralisme économique de cultiver l'égoïsme et l'atomisme, en plus d'être inefficace. De plus, les Allemands associent le libéralisme économique (en tant que laisser-faire), de même que le marxisme (en tant que système matérialiste destiné à s'autodétruire) à la passivité, et préfèrent le nationalisme qu'ils assimilent à l'affirmation et action. List est celui qui portera dans ses débuts le nationalisme économique allemand. Ce dernier défendra les intérêts de l'Allemagne à tous les niveaux. Comme la plupart des romantiques, List croit que le monde est naturellement divisé en nations et que les nations, plutôt que les individus, sont les réels acteurs dans l'histoire<sup>193</sup>. Alors que Marx voit l'économie capitaliste des nations dans un tout qu'il faut combattre, List voit le monde comme une perpétuelle compétition entre les nations, y compris

---

<sup>191</sup> SOC, p.185.

<sup>192</sup> SOC, p.196.

<sup>193</sup> SOC, p.202.



au niveau économique. Après de nombreuses années de murissement au plan économique, notamment par les efforts acharnés de List, le nationalisme économique allemand produit enfin ses fruits. Les résultats sont glorieux pour l'Allemagne au plan économique<sup>194</sup>. Elle surpasse rapidement la France en termes de production et d'exportation dès 1910 à presque tous les niveaux et surpasse aussi l'Angleterre dans plusieurs domaines<sup>195</sup>. Cette supériorité vient mousser le sentiment nationaliste des Allemands qui surpassent enfin ses rivaux.

---

<sup>194</sup> «*The abrupt character of its economic takeoff in the 1880s paralleled the suddenness of the nationalization of its identity in the 1840s, when nationalism, long confined to the universities and intellectuals in and outside the bureaucraties, spread like wildfire, burning to ashes the traditional humility of the German bourgeoisie and setting its spirit ablaze with economic ambition*». SOC, p.218.

<sup>195</sup> SOC, p.217.

## Conclusion

En guise de conclusion, on rappellera rapidement les points forts et on soulèvera quelques critiques en ce qui concerne la théorie de Greenfeld à l'égard de sa conception du nationalisme.

D'une part, on a soulevé à de nombreuses reprises la méthodologie de Greenfeld qui, inspirée de Weber, consiste à se demander de quelle façon certains individus interprètent la réalité à un endroit et un moment spécifique dans l'histoire, tout en considérant également la réalité matérielle et sociale dans laquelle vivent les individus. Cette approche mentaliste permettait de sortir des approches fonctionnalistes et structuralistes proposées par la grande majorité des auteurs, en plus de proposer une solution à la dualité matérialiste/idéaliste. À partir de cette conception de l'histoire et de la société, Greenfeld donne une définition minimaliste de ce qu'est le nationalisme. Ce dernier est défini psychologiquement en tant que nouvelle conscience à partir de laquelle l'individu interprète l'ensemble de la réalité, conscience qui selon elle est constitutive et à la source d'une nouvelle époque : la modernité. L'essentiel du travail de Greenfeld, notamment à travers sa trilogie sur le nationalisme, consiste donc à caractériser ce nouveau paradigme psychologique en mettant en évidence le rôle et l'influence des individus nationalistes et la relation dynamique qu'ils entretiennent avec la culture nationale moderne. Ces caractéristiques sont peu nombreuses (sécularisme, égalitarisme, principe de souveraineté populaire), mais ont des conséquences majeures dans l'histoire auprès des individus et des sociétés. La méthodologie de Greenfeld consiste donc à étudier les textes, discours, romans et autres productions culturelles qui démontreraient qu'il y a bel et bien eu un changement dans l'esprit des différents acteurs de l'histoire, de manière à évaluer les conséquences de ce changement de paradigme dans l'histoire jusqu'à aujourd'hui.

L'une des faiblesses de l'approche de Greenfeld est cependant qu'il est difficile de défendre une position philosophique sur une base essentiellement psychologique. Plusieurs philosophes suggéreront que d'établir une théorie sur des arguments psychologiques est une tâche vouée à l'échec, dans la mesure où certains arguments et faits établis sur une telle base peuvent être intéressants, mais ne peuvent jamais être prouvés hors de tout doute. Le sociologue et l'historien ne peuvent décrire le monde d'une façon certaine qu'à partir de ce qu'ils voient, de ce qu'ils peuvent mesurer. Or, hormis sa propre conscience, il est impossible pour un

humain de connaître/mesurer les états mentaux des autres individus et encore moins de connaître l'état d'esprit des individus d'une autre époque. L'explication des phénomènes sociaux à partir d'une base psychologique pourrait donc être comparée par plusieurs critiques à un acte de foi. La thèse de Greenfeld est donc alléchante, mais comment être bien certain que les individus de la modernité pensent/pensaient véritablement le monde de la façon dont elle l'explique, c'est-à-dire dans un nouveau cadre national ? L'étude de textes qui suggèrent un tel changement de paradigme est-elle suffisante pour en arriver à de telles conclusions ? D'autres souligneront que ces textes, poèmes, romans et autres productions culturelles ne sont que l'œuvre d'une minorité de gens dans l'histoire à partir desquels Greenfeld n'est pas en droit de conclure quoi que ce soit. Certains iront même plus loin et diront que la mentalité de cette minorité va même bien souvent à l'encontre de celle de la majorité. En somme, bien que l'on ne puisse pas nier l'existence du phénomène nationaliste dans l'histoire et dans le monde, il est peut-être inapproprié de lui accorder tout le pouvoir que lui donne Greenfeld. Si la sécularisation et l'égalitarisme qui se produisent au sein des sociétés, de même que le principe de souveraineté populaire, sont bel et bien des faits observables et mesurables, plusieurs diraient que l'on ne peut les expliquer hors de tout doute par un argument de nature psychologique. La méthodologie de Greenfeld et les critiques qui s'y rattachent permettent de soulever certains questionnements généraux à l'égard de la sociologie, a fortiori d'une partie de la sociologie qui suit les traces de Weber. De fait, si l'on ne peut étudier l'histoire en faisant abstraction de l'interprétation de la réalité que s'en font les individus, mais qu'en même temps, on ne peut connaître l'état mental des gens (sauf la nôtre), est-ce à dire que la sociologie est une science impossible ? Une science spéculative qui propose différents modèles non vérifiables ? Est-ce à dire que l'on devrait plutôt se rabattre sur une approche purement historique qui se contente de décrire certains faits indiscutables sans se questionner sur le « pourquoi » ? En somme, pouvons-nous qualifier de « faits empiriques » les états mentaux des autres individus que l'on croit identifier à travers différentes œuvres ?

Une autre critique se rattache à cette méthodologie psychologisante de Greenfeld. Dans sa description de l'histoire et de la société, la sociologue accorde une place primordiale à l'anomie qui est liée au niveau de cohérence dans l'esprit d'un individu entre la réalité et son interprétation de la réalité. L'anomie selon Greenfeld, serait à la base de la plupart des mouvements sociaux collectifs de la modernité et au plan individuel, mais serait aussi créatrice

de malaise et de maladies mentales qui s'observent dans une grande partie de la population. Or, on pourrait soulever le fait qu'à travers toutes les époques, les individus ont ressenti des tensions psychologiques de tout genre. Difficile donc de pointer comme le fait Greenfeld certains événements précis qui seraient créateurs d'anomie ou seraient l'expression d'une anomie vécue par des individus. Ainsi, si on ne peut que difficilement remettre en question l'idée selon laquelle la condition mentale des individus a une influence sur ses actions, on peut cependant spéculer sur les sources des différentes tensions psychologiques vécues par les individus à travers l'histoire. Dans cette optique, certains reprocheraient à Greenfeld de faire une lecture sélective de l'histoire et d'y trouver ce qu'elle recherche. Il y a donc certainement eu des «inconsistances de statut» dans l'histoire. On ne peut cependant que suggérer certaines causes et conséquences. Ce faisant, bien que Greenfeld ait démontré on ne peut mieux l'importance pour un individu/société d'avoir une cohérence entre son esprit/culture et le monde réel, les sources et conséquences de l'anomie sont encore loin d'être certaines. De la même façon, bien que l'hypothèse soit très intéressante et bien défendue, il reste encore beaucoup de travail à faire pour démontrer que les maladies psychologiques proviennent d'un état d'anomie (le plus souvent une inconsistance de statut) qui serait plus présent avec la modernité (Kecmanovic 2007). On peut cependant souligner à grands traits la modestie de Greenfeld qui n'est pas dogmatique, puisqu'à plusieurs reprises elle démontre une ouverture face à d'autres hypothèses et invite les autres à approfondir sa démarche.

Une autre critique pourrait être faite à l'égard de la caractérisation des différents nationalismes dans le monde que propose Greenfeld. Bien qu'elle ne se prononce pas (ou très peu) sur le plan normatif, il est possible à plusieurs endroits dans l'œuvre de déceler une préférence marquée de l'auteure envers le modèle individualiste anglais et américain. À bien des égards, elle semble idéaliser le modèle anglais en mettant l'emphase presque exclusivement sur son caractère individualiste, humaniste et valorisant les libertés. Les autres nationalismes viendraient ainsi simplement se définir par rapport à cet idéal, la plupart du temps en réaction face à lui, en rationalisant un «sentiment d'infériorité» qui affecte leur dignité, en rationalisant un ressentiment, etc. Cette explication psychologisante qui repose seulement sur l'idée de sentiment d'infériorité de la part des autres nations a cependant comme faiblesse qu'elle semble sous-estimer l'influence et les conséquences des actions concrètes (militairement, politiquement, économiquement) de l'Angleterre et des États-Unis dans la formation de ces

types de nationalisme. De fait, le nationalisme anglo-américain est et a été à plusieurs égards très agressifs à l'égard des autres nations dans le monde, notamment sur le plan économique, ce que Greenfeld souligne<sup>196</sup>, mais avec peu d'insistance. Est-ce donc nécessaire de rappeler l'histoire coloniale de l'Empire britannique dans les Indes, en Afrique et au Canada ? N'est-ce pas aussi l'idéal des droits de l'homme et des libertés économique, fondé très certainement sur un sentiment de supériorité, qui a poussé l'Angleterre (et d'autres pays européens) à établir des colonies un peu partout dans le monde ? Bref, il ne s'agit évidemment pas de tomber dans l'autre extrême qui voudrait salir l'histoire du nationalisme anglo-américain qui somme toute, comme Greenfeld a raison de le souligner, est indéniablement l'un des porteurs des idéaux modernes que sont l'égalité et la liberté (individuelles politiques et économiques). Il ne faut cependant pas tomber dans l'extrême opposé et idéaliser le nationalisme anglo-américain en l'opposant systématiquement aux autres nationalismes dits collectivistes et ethniques. Mais surtout, il ne faut pas croire, comme semble le croire Greenfeld à certains endroits dans ses livres, qu'un nationalisme individualiste est nécessairement ce qu'il y a de mieux pour les individus et les collectivités. Au plan économique, par exemple, un nationalisme collectiviste est peut-être plus souhaitable pour certaines nations. Dans certains cas, la liberté et l'égalité des individus sont peut-être mieux assurées quand la liberté de la nation (imaginée comme un corps collectif) est d'abord garantie face à l'agression des autres nations (le plus souvent des superpuissances) qui drapent leur impérialisme derrière des prétentions universalistes, individualistes, et «droit-de-l'hommistes». Le même raisonnement est peut-être aussi applicable au niveau culturel dans certains cas qui opposent certaines nations à des superpuissances. En somme, dans tous les cas, il semble qu'il faille faire attention de ne pas idéaliser le modèle anglo-américain, tout en reconnaissant son héritage.

Une dernière critique évidente que l'on peut adresser à Greenfeld est que son approche semble figer les nationalismes dans leur type. En expliquant les différents types de nationalisme par une approche historique et psychologique, il est difficile selon le modèle de Greenfeld, de penser que le type de nationalisme au sein d'une nation puisse changer. Une nation

---

<sup>196</sup> « *The action of the concil [US National economic concil] bore a greater resemblance to a religious than to an economic campaign: they had little to do with the sober calculus of costs and benefits. The men in command clearly believed free capital flow to be a good in its own right, by definition in the best interest of everyone concerned. Only this belief would justify forcing countries to liberalize against their will [...] To paraphrase Rousseau, they believed that mankind must be forced to prosper* ». SOC, p.478.

collectiviste, par exemple, à moins d'un revirement majeur, semble ainsi «condamnée» et enfermée dans ce type de nationalisme. Ne pourrait-on pas cependant imaginer qu'un nationalisme puisse rapidement changer de type ? Ne pourrait-on pas également trouver d'autres types de nationalismes/nations ? Ignatieff souligne par exemple que le nationalisme allemand est passé rapidement d'un type ethnique à un type « libéral », ce qui ne semble pas pouvoir s'expliquer selon lui par la théorie «figeante» de Greenfeld. La division du nationalisme selon trois types (individualiste civique, collectiviste civique et collectiviste ethnique) pourrait ainsi être qualifiée d'insuffisante ou d'incomplète. Comme cela a été souligné dans le chapitre 1 dans la section sur l'individualisme méthodologique, une conception communautarienne des nations au sens large pourrait peut-être bloquer cette critique. Plutôt que de voir les nations comme qualitativement différentes des proto-nations et des autres sociétés communautariennes, les nations modernes démocratiques pourraient plutôt être conçues comme des collectivités «avancées» où les individus à l'intérieur de leur groupe continuent de découvrir peu à peu par un retour réflexif certaines de leurs valeurs morales. On pourrait de cette manière concevoir la possibilité d'un changement dans le type des nationalismes et nations, ces derniers s'adaptant aux conceptions morales partagées par les individus qui composent la nation.

Malgré ces quelques critiques, Greenfeld nous laisse une œuvre remarquable. Sa description et son analyse des différentes nations dans une perspective contingente de l'histoire (Nationalism), dans une perspective économique (The Spirit of Capitalism) et dans une perspective psychologique et mentaliste (Mind, Modernity, Madness) constituent un héritage extraordinaire. Dans tous ses ouvrages, Greenfeld nous suggère de réfléchir à l'histoire ainsi qu'aux hommes et aux sociétés en étudiant leurs motivations et leur conception profondes du monde. Son approche qui propose d'unifier l'ensemble des sciences de l'homme autour de l'esprit et de la culture (le nationalisme étant le cadre de compréhension particulier de l'esprit qui engendre une culture typiquement moderne) renoue ainsi avec les grands questionnements philosophiques à l'origine de la philosophie, bien avant que les sciences humaines ne se spécialisent. Elle laisse ainsi la porte grande ouverte à des chercheurs qui désireraient poursuivre sa démarche originale et prometteuse. Greenfeld suggère aussi plusieurs autres pistes. Elle propose d'une part aux chercheurs une autre façon d'étudier l'histoire (notamment les révolutions et les épisodes dits «socialistes») dans une perspective mentaliste où l'anomie

joue un rôle de premier plan, tout en se questionnant davantage sur les conséquences du nationalisme comme paradigme égalitariste et séculariste. Elle présente aussi une toute nouvelle approche en psychologie et en psychiatrie, cette dernière étant, comme le souligne Greenfeld à juste titre, remplie de contradictions internes. Une meilleure compréhension de l'esprit humain en général interprété dans son lien avec la culture permettrait entre autres de mieux aider les gens - particulièrement les jeunes - à faire face à des difficultés quant à la formation de leur identité<sup>197</sup>. Ceux-ci pourraient apprendre très jeunes les avantages, mais aussi les difficultés qui viennent avec une conception nationaliste du monde dans la modernité.

---

<sup>197</sup> MMM, pp.626-628.

## Bibliographie

- D'Agostino, Fred (1986), *Chomsky's system of ideas*. Clarendon Press ; Oxford University Press, Oxford Oxfordshire: Toronto.
- Anderson, Benedict (1991), *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. Verso.
- Armstrong, John Alexander (1982), *Nations before nationalism*. University of North Carolina Press.
- Bellah, Robert N. (1970), *Civil Religion in America*. In *Beyond Belief*. Boston: Beacon Press.
- Brubaker, Roger (1996), *Nationalism Reframed: Nationhood and the National Question in the New Europe*. Cambridge University Press.
- Ferry, Jean-Marc (2005), *Europe, la voie kantienne*. Essai sur l'identité postnationale, Paris, Le Cerf, collection « Humanités ».
- Foucault, Michel (1961), *Folie et déraison: histoire de la folie à l'âge classique*. Union Générale d'Éditions.
- Gellner, Ernest (2006), *Nations And Nationalism*. John Wiley & Sons, Limited.
- , (1997). *Nationalism*, London : Weidenfeld and Nicolson.
- Greenfeld, Liah (1992), *Nationalism : five roads to modernity*. Cambridge, Mass: Harvard University Press.
- , (2001). *The spirit of capitalism : nationalism and economic growth*. Cambridge, Mass: Harvard University Press.
- , (2013). *Mind, modernity, madness : the impact of culture on human experience*. Cambridge, Mass: Harvard University Press.
- , & Martin, M. L (1988). *Center: ideas and institutions*. Chicago: University of Chicago



Press.

- , (1995), «Russian nationalism as a medium of revolution: An exercise in historical sociology». *Qualitative Sociology*, 18(2), 189-209.
- , (1996). «The Bitter Taste of Success: Reflections on the Intelligentsia in Post-Soviet Russia». *Social Research*, 63(2), 417-438.
- , (2011). «The Globalization of Nationalism and the Future of the Nation–State». *International Journal of Politics, Culture, and Society*, 24(1-2), 5-9.
- , (2009), «Transcending the Nation's Worth», In *The Worth of Nations* collection of the Boston, Melbourne, Oxford Conversazioni on Culture and Society, Boston University.
- , (1985), «Reflections on Two Charismas», *The British Journal of Sociology*, XXXVI:1 (March).
- , (1987a), «Russian Formalist Sociology of Literature: A Sociologist's Perspective», *Slavic Review*, 46:1.
- , (1987b), «Science and National Greatness in Seventeenth-Century England», *Minerva*, XXV:1-2.
- ,(1996), «Nationalism and Modernity», *Social Research*, 63:1.
- ,(1996), «The Modern Religion?», *Critical Review*, 10:2.
- ,(1996), «Praxis Pietatis: A Tribute to Edward Shils», *The American Sociologist*.
- ,(1997), «The Political Significance of Culture», *he Brown Journal of World Affairs*, 4:1.
- , (2005), «Nationalism and Modern Economy: Communing with the Spirit of Max Weber», *Max Weber Studies*.
- , (2005), «Nationalism and the Mind», *Nations and Nationalism*, Vol. 11, No.3.
- , (1996) «The Birth of Economic Competitiveness », *Critical Review*, 10:3, pp. 409-470.

- , (1990) «The Closing of the Russian Mind: Review of Russophobia by Igor' Shafarevich»,  
New Republic, February.
- Hobsbawm, Eric. J. (1992). *Nations and Nationalism Since 1780: Programme, Myth, Reality*.  
Cambridge University Press.
- , & Ranger, Terence. (2012). *The Invention of Tradition*. Cambridge University Press.
- Juergensmeyer, Mark (2008), *Global Rebellion: Religious Challenges to the Secular State from  
Christian Militias to Al Qaeda*. Berkeley: University of California Press.
- Kedourie, Elie. (1993). *Nationalism*. Wiley.
- Kohn, Hans. (2005). *The Idea Of Nationalism: A Study In Its Origins And Background*.  
Transaction Publishers.
- Kymlicka, Will. (1996). *Multicultural Citizenship: A Liberal Theory of Minority Rights*.  
Clarendon Press.
- , (2001). *La Citoyenneté multiculturelle*. Montréal, Boréal.
- Lewes, George Henry (1879). *Problems of life and mind : first series : The foundation of a  
creed*. Boston : Houghton, Mifflin.
- Consulté à l'adresse <http://archive.org/details/problemsoflifemi1936lewe>
- Marx, Anthony (2003). *Faith in Nation: Exclusionary Origins of Nationalism*. New York:  
Oxford University Press.
- Nielsen, Kai (1998–1999), “Cosmopolitanism, Universalism and Particularism in the age of  
Nationalism and Multiculturalism,” *Philosophical Exchange*, 29: 3–34
- Pettit, Philip (1993). *The common mind : an essay on psychology, society, and politics*. New  
York: Oxford University Press.
- Rawls, John. (2001). *The Law of Peoples: With, The Idea of Public Reason Revisited*. Harvard  
University Press.

- , (2005). *Political Liberalism*. Columbia University Press.
- Seymour, Michel (2008). *De la tolérance à la reconnaissance*. Montréal, Boréal. Montréal.  
pp.42-43
- Smith, Anthony (1981). *The Ethnic Revival*. CUP Archive.
- , (2000). *The Nation in History: Historiographical Debates about Ethnicity and Nationalism*.  
UPNE.
- Sober, Elliott (1999). *Unto Others: The Evolution and Psychology of Unselfish Behavior*.  
Harvard University Press.
- Tamir, Yael. (1995). *Liberal Nationalism*. Princeton University Press.
- Tan, Kok.-Chor. (2004). *Justice Without Borders: Cosmopolitanism, Nationalism, and  
Patriotism*. Cambridge University Press.
- Taylor, Charles. (1994). «Can liberalism be communitarian?». *Critical Review*, 8(2).
- Vries, J. de, & Woude, A. van der. (1997). *The First Modern Economy: Success, Failure, and  
Perseverance of the Dutch Economy, 1500-1815*. Cambridge University Press.
- Weber, Max. (2003). *The Protestant Ethic and the Spirit of Capitalism*. Courier Dover  
Publications.

### **Révisions des ouvrages de Greenfeld citées**

- 1- Hapapian, Mark (2002), *The American Political Science Review* 96 no.4 803-4 D 2002.
- 2- Hutcherson, Norm (2011). *Social Sciences, Library Journal*. October 15, 2001.
- 3- Stern, Fritz (2004). *Foreign Affairs*, Summer 1993.
- 4- Gold, Sarah (2001). *Publishers weekly*. 8 octobre 2001.
- 5 - Gorski, Philip S.(2004). *American Journal of Sociology*, Vol. 110, No. 2, September 2004,

pp. 492-494.

5-Jones, Eric. (2002). *Journal of Economic Literature*, Vol. LX (December 2002).

6- Ignatieff, Michael (1993). *The New Republic*, March 29,1993.

7- Dusan Kecmanovic (2007). Nationalism and Mental Health: A Critique of Greenfeld's  
Recent Views of Nationalism, *Nationalism and Ethnic Politics*, 13:2, 273-295.